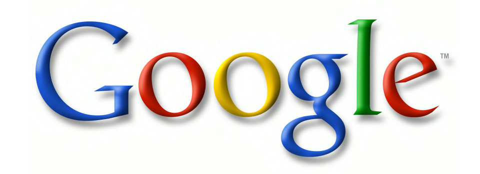
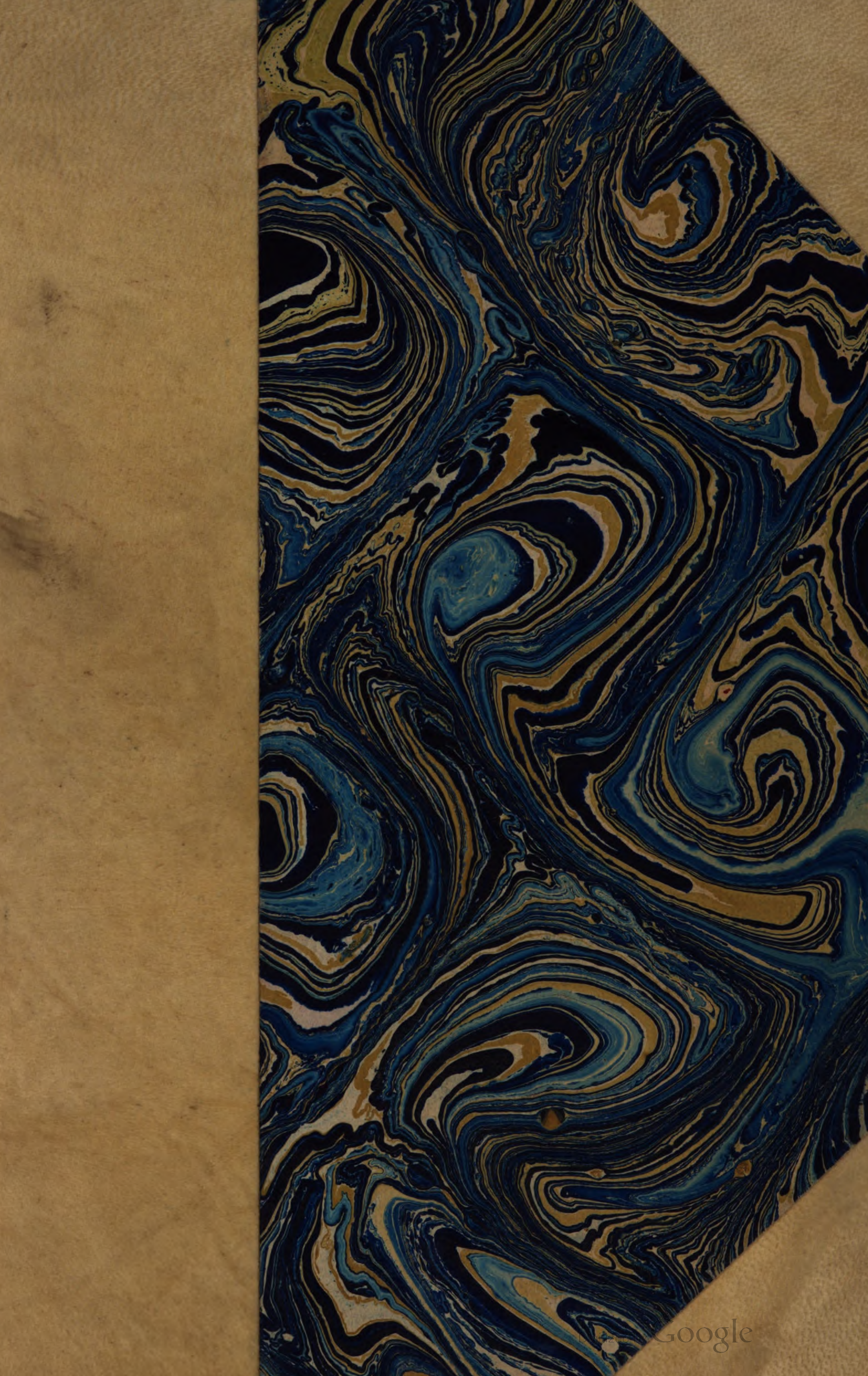










MÉMOIRES D'UN CLAQUEUR,

OUVRAGE INDISPENSABLE AUX GENS DU MONDE,
UTILE A TOUS LES ARTISTES,
ET NÉCESSAIRE A LA CONNAISSANCE DES MOEURS LITTÉRAIRES ET THÉATRALES DU 19e SIÈCLE ;

PAR ROBERT,

Ancien Chef de la Compagnie des Assurances Dramatiques, Chevalier du Lustre, Commandeur de l'Ordre du Battoir, Membre affilié de plusieurs Sociétés claquantes, etc., etc.



Édition publiée, revue, corrigée et accompagnée de Notes, par un vieil Amateur.

A PARIS,
CHEZ CONSTANT-CHANTPIE, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, No 216.
ET CHEZ LEVAVASSEUR, SUCCr DE PONTHIEU,
AU PALAIS-ROYAL.

1829.






St-Denis. Imprimerie de Constant-Chantpie, rue de Paris, no 8.

MÉMOIRES
D'UN CLAQUEUR.

SAINT-DENIS,
IMPRIMERIE CONSTANT-CHANTPIE,
Rue de Paris, n. 8.



Du monde, entre mes mains, j'ai vu les destinées.

(Voltaire, mort de César.)

Lith. de V.ve Noël, r. Dauphine, 26.

P-

MÉMOIRES
D'UN CLAQUEUR,

CONTENANT

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE DE L'ART DES SUCCÈS;
DES JUGEMENS SUR LE TALENT DE PLUSIEURS AUTEURS, ACTEURS,
ACTRICES, DANSEURS, DANSEUSES,
ET UN TRÈS-GRAND NOMBRE D'ANECDOTES HISTORIQUES TOUTES
INÉDITES;

OUVRAGE INDISPENSABLE AUX GENS DU MONDE, UTILE A TOUS LES ARTISTES, ET NÉCESSAIRE A LA
CONNAISSANCE DES MOEURS LITTÉRAIRES ET THÉATRALES DU XIXe SIÈCLE;

PAR ROBERT,

Ancien Chef de la Compagnie des Assurances Dramatiques,
Chevalier du Lustre, Commandeur de l'Ordre du Battoir, Membre affilié de plusieurs
Sociétés claquantes, etc., etc., etc.

**Édition publiée, revue, corrigée et accompagnée de Notes,
par un vieil Amateur.**



PARIS.
CONSTANT-CHANTPIE, ÉDITEUR,
PALAIS-ROYAL, GALERIE VITRÉE, Nº 216.
ET LEVAVASSEUR, SUCCESSEUR DE PONTHIEU,
PALAIS-ROYAL.

1829.

AU PUBLIC

ET AUX JOURNALISTES.

L'AUTHENTICITÉ de ces Mémoires sera probablement mise en doute par quelques lecteurs, héritiers du scepticisme de saint Thomas. Il me serait facile de fixer leur incertitude; mais l'auteur ne m'en ayant pas donné l'autorisation, je suis forcé de garder à cet égard le silence le plus absolu; tout ce que je peux leur dire, c'est que M. Robert n'est pas une *idéalité*, et que toutes les aventures rapportées par lui ont pour héros et pour héroïnes des êtres réels et palpables. Messieurs les Journalistes nourris dans les détours des sérails *tragico-lyri-comiques*, s'apercevront, dès les premières pages, que ce livre est une histoire et non pas un roman; ils y retrouveront des figures de connaissance, et, s'ils daignent parler de cet ouvrage, j'aime à croire qu'ils le proclameront aussi véridique que tous les autres Mémoires contemporains. Je les engage particu-

lièrement à lire avec attention les chapitres qui leur sont consacrés ; ils s'y convaincront sans peine que l'auteur a su séparer le froment de l'ivraie, et qu'il n'a pas voulu

Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne.

Quant aux folliculaires qui s'obstineront à croire qu'on a *osé* les traduire au tribunal du public, et les condamner au pilori de l'opinion, liberté tout entière leur est donnée d'emboucher la vilaine trompette. L'auteur, dans la réplique qu'il ne manquera pas de leur faire, sera désormais en droit de dire : *Tu te fâches, Jupiter? donc, tu as tort.*

En me chargeant de remettre sur le métier la prose de M. Robert, je ne me suis pas fait illusion sur les difficultés d'un pareil travail ; il est toujours très-fastidieux de régulariser les idées d'autrui, et jamais le teinturier d'une étoffe n'aura le mérite du fabricant ; mais le désir d'être utile à l'art dramatique et à l'art théâtral, a fini par triompher de toutes mes répugnances ; j'ai pensé que ces Mémoires pourraient éclairer le public sur les piéges qu'on tend à sa bonne foi, et le

mettre à même de siffler les applaudisseurs : profitant donc de ce que l'un de ces derniers voulait venir à résipiscence, j'ai reçu ses documens, établi la chronologie des faits, et soumis le style à un traitement orthopédique. Toutefois, j'ai *cru* devoir conserver à quelques phrases leur originalité primitive, présumant bien que l'indulgence du lecteur ferait grâce à l'irrégularité grammaticale de la forme en faveur de la naïveté du fond. Je prie ce même lecteur de ne pas négliger les notes, partie essentielle de l'ouvrage; j'y ai fait entrer beaucoup d'anecdotes qui n'ont pu prendre rang dans le texte, et une foule de pièces justificatives des récits de M. le chevalier Robert.

Le présent avis n'étant à autre fin, le Public et MM. les Journalistes peuvent procéder à la lecture des Mémoires que leur présente humblement

LE VIEIL AMATEUR.

MÉMOIRES D'UN CLAQUEUR.

CHAPITRE PREMIER

SERVANT DE PRÉFACE.

Je reçois la visite d'un libraire. — Il me demande mes Mémoires. — Notre conversation. — Ma profession de foi sur les Biographies scandaleuses. — Il emporte le manuscrit.

Il était jour : les premiers brouillards d'automne enveloppaient encore les vitres du café dont je suis propriétaire, et neuf heures venaient de sonner. Retiré dans mon laboratoire, j'y méditais, non sur la fusion des partis, mais sur celle du moka avec la chicorée. Tout-à-coup, un de mes garçons vint m'annoncer la visite d'un in-

connu qui désirait me parler en particulier. N'ayant ni les occupations d'un ministre d'état, ni même celles d'un sociétaire royal, membre du comité de son théâtre, je répondis : faites entrer, et bientôt l'inconnu parut devant moi.

Après nous être mutuellement salués avec cette urbanité qui caractérise le véritable Français, je demandai ce qui me procurait l'honneur d'une pareille visite. « Vous allez le savoir, Monsieur, me dit l'étranger ; je suis libraire, et je viens solliciter la préférence pour l'impression des Mémoires que vous avez composés sur l'art qu'on vous a vu si long-temps professer avec succès, et auquel vous devez l'honorable aisance dont vous jouissez. — Il est vrai que je me suis occupé, depuis ma retraite, à jeter quelques notes pour mon amusement ; mais, à l'exemple de beaucoup d'hommes de lettres, j'ai écrit pour mon plaisir et non pour celui du public. — Pure modestie de votre part, Monsieur ; une personne qui vous en a entendu lire des fragmens m'a assuré que l'ouvrage était fait avec une très-grande indé-

pendance, et que vous y dévoiliez des *mystères* cachés jusqu'à ce jour aux yeux *les plus clair*-voyans. — Je conviens que si mon *livre a quel*-que mérite, il le doit tout entier à la franchise qui l'a dicté. Mon intention a été de mettre à nu toutes les manœuvres auxquelles on a recours pour la réussite ou la chûte des pièces, et celles que les administrations et les artistes emploient pour se procurer des triomphes dont le public est presque toujours la dupe. Mais ne voulant pas me borner à la seule nomenclature des divers moyens qu'on met en jeu, j'ai semé mon récit de beaucoup d'aventures qui ont eu quelque influence sur ma destinée, de manière que mes Mémoires ne sont pas moins l'histoire de ma vie que celle de l'art qui m'a enrichi. — C'est précisément ce qui m'a décidé à venir vers vous. Je sais que certains portraits y sont peints avec une vérité historique. — Je l'avoue, j'ai esquissé d'après nature; cependant, ne vous attendez pas à trouver de l'analogie entre mes Mémoires et ces impures biographies conçues et exécutées par un

esprit de scandale (1); quoique claqueur, je n'ai jamais cessé d'être honnête homme, et si, dans mes Mémoires, je me trouve quelquefois jeté hors des limites de la plus scrupuleuse délicatesse, il faut plutôt s'en prendre à ma profession qu'à ma volonté. Aussitôt que la fortune m'a souri avec assez de constance pour me permettre de faire des économies, j'ai donné ma démission de mon propre mouvement, et sans que personne m'insinuât poliment de battre en retraite, comme on dit que cela se pratique lorsqu'on veut qu'un ministre cède la place à un autre. — Je sais tout cela, Monsieur, et c'est même ce qui m'engage à mettre à votre livre le prix que vous exigerez. Le public est fatigué de ces ouvrages qui ne lui laissent rien à deviner; il veut au théâtre la malice et non la méchanceté, de même qu'en politique il préfère la liberté à la licence. — D'après cela, mon cher libraire, nous serons facilement d'accord; toutefois, ma franchise m'engage encore à vous prévenir que je ne suis pas l'unique auteur de cet ouvrage. — Vous auriez un collaborateur? — Non

pas précisément; mais un teinturier (2) qui s'est chargé de revoir, de corriger ma prose et de l'accompagner de notes indispensables à l'intelligence et au développement du texte. — Si ce n'est que cela, n'ayez aucun scrupule; la plupart de ceux qui font gémir la presse aujourd'hui, n'agissent pas autrement; témoin le fameux Vidocq (3). — D'après cette judicieuse remarque, je ne fais plus aucune difficulté de vous remettre mon manuscrit. Le voici, parcourez-le à loisir, et, quant au prix, nous l'établirons sur le plus ou le moins de succès du livre. »

Un pareil traité fut bientôt conclu. Mon libraire emporta le manuscrit, à la suite d'un déjeuner que je lui offris, et qu'il accepta avec autant d'empressement qu'en mettait naguère un député du centre à s'asseoir au banquet ministériel (4).



CHAPITRE II.

Quelques renseignemens sur ma Naissance. — J'ignore quels étaient mes Parens. — Mes Conjectures à ce sujet. — Mon Éducation est négligée. — Je fais des sottises et des dettes. — On me met à Sainte-Pélagie. — J'y trouve un Protecteur. — Son Nom et son État. — Cause de sa Détention. — L'Amitié nous unit. — Je deviens Claqueur *in partibus*.

AVANT de parler de mes aventures, je crois nécessaire de donner quelques renseignemens sur ma naissance; mais ne voulant pas tirer au volume comme la plupart des faiseurs de mémoires contemporains, je ne dirai que peu de mots à ce sujet (5).

Né d'une mère vertueuse et d'un père inconnu, mon berceau est enveloppé d'assez de ténèbres pour que je puisse me vanter aujourd'hui d'une illustre origine du côté paternel. On est si souvent noble sans le savoir! Je pourrais dire encore que ma famille a été ruinée par la révolution, et que, sans la perte de mes titres, j'aurais un droit incontestable à une portion de l'indemnité accordée aux émigrés; mais ce serait mentir effrontément, et bien que d'autres ne s'en fassent aucun scrupule, je répugne à suivre leur exemple; j'aime mieux avouer tout bonnement que ma mère était femme de chambre d'une grande dame, et que le nom de mon père ne m'a jamais été révélé. M'étant même aperçu qu'une question de cette nature pouvait affliger ma mère, je me suis toujours abstenu de lui en faire aucune; seulement, toutes les fois que j'ai vu représenter le *Mariage de Figaro*, je n'ai pu m'empêcher de reconnaître ma respectable mère dans Suzanne, et mon illustre père dans le comte Almaviva. Cette idée n'avait probablement pas le sens com-

mun, mais enfin elle revenait sans cesse à mon imagination, malgré tous mes efforts pour la chasser.

Ce qui me ferait croire que je suis réellement un enfant de l'amour, c'est que ma mère m'a toujours traité en enfant gâté; aussi mon éducation s'en est-elle ressentie. Sans être précisément un ignorant, je dois avouer, en toute humilité, que je ne suis pas même assez instruit pour entrer dans la confrérie des bonnes lettres (6). Le lecteur s'en est sans doute déjà convaincu; qu'il me permette donc de réclamer, sur ce point, toute son indulgence, malgré les bons offices du vieil amateur qui a bien voulu se charger de me corriger en premier ressort. Ce qui m'a encouragé à prendre la plume, c'est que j'ai vu accueillir plusieurs ouvrages écrits par des auteurs qui ne savent pas l'orthographe. Au fait, pourquoi l'auraient-ils apprise? Le génie n'est soumis à aucune règle, pas même à celle de la grammaire. Après cette petite digression, je reviens à mon sujet.

Ma mère mourut; je la pleurai sincèrement.

Quelques épargnes qu'elle avait confiées à un vieil intendant de l'hôtel, servirent à m'entretenir dans un pensionnat du troisième ordre. Arrivé à l'âge de quinze ans, je fus livré à moi-même, et au lieu de continuer à m'instruire, je fis tout ce qu'il fallait pour oublier le peu que j'avais appris. J'essayai de beaucoup de professions, sans pouvoir fixer à cet égard mes vœux irrésolus. Ce qui me plaisait le plus c'était un doux loisir philosophique. Ah! me disais-je souvent, que ne suis-je protégé par quelque puissant du jour! il me nommerait à une de ces bonnes sinécures (7) qui n'obligent qu'à signer une quittance chaque mois, et mon nom figurerait sur le budget de la France en caractères inamovibles! Hélas! dans toutes les circonstances qui se sont succédées avec tant de rapidité sous le consulat, l'empire et la restauration, je n'ai pu glaner la moindre miette de faveur dans le vaste champ où l'intrigue et l'ambition moissonnaient à pleines mains. Croirait-on que vingt-cinq années de ma vie se sont écoulées sans que j'aie rien fait pour moi ni pour les au-

tres. Toutefois, si je n'ai pu être utile, je dois dire aussi que je n'ai nui à personne, et que je suis arrivé à quarante ans, pur de jacobinisme, de délation et de jésuitisme. J'ai même refusé d'être censeur (8).

Naître, souffrir, pleurer, boire, manger, dormir, jouer, faire la cour aux dames, voilà, je suis forcé de l'avouer, les principaux événemens qui ont marqué les huit premiers lustres de ma frêle existence. Ne voyant rien là de bien intéressant pour le lecteur, je me hâte de passer au récit d'une catastrophe qui a puissamment influé sur la seconde partie du séjour viager que je puis raisonnablement espérer faire encore dans ce monde.

Ma dépense excédant toujours ma recette, je fus forcé de contracter des obligations qui me conduisirent un beau matin à Sainte-Pélagie. Quelques amis se cotisèrent pour me libérer; mais au moment où je me croyais libre, j'appris que la somme ne suffisait que pour payer le capital, et qu'il fallait une fois autant pour acquiter les frais. Après avoir gémi sur le sort de tout

débiteur livré aux griffes de la chicane, et maudit les procureurs passés, présens et futurs, je me résignai à souffrir ce que je ne pouvais empêcher, c'est une philosophie qui ne m'a jamais abandonné.

Un jour que je sifflais la linotte pour me distraire, et que je claquais dans mes mains pour me réchauffer, je fixai l'attention d'un prisonnier qui se promenait tantôt en long, tantôt en large, dans la cour où je me trouvais. C'était un homme d'un extérieur assez commun; mais si le premier coup d'œil ne lui était pas favorable, un second examen triomphait de la prévention qu'on avait pu concevoir contre lui; sa physionomie était très-ouverte et sa conversation très-joviale; pour tout dire enfin, c'était un bon enfant; je ne l'étais pas moins que lui; notre connaissance fut donc bientôt faite. D'ailleurs, ceux que le sort a placés sous les mêmes verroux éprouvent une espèce de sympathie qui les attire involontairement l'un vers l'autre; privés de leur liberté, ils sentent le besoin de se rapprocher et de se

soutenir; là, tous les rangs sont confondus, tous les malheureux sont frères, et ce n'est qu'en prison qu'on rencontre la véritable égalité.

Dès cette première entrevue, une double confidence eut lieu entre nous. Je lui appris la cause de ma détention et l'obstacle qui devait me retenir encore long-temps dans cette forteresse civile. A son tour il me dit qu'il se nommait Mouchival, qu'il était entrepreneur de succès dramatiques (9) au Théâtre-Français, et qu'il se trouvait momentanément à Sainte-Pélagie par l'imprudence qu'il avait eue de signer des lettres de change pour achat de meubles et d'un cabriolet. Quelques rentrées, sur lesquelles il comptait, ne ne s'étant pas effectuées, il avait été contraint de laisser protester sa signature, et, les huissiers aidant, il avait bien fallu obéir à justice. Comme je paraissais prendre une part très-sentimentale à son malheur, il me répondit en riant : « Tout cela n'est rien, mon cher Robert, je suis sûr que je ne resterai pas long-temps ici; j'ai écrit à un riche banquier qui fait des pièces, pour lui demander

de quoi me libérer ; il ne refusera pas de me rendre ce petit service, car il n'a pu oublier de quelle manière j'ai travaillé pour la réussite d'une de ses comédies larmoyantes. Rien ne lui coûte lorsqu'il s'agit des enfans qu'il a avec les muses. Connaissant son faible sur ce chapitre, j'ai porté au double le total de la somme qu'il me faut ; et si, comme je l'espère, il donne dans le *godant* (10), j'acquitterai ce que tu dois. Ce n'est pas tout, la manière dont tu claquais lorsque je t'ai remarqué, m'a inspiré le désir de t'enrôler dans une de nos *brigades*. » Enchanté de tant de grandeur d'âme, j'avais ouvert la bouche pour exprimer au généreux Mouchival toute ma reconnaissance, lorsqu'un gardien vint nous prescrire de rentrer chacun chez nous. Je fus donc forcé d'ajourner mes remerciemens ; mais j'emmenai avec moi une compagne qui m'avait abandonné depuis quelque temps. Que la moralité du lecteur ne s'alarme pas, cette compagne était l'espérance.



CHAPITRE III.

Instructions préliminaires sur la Science de la Claque. — Message de la part d'une Princesse Tragi-Comique. — Les deux Lettres. — Confidences que me fait mon protecteur. — Ses Amours avec une danseuse de l'Académie Royale de Musique.

Le lendemain, aussitôt que j'aperçus Mouchival, je volai à sa rencontre, et lui témoignai toute ma reconnaissance avec l'effusion d'une âme pénétrée de joie. Il parut très-sensible à mon empressement, et notre amitié n'en devint que plus intime. Charmé de l'offre qu'il m'avait faite de m'enrôler sous les drapeaux de la claque, je

remis la conversation sur un sujet qui chatouillait mon esprit d'une manière très-agréable; alors, il me donna des instructions élémentaires sur la science des cabales, et traita, en maître habile, de tous les articles de tactique propres à faire réussir ou tomber les pièces; j'appris de lui dans quelle circonstance il fallait applaudir ou siffler, pleurer ou rire, se taire ou crier, éternuer ou moucher; enfin il dévoila pour moi les plus secrets mystères de sa profession. Je crois inutile de les détailler ici, car j'aurai plus d'une fois, dans mes Mémoires, l'occasion de les mettre en pratique.

Plusieurs jours s'écoulèrent dans de pareils entretiens sans que j'éprouvasse un seul instant d'ennui. Ce qui vint mettre le comble à ma satisfaction, c'est que j'obtins du concierge d'être logé dans la même chambre que Mouchival. Nous y étions réunis, lorsque tout à coup on annonce à mon Mécène un domestique dont la livrée lui était connue. Le messager lui apportait de l'argent et un panier dans lequel étaient contenus divers

comestibles de fort bonne mine, et quelques bouteilles d'un vin d'Espagne qui ne paraissait pas être fait de la veille. Mouchival reçut le tout avec le calme d'un homme habitué à de tels envois, chargea le domestique de ses remerciemens pour la personne qui voulait bien s'occuper ainsi de lui, et l'envoyé se retira.

Quand nous fûmes seuls, je dis à Mouchival : « Enfin voilà les galions arrivés ! nous allons devenir libres ! — Pas encore, me répondit-il, cet argent ne vient pas du banquier poëte ; il m'est adressé par une actrice de la Comédie française, qui me continue en prison le traitement mensuel qu'elle me faisait avant mon entrée à Sainte-Pélagie (11). Tiens, lis le billet qui se trouve dans cette bourse. — Il n'y a pas un mot d'orthographe. — Cela ne fait rien ; l'essentiel est qu'on ne puisse pas reprocher de semblables fautes à ses pièces d'or. » Je lus le billet et le remis ensuite machinalement dans ma poche. Cette distraction me fournit aujourd'hui le moyen de le transcrire sans aucune variante :

« Mon chere Monchivale, je vous anvoy come une fèble marque de mont souvenire cinqante et cu don je pui dispausair an votre faveure. Jessepaire que votre libairté vous cera bientôt randu é que je seré ancor claké par vous. Je voudrai pouvoire vous auffrire davantage, mes ces quornichon de journaliste mon fait la queu de fasson a me géné pour le cardeur. Mil èt mil compliman de votre mellieur hamie qui n'a pas bézoin de cigné son non. »

Je riais encore du poulet de la princesse (12), lorsque Mouchival, en visitant le panier, trouva une autre lettre à son adresse. Il reconnut l'écriture de la femme de chambre de l'actrice. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher cousin,

» Je suis chargée de vous écrire de la part de Justine, que sa mère la surveille de trop près pour qu'elle puisse correspondre directement avec vous ; ce n'est même qu'à la dérobée que la

pauvre enfant a pu me dire le peu de mots que je m'empresse de vous transmettre. Aussitôt que vous serez libre, j'espère que nous trouverons le moyen d'opposer à la surveillance d'un argus si redoutable, quelque ruse qui assurera votre bonheur et celui de mon amie. En attendant, veuillez agréer, mon cher cousin, la nouvelle assurance du sincère attachement de votre dévouée

LAURE.

P. S. Madame m'ayant laissé la libre disposition de ce que contient ce panier, je vous l'envoie pour vous aider à supporter votre triste captivité. »

Que la fortune est capricieuse! m'écriai-je, après avoir examiné cette dernière lettre, dans laquelle on aurait vainement cherché une des fautes grossières qui fourmillaient dans l'écrit de la grande princesse, et que peu de gens sont ici bas à leur place (13)! Au lieu de philosopher me dit Mouchival, rendons tous les honneurs gas-

tronomiques au présent de Laure et buvons à sa santé.— Et à celle de Justine! vous ne m'en parlez pas?—Cela va sans dire, mais motus sur cet article!...—On peut compter sur ma discrétion.

Nous nous mîmes à table, et, peu à peu, Mouchival épancha le secret de l'amour dans le sein de l'amitié. Il avait pour Justine, danseuse de l'Académie royale de Musique, une passion aussi vive que sincère; mais des obstacles s'étaient opposés, jusqu'à ce jour, à ce qu'il pût *fréquenter* librement cette nymphe de la cour de Terpsichore. Heureusement Justine avait Laure pour amie, et celle-ci servait à rapprocher, par ses bons offices, la distance qui séparait les deux amans. Notre conversation, à ce sujet, se prolongea d'une manière si expansive que quand l'heure arriva d'éteindre notre lumière, nous n'y voyons déjà *plus clair* ni l'un ni l'autre. Force fut donc de nous mettre au lit où nous ne tardâmes pas à nous endormir. Puisse le lecteur ne pas en faire autant en lisant ces Mémoires!



CHAPITRE IV.

Relations entre les Comédiens et les Claqueurs. — Billets donnés. — Billets de service. — Billets d'auteur. — Vente de Billets. — Principaux dépôts où le public peut les acheter. — Abus qui en résultent. — Le journaliste amphitryon. — Le Poulet rôti (14).

Quel agréable réveil fut le nôtre! nos succulens débris vinrent frapper nos yeux avec les premiers rayons du jour, et, par une inspiration mutuelle, nous reprîmes notre place à table. Eh bien! camarade, me dit alors Mouchival, commences-tu à croire qu'il y a quelque chose de bon dans l'état auquel tu te destines? — Bon n'est pas

le mot, répondis-je en expédiant un reste de volaille truffée, il faut dire excellent! — Tu n'y es pas encore; ton estomac sera bien autrement occupé lorsque tu pourras exercer par toi-même. Figure-toi qu'il y aura des jours où il te sera impossible de satisfaire à toutes les invitations. Il m'est arrivé quelquefois, dans la même journée, de déjeûner avec Chimène, de dîner avec le roi des rois et de souper chez Marton après l'écarté; il n'est point de politesse qu'on ne nous fasse, point de bonne fête sans nous. Une de ces demoiselles est-elle accouchée (15), nous recevons aussitôt une lettre de part; un de ces messieurs est-il parrain d'un enfant de sa femme (16), ce sont des bonbons qu'on nous envoie; un acteur épouse-t-il une actrice avec les formalités employées par les simples bourgeois, nous sommes choisis pour témoins de cette association conjugale; nous survient-il la moindre indisposition, monsieur nous recommande à son médecin, et mademoiselle nous ouvre un crédit chez son pharmacien ordinaire; le jour de notre naissance et

le premier janvier nous sommes certains d'un cadeau *conséquent* (17). Ils oublieraient plutôt les anniversaires de Corneille, de Molière et de Racine, que celui de ton très-humble serviteur.— A ce compte-là, dis-je à Mouchival, un claqueur doit s'enrichir promptement (18).—Sans doute, il y a tel d'entre nous qui pourrait avoir cabriolet, s'il le voulait; moi-même je n'éprouve que de l'embarras, et, grâce à mes amis, je ne serai pas obligé de manquer. D'un autre côté il m'est dû beaucoup de billets.—Si les signatures sont bonnes.....—Je vois que tu as besoin de quelques explications à ce sujet, me répondit Mouchival en riant.

Ces billets, mon cher Robert, sont des billets donnés que nous vendons.—Bah!—Aux premières représentations on nous remet six cents, huit cents, mille places! et cela, sans compter les billets de service que les acteurs nous abandonnent et ceux qu'ils font acheter à la porte pour se faire *soigner* plus particulièrement (19). — A qui vendez-vous donc tant de billets?—Nous

les envoyons à nos dépôts; les plus achalandés sont : rue Montmartre, vis-à-vis l'ancien hôtel d'Uzès, chez Mme Bolivar; au café Formont, rue Jocquelet, n° 10; au café de la rue des Boucheries-Saint-Honoré; chez l'opticien du passage des Panoramas; au passage Radziwil, à côté du marchand de parapluies; rue des Petits-Champs, au coin de celle Gaillon; c'est là que le public va les acheter au rabais. Tu dois te rappeler avoir rencontré dans les rues un petit boîteux de mauvaise mine; c'est un de nos représentans. — Mais cela doit nuire aux recettes, et si les administrations savaient... — Elles le savent; plusieurs d'entre elles font même ce genre de commerce en émettant des billets d'une certaine couleur, dont la seule vue est pour les ouvreuses un avertissement de placer les porteurs dans les loges *louées*, c'est ce qu'on appelle s'enrichir en volant les pauvres (20). — Dans ce cas, les auteurs devraient réclamer. — Beaucoup de ces messieurs trafiquent également de leurs billets et les font vendre à plus de cinquante pour cent au-dessous de leur valeur

nominale (21). — Cet agiotage doit amener de nombreux abus. — C'est par les abus que tant de gens font fortune dans ce monde. — Il me semble que les journalistes devraient emboucher leurs trompettes quotidiennes pour signaler de semblables opérations. — Les journalistes mangent aussi leur part du gâteau. J'en connais quelques-uns qui spéculent sur des contributions en assignats qu'ils lèvent sur les administrations et sur les comédiens. Il faut que je te raconte ce que l'un d'eux a fait dernièrement au directeur d'un théâtre des boulevards. Le tour est vraiment comique (22).

Ayant invité quelques amis à dîner, l'amphitryon littéraire s'aperçut que le menu du repas n'était pas en harmonie avec l'appétit qu'il supposait à ses convives; malheureusement l'état de ses finances ne se trouvait pas à la hausse, et c'est vainement qu'il aurait cherché au fond de sa bourse le vil métal nécessaire pour se procurer un rôti. Cependant, un dîner de cérémonie sans rôti présentait à son imagination gastronomique un dé-

ficit qui ne pouvait exister sans déshonneur pour sa table. Ses souvenirs classiques l'amenèrent tout naturellement à se rappeler l'oie de Patelin; mais ses amis n'étaient pas gens, comme M. Guillaume, à sentir le fumet d'un mets en spectative; il pouvait dire, à la vérité, que sa cuisinière avait laissé brûler le rôt, ou même qu'un moderne Citron avait, à l'exemple de celui des *Plaideurs*, de Racine, mangé le tout ou bien partie de la victime mise à la broche; ce dernier moyen lui souriait assez; mais il l'abandonna bientôt, en réfléchissant qu'il lui serait impossible de présenter les débris comme pièces justificatives du vol; d'ailleurs, n'était-ce pas charger la race canine d'un méfait dont elle était innocente. Tout bien calculé, il crut devoir prendre le parti suivant :

Il écrivit à une administration mélodramatique pour lui demander, non pas un rôti, mais une loge grillée (23), loge d'une facile défaite, attendu le grand nombre d'amateurs. Le régisseur s'empressa d'appointer favorablement la requête

du journaliste, et le page féminin de celui-ci ayant réussi dans son ambassade, revint, conformément à ses instructions culinaires, par la banque dramatique, où l'on escompta son billet sans la moindre observation. Les fonds encaissés, l'active cuisinière se porta de sa personne au marché voisin, et se fit adjuger une très-belle volaille sur le prix de laquelle elle eut la conscience de ne prélever, ce jour-là, que vingt-cinq pour cent de bénéfice. Flamber, embrocher, ne furent pour elle que l'affaire de quelques minutes. Quand le moment arriva de servir le rôti, la bête parut et excita l'admiration de tous les convives. L'un d'eux, en la découpant, fit quelques plaisanteries qui ne laissèrent pas que d'embarrasser un peu l'amphitryon. Comme c'est tendre! disait l'écuyer tranchant, certes, ce n'est pas un tyran peu délicat; mais bien plutôt une princesse innocente, malheureuse et persécutée. Tu conviendras que pour une volaille dont l'origine remontait à un théâtre de mélodrame, l'à-propos était assez singulier? heureusement le maître de la maison et

la cuisinière étaient seuls dans la confidence, et si cette dernière n'avait pas été mise à la porte, quelque temps après, on ignorerait probablement encore cette aventure.



CHAPITRE V.

Nous sommes rendus à la liberté. — La reconnaissance et la nécessité m'attachent à Mouchival. — Mon ambassade chez une Princesse de coulisses. — Elle veut renoncer au théâtre pour se faire religieuse. — Le moderne Tartufe. — Je me dispose à faire mes premières armes.

Enfin l'heure de la délivrance a sonné pour nous! Mouchival et moi sommes libérés par la munificence du banquier poète. Qu'on vienne dire, après cela, que les artistes ne sont pas frères! c'est une véritable assemblée de famille. Je passe sur tous les détails de notre sortie; on doit être persuadé de la joie que nous éprouvâmes en

quittant la rue de la Clef pour prendre la clé des champs.

Le premier soin de Mouchival fut de déposer une carte de visite chez le portier de son protecteur. De là, il se rendit à son domicile où il voulut bien me donner un lit, en attendant que j'eusse les moyens de pourvoir aux frais de mon logement. De mon côté, je faisais tous mes efforts pour être utile à un ami si généreux; je me chargeais de ses commissions; en un mot, j'étais chez lui le saute-ruisseau, le rapin, le marron de la claque.

Un jour qu'il m'avait envoyé chez une célèbre princesse pour m'informer de l'époque de sa rentrée, je fus arrêté dans l'antichambre par la confidente, qui me dit qu'on ne pouvait parler à madame, attendu qu'elle était en conférence avec un monsieur. —Fort bien, j'entends... —Non, ce n'est pas ce que vous pensez. Nous sommes désolés! madame veut quitter le théâtre pour se retirer dans un couvent, comme la comtesse Almaviva. Ce monsieur ne vient ici que pour la

deux fois avant de se faire chanoinesse; puis, il ajouta : dans quelques jours je reprendrai mon service, et toi, Robert, tu entreras en fonctions. En attendant, voici plusieurs renseignemens qui te sont indispensables; je les ai tracés sans ordre sur ce papier, mais comme tu as plus d'esprit qu'il n'en faut pour ton nouvel état, tu sauras bien t'y reconnaître. Étudie, mon garçon, étudie et tu feras ton chemin. Il y a tant de gens qui sont parvenus sans même avoir jamais rien appris.



CHAPITRE VI.

Réglement à l'usage des Claqueurs du premier Théâtre-Français. — Les Sociétaires et les Pensionnaires. — Les Membres du Comité et les Semainiers. — Talma et mademoiselle Mars. — Mesdemoiselles Leverd, Dupuis, Demerson, Dupont et Bourgoin. — M. Lafon. — Mademoiselle Duchesnois. — Répétition générale du *Siége de Paris*. — Plan de bataille de Mouchival. — Mon admiration pour l'auteur et pour l'ouvrage.

Je n'étais pas précisément ambitieux, mais cependant je sentais en moi une certaine ardeur qui me disait : allons Robert mon ami, lance-toi sur le char de la fortune, puisque tu n'as pas d'au-

tre moyen de sortir de l'ornière où tu te trouves embourbé ! D'après ces dispositions, on peut concevoir avec quel empressement je suivis le conseil de Mouchival et avec quel plaisir je lus et relus les instructions claquo-diplomatiques qu'il venait de me confier. Je crois nécessaire de les consigner ici.

« Tout claqueur faisant partie de l'une des brigades en service auprès du Théâtre-Français, doit d'abord se pourvoir d'une mise décente, attendu qu'il est possible qu'on le désigne pour *travailler* à l'orchestre, à la première galerie et même dans une loge *louée*. Toutefois, il lui est expressément défendu d'avoir des gants, parce qu'il pourrait les garder par distraction ou paresse, et que son travail en souffrirait.

» Tout acteur sociétaire a droit à une salve lors de son entrée en scène ; seulement, il faut que les bravos soient mieux nourris pour les membres du comité d'administration, car ce sont eux qui fixent le nombre de billets à distribuer. Les deux semainiers doivent également être *chauffés* (25) a

un degré de plus que les autres sociétaires : c'est un usage qui a force de loi.

» Le silence le plus absolu doit être gardé à l'égard des pensionnaires qui ne se sont pas *recommandés* (26); et quand même ils auraient fait le *nécessaire*, il faut bien prendre garde que le nombre des claques n'excède pas la douzaine; sans cela, le chef d'emploi pourrait s'en alarmer. Il n'y a pourtant pas d'inconvénient à donner la treizième à ces dames et demoiselles, parce qu'on peut, au besoin, l'attribuer à la galanterie du public.

» Mêmes manœuvres doivent s'effectuer aux *sorties* avec les nuances commandées par le rang de chaque artiste. Au reste, il suffit d'avoir l'œil ouvert sur le chef de file qui, ayant le mot d'ordre, fait tous les signaux convenus, d'après les mouvemens télégraphiques du général. Cette partie du métier n'est, pour ainsi dire, que le pont aux ânes (27).

» Mais ce qui exige la plus grande attention, c'est la manière de distribuer les applaudissemens

pendant la représentation d'une pièce : il faut sentir, deviner ce qu'éprouve le spectateur, afin de ralentir ou de presser, selon la circonstance. Dans ce cas, on cause avec ses voisins et on ne part que lorsqu'on les voit disposés à marcher d'accord. Cet article ne concerne que les brigadiers, les soldats devant se borner à suivre les impulsions qu'on leur donne. Néanmoins, les uns et les autres ne sont, ainsi qu'on l'a déjà dit, que des machines, des marionnettes, des automates, dont le général tient le fil entre ses mains.

» Ce qu'il ne faut jamais négliger, c'est de saisir toutes les allusions qui peuvent flatter l'amour propre d'un acteur ou d'une actrice. Quand, par exemple, il se trouve qu'un personnage dit à l'autre : *vous jouez parfaitement la comédie !* ou bien : *vous avez beaucoup d'esprit !* il faut alors montrer, par des bravos soutenus, qu'on sait comprendre l'intention de l'auteur. Souvent il a suffi d'une phrase de ce genre pour faire rester une pièce au répertoire. »

Après beaucoup d'autres renseignemens dont

j'aurai plus d'une occasion de parler dans la suite, Mouchival traitait du personnel de la société et de celui du pensionnat, sous le double rapport du talent et du physique. On va juger jusqu'à quel point il avait étudié les artistes qu'il était appelé à rendre célèbres.

« Avec M. Talma et Mlle Mars, on n'a qu'à laisser faire le public : il n'est besoin d'aucun auxiliaire, d'aucun avertissement pour applaudir ces deux artistes inimitables, surtout quand l'un ne joue que la tragédie et l'autre la comédie (28).

» Mlle Leverd met assez de naturel et de verve dans ses rôles, pour qu'on se borne à indiquer le mouvement. Il faut forcer un peu plus avec Mlle Dupuis, dont le talent est beaucoup plus froid, bien que cette actrice ne manque ni de grâce, ni d'amabilité. Mlle Demerson commande le bravo par un jeu franc et une gaîté communicative. Mlle Dupont appelle la claque par sa démarche décidée, et la piquante agacerie d'un œil noir excessivement fendu. Il fut un temps où Mlle Bourgoin n'avait qu'à se montrer pour faire

partir le public; aujourd'hui un peu d'aide est nécessaire, car, tout en perdant la majorité des roses de son teint, elle a gardé la plupart des défauts qu'on lui a justement reprochés lors de ses débuts : ces défauts sont, par exemple, de débiter presque tout sur le même ton, d'arrondir les bras à chaque période, et de faire précéder d'un repos les dernières syllabes féminines, particulièrement dans les pièces en vers. C'est ainsi qu'elle dit :

Vous n'avez devant vous qu'une jeune princes-se.

Ou bien :

Trouverai-je l'amant glacé comme le pè-re.

Il est donc indispensable que la claque parte avant la fin du mot.

» M. Lafon n'est pas content de lui lorsqu'il n'est que beau et admirable, il veut absolument être sublime. C'est une ambition si louable dans un artiste! aussi ne doit-on jamais craindre de frapper trop fort, surtout lorsqu'à la suite d'une



CHAPITRE VII.

Siége du Théâtre-Français par le public. — Tableau de la queue. — Historique de la première représentation du *Siége de Paris*.— Chûte et succès de cet ouvrage. —Je gagne beaucoup d'argent.

Les trente heures qui s'écoulèrent jusqu'au moment de la représentation me parurent autant de siècles. Je puis même avouer que je n'eus qu'un sommeil très-agité, tant j'étais impatient de faire mes premières armes à un si beau siége. Toute la nuit je vis passer devant moi, comme des ombres, le prince Ordamant sous les traits de M. Joanny, et la reine Berthe sous ceux de

Melle Duchesnois; c'était un véritable cauchemar. On peut juger, d'après cela, quelle fut ma joie lorsque je pris rang en tête de la queue!

L'affluence des curieux était immense; il en était venu de la banlieue et des villages du département de la Seine. Plusieurs assauts furent dirigés vers la porte du milieu; mais les contrôleurs, soutenus par la gendarmerie à pied et à cheval, opposèrent la plus glorieuse résistance. Les hommes faisaient le coup de poing, les femmes poussaient des cris d'alarme et cherchaient à se défendre, de tous les côtés, contre des téméraires plus redoutables pour elles que l'adresse des filoux et les ruades des centaures de la police (34). Pendant ce temps, nos brigades étaient entrées sans nul effort par une porte réservée, et tous nos postes furent occupés sans le moindre obstacle. On combattait encore au-dehors, que nous étions maîtres du dedans. En voyant ce pauvre public se précipiter ainsi en désordre vers le petit nombre de places restées vides, je m'applaudissais tout bas d'être claqueur.

Le rideau se leva peu de minutes après sept heures, et je puis dire que dans les premières scènes tout marcha le mieux du monde; mais ne voilà-t-il pas qu'au moment où l'on avait l'air de mordre au sentiment, un maudit vers :

A travers le héros j'aperçois le tyran (35),

mit en train de rire les spectateurs des loges. Mouchival pâlit, mais sans désespérer de la victoire : alors il donna le signal d'une salve qui répara ce petit échec. Nous avions ressaisi l'avantage, lorsque cet autre vers :

L'infortune auprès d'elle eût glissé sur sa vie,

fit encore dégringoler l'auteur. Notre chef furieux donna le signal d'un feu de file qui, répété par les galeries, imposa silence aux mauvais plaisans; mais bientôt ces coquins de cabaleurs ne se contentent pas de rire, ils sifflent, et j'ai la douleur d'entendre quelques sifflets de deux liards dominer le tonnerre de nos applaudissemens. Dans l'excès de notre rage nous aurions voulu boxer

ces lâches ennemis de la gloire de M. le vicomte; mais nous étions seuls au parterre, tandis que, retranchés dans leurs loges, ils se moquaient de nous autant que de la pièce. Que faisaient alors les acteurs? M. Lafon remuait les belles plumes de son casque, M. Joanny pleurait dans sa barbe de voir rire le public dans la sienne, M. Firmin frappait du pied de manière à faire frémir le souffleur, et Melle Duchesnois déclamait en agitant sa poitrine; c'était tout comme si elle avait chanté. Par une fatalité inconcevable, à peine avions-nous manœuvré de manière à rester les maîtres du champ de bataille, qu'un vers arrivait tout-à-coup et nous forçait à reculer avec perte. Cependant, je dois déclarer ici, pour la justification de l'illustre poète, qu'il avait supprimé les vers suivans, car ils ne furent pas dits à la représentation :

Mon pauvre père, hélas! seul à manger m'apporte.....
J'habite la montagne et j'aime à la vallée.....
Voilà ces chevaliers que l'on nomme les preux.....
Pour chasser loin des murs les farouches Normands,
Le roi Charle s'avance avec vingt mille Francs (36).

Depuis le second acte jusqu'au dénouement, nous fûmes sans cesse sur la brèche, et jamais dans aucune des représentations où je me suis trouvé depuis, la besogne ne m'a paru si rude : il est vrai que je n'étais encore qu'un conscrit. Quant à Mouchival, c'était un roc inébranlable; il se contentait de nous crier comme M. Lafon dans le Cid :

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire!

Hélas! il eut beau dire, et nous eûmes beau faire, la toile tomba avec la tragédie, ce qui ne nous empêcha pas d'exiger qu'on vînt nous nommer l'auteur (37).

Quelle chûte! dis-je en sortant à Mouchival. — Tu ne t'y connais pas, c'est un succès. — Vraiment?... — Tu verras. M. le vicomte entend le théâtre comme le roman. L'expérience me prouva que j'avais mal jugé; la pièce obtint dix représentations calculées à deux mille cent francs l'une dans l'autre. Les comédiens se disposaient à donner la onzième, lorsqu'ils apprirent que

l'auteur était parti pour la campagne. Cette représèntation n'eut pas lieu. J'en fus fâché, car indépendamment de mon admiration pour un homme de lettres si distingué, qui n'écrit pas comme tout le monde, j'avais gagné une assez forte somme avec les billets dont j'étais chargé d'opérer la vente. Quant à Mouchival, il avait les poches aussi bien garnies que celles d'un agent ministériel chargé de la partie gastronomique des élections (38). La situation financière de mon chef me jeta dans une aventure qui nous brouilla pour toujours, et me fit abandonner lesbannières des claqueurs français. Le chapitre suivant donnera le mot de cette énigme.



CHAPITRE VIII.

Suite des amours de Justine et de Mouchival. — Ce que c'est qu'une mère d'Opéra. — Justine chasse la sienne et en prend une autre. — Mouchival veut éprouver sa maîtresse. — Je deviens un nouveau *Joconde*. — Ma visite chez Justine. — Je trahis l'amitié. — Catastrophe. — Je cesse de faire partie des Claqueurs Français.

Le nom de Justine n'est pas inconnu à mes lecteurs; je leur ai parlé de cette tendre nymphe de Terpsichore, victime des rigueurs tyranniques d'une mère dénaturée. Mais, ce qu'ils ignorent, c'est que l'amour, ce grand faiseur de miracles, avait donné tout-à-coup à Melle Justine une éner-

gie de caractère qu'elle ne se soupçonnait pas elle-même. Ce changement s'était opéré depuis la sortie de Mouchival. Les deux amans avaient pu se voir par l'entremise de Melle Laure, et, après un entretien des plus doux, Justine était rentrée chez elle bien disposée à jeter son bonnet par-dessus les moulins, plutôt que de renoncer à celui qu'elle aimait, et dont elle était adorée. Au premier mot de cette liaison, Mme Doucet s'emporta jusqu'à menacer de battre sa fille; je crois même qu'elle l'apostropha d'une giffle qui mit notre jeune danseuse hors de toute mesure. Bref, pour ne pas offrir plus long-temps le tableau de la nature boxant contre l'amour, je dirai que la sensible et respectueuse Justine, aidée de quelques commères du quartier, mit sa mère à la porte.

Eh! quoi, va-t-on s'écrier, une fille chasser sa mère! sans doute cela serait affreux si Mme Doucet avait réellement donné le jour à Justine; mais heureusement il n'en était rien. Dans tous nos théâtres, et particulièrement à l'Opéra, on con-

tracte des engagemens de cœur de *plus d'une* espèce. Celles des jeunes filles qui se *destinent* à monter sur les planches, après avoir perdu leurs parens, font choix d'une mère qui veille à la conservation de leur innocence, quand même, et leur facilite le premier pas dans une carrière où tout n'est pas roses. Dans ce cas, elles prennent, de préférence, une tante, une cousine, une amie et même la portière de la maison où se trouve située la modeste mansarde qu'elles habitent. Par ce moyen, on peut se séparer lorsqu'il se trouve entre les parties contractantes incompatibilité d'humeur. On m'a cité plusieurs exemples de demoiselles de l'Opéra qui avaient eu jusqu'à huit mères. Justine, naturellement timide, avait supporté jusqu'alors le joug rigoureux de Mme Doucet, mais enfin tout a un terme dans ce monde; c'est ce que la mère numéro un, de l'amante de Mouchival, ne tarda pas à savoir : elle fut remplacée par Mme Rudmann, veuve d'un portier, et ouvreuse à l'Académie royale de Musique; bien différente de Mme Doucet, elle était

facile comme un mouton; peut-être même l'était-elle trop, car Justine, se laissant guider par ses conseils, ne conserva pas à Mouchival la fidélité inaltérable qu'elle lui avait promise, et même gardée, pendant sa détention à Sainte-Pélagie. Ces détails étaient indispensables pour l'éclaircissement de ce qui va suivre.

Le *Siége de Paris* avait ouvert une mine d'or à Mouchival, qui, toujours généreux avec les dames, crut devoir envoyer un cadeau pécuniaire à l'aimable Justine; mais soit qu'il eût réellement des soupçons, soit qu'il fût bien aise d'éprouver la demoiselle de ses pensées, afin de savoir jusqu'à quel point il en était aimé, la fantaisie lui prit d'imiter, dans cette circonstance, la conduite du comte Robert, et comme sa confiance en moi n'avait point de bornes, il me chargea du personnage de Joconde. N'étant connu ni de Justine, ni de sa mère numéro deux, il m'était facile de jouer ce rôle, dont j'acceptai, sans observation, la terrible responsabilité. Mouchival plaça, dans un joli souvenir de

maroquin rose, un billet de banque de cinq cents francs, me donna ses instructions, et je partis bien persuadé que je serais mal reçu : je crois que Mouchival y comptait aussi, car il mit trop de promptitude à s'en assurer ; mais n'anticipons pas sur les événemens.

Vêtu d'un frac noir de drap Terneaux et du pantalon idem, décoré d'un jabot à gros plis et d'une cravate artistement arrangée, coiffé du fin castor et chaussé de la botte glacée à l'anglaise, j'avais, j'ose le dire, tout l'extérieur d'un homme comme il faut ; quoiqu'on nous assure que l'habit ne fait pas le moine, il faut convenir, du moins, qu'un costume soigné inspire une certaine satisfaction occulte qui se répand jusque sur la physionomie, et donne une démarche plus assurée. Pour plaire aux dames, surtout, l'habit noir et le linge blanc sont de rigueur ; je n'avais donc rien négligé à cet égard, et en passant devant une bouquetière j'avais ajouté, de mes propres deniers, quelques fleurs au portefeuille : il y a beaucoup de fleurs à l'Opéra, mais elles sont toutes artificielles.

Bouquet en main et argent en poche, je sonne au domicile de Justine, situé non loin de la rue Lepelletier. — Que demande Monsieur? — La faveur de présenter mes hommages respectueux à Mlle Justine; je l'ai vue danser dernièrement, et il m'a été impossible de résister au desir de lui témoigner toute l'admiration que son talent m'a inspiré. — Désolée, Monsieur, mais ma fille ne reçoit personne. — Ah! Madame est la mère de Mlle Justine? — Sa propre mère, Monsieur. — Enchanté de faire votre connaissance! — Quel est Monsieur? — Je suis banquier dans mon hôtel; mais ici, le très-humble serviteur de Mlle Justine et le vôtre. — Monsieur est trop honnête! donnez-vous donc la peine de vous asseoir. Ma fille sera bien aise d'apprendre que quelqu'un a remarqué son talent : figurez-vous, Monsieur, qu'il n'y a pas de jour où l'on ne fasse quelque injustice à cette pauvre enfant; hier encore elle devait danser avec M. Albert, et on l'a forcée de paraître à côté de M. Montjoie, ce qui lui a donné une tristesse affreuse, et, par suite, une migraine épouvantable. Je lui ai conseillé de

s'abonner à plusieurs journaux qui ne refuseront pas de tancer l'administration. Si ma fille voulait faire comme la plupart de ces demoiselles, toutes les portes lui seraient ouvertes; mais, grâce au ciel, je l'ai élevée dans des principes de morale, qui, s'ils étaient connus de M. de vicomte, nous vaudraient la protection personnelle de Monseigneur; en attendant, ma chère Justine préfère rester vertueuse sur le second plan, que d'arriver au premier par un chemin étranger à l'honneur et à la délicatesse. Il ne faut pas croire parce qu'on est à l'Opéra qu'on ne sache pas résister aux attaques des séducteurs... je ne dis pas cela pour Monsieur, qui m'a tout l'air d'un protecteur des arts, et par conséquent des artistes. — C'est me juger à merveille, Madame, aussi, je n'hésite pas à vous prier de remettre ce souvenir à Melle Justine, en l'engageant d'inscrire sur une des pages quel jour il lui sera possible de recevoir ma visite. A ces mots j'ouvris le portefeuille, et laissai voir adroitement le billet de banque qui s'y trouvait renfermé. Mme Rudemann, car c'était

elle, porta le tout chez sa fille sans me témoigner aucun étonnement. Peu d'instans après, elle revint en me disant que je pouvais entrer.

Sans être précisément une beauté, Justine était fort agréable. C'était une brune piquante dont la taille faite au tour inspirait au premier coup-d'œil ce je ne sais quoi indéfinissable qui fait plus de conquêtes que la tournure académique d'une Vénus de Médicis. La conversation roula d'abord sur son talent et sur la manière polie dont je m'étais présenté chez elle. Cet échange de complimens eut lieu entre nous tout le temps que la maman resta de planton; mais aussitôt qu'elle se fut éloignée, par un motif assez spécieux, l'entretien prit une autre direction. Me rappelant fort à propos le dialogue de la pièce de M. Etienne, je devins aussi entreprenant que le comte Robert, mon homonyme, et Justine me répondait comme la princesse Mathilde : *Ah! Monsieur, qu'allez-vous penser!* ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne pensais plus à Mouchival!!!!! quand, tout-à-coup, il ouvrit brusquement la porte et

parut à nos regards, non moins furieux que M. Talma dans *Othello*, ou M. Lafon dans *Zaïre*; il repoussa Justine qui s'était élancée vers *lui*, renversa Mme Rudmann qui voulait le retenir, et ne mettant aucun frein à sa colère, il cassa plus que les vitres. « Quant à toi, me dit-il, avec une rage concentrée, je ne me serais jamais attendu à ce trait d'ingratitude; ne te présentes plus devant moi.... sinon.... tu dois m'entendre.... suffit. » Il sortit alors; mais avant il exigea qu'on lui rendît les cinq cents francs et le portefeuille. Il ne resta donc à la pauvre Justine d'autre souvenir que celui de notre mésaventure.



CHAPITRE IX.

Réflexions sur ma conduite. — Je retourne chez Justine. — Accueil que j'en reçois. — Visite d'un Anglais. — Rôle que je joue. — Il donne dans le piège. — Proposition qu'il me fait. — Je lui cède Justine. — A quelles conditions.

J'étais coupable, et cependant je n'éprouvais aucun remords, car enfin, Mouchival ne m'avait pas limité jusqu'où je pouvais pousser l'épreuve. En pareille matière, Mme Pernelle nous dit qu'il est besoin :

Pour accuser les gens d'avoir de justes causes,
Et que l'on doit attendre à se voir sûr des choses.

On conviendra que jamais Molière ne fût plus raisonnable; mais la jalousie ne calcule pas, et une fois le coup de marteau parti, rien ne peut retenir le mouvement de l'horloge. C'était précisément le cas dans lequel Mouchival s'était trouvé. Il avait sans doute réfléchi à l'imprudence de son épreuve, et comme il lui était facile de pénétrer chez Justine à l'aide d'une seconde clé, il nous avait surpris dans la même situation où se trouvèrent l'aimable Candide et la belle Cunégonde, lorsque M. le baron de Thunder-ten-Tronck les relança derrière un paravent, et qu'il chassa l'amant à grands coups de pied dans la partie postérieure de son individu, tandis que madame la baronne souffletait sa fille pour l'aider à revenir de son évanouissement. Grâce au ciel, les choses n'en avaient pas été *jusque-là*! Justine en avait été quitte pour *la peur*, et moi pour un peu de courte honte. *Seulement*, après la catastrophe, nous nous *séparâmes avec* tant de précipitation que nous ne nous *dîmes* pas même au revoir.

Plusieurs jours se passèrent sans que j'osasse retourner chez Justine. Cependant, je finis par m'enhardir. Je tenais beaucoup à lui expliquer que je n'avais agi que par l'insinuation de Mouchival, et à lui demander pardon de m'être prêté à cette impertinente épreuve. Mme Rudmann me reçut, cette fois, conformément à son nom, et si Justine n'avait pas reconnu ma voix, je n'aurais point dépassé la limite de l'antichambre. Le cœur d'une femme, comme l'a dit un auteur dont je ne sais pas le nom, est un abîme de bonté, une source inépuisable de clémence, surtout pour les crimes que l'amour nous fait commettre. Justine vint donc à moi d'un air riant et me dit que depuis la fatale scène, elle n'avait pas entendu parler du jaloux Mouchival. Quand je lui eus appris jusqu'à quel point il avait porté ses soupçons, elle s'applaudit de la rupture, et jura que ce n'était pas une femme comme elle qu'il fallait éprouver. Pendant cette explication, Mme Rudmann s'était déridée au moral, et nous étions les meilleurs amis du monde, lorsqu'on sonna avec une

précaution qui semblait annoncer la main timide d'un amant en espérance, plutôt que celle d'un protecteur qui n'a plus rien à espérer.

Je ne m'étais pas trompé dans ma conjecture. C'était un Anglais d'assez bonne mine qu'on aurait pu prendre pour un Français, sans le flegme et l'accent britannique qui se faisaient remarquer en lui. — Pardon, Madame, si moi déranger vous. — Entrez, Milord, entrez, lui dit Mme Rudmann, avec un ton qui me prouva que le gentelman n'en était pas à sa première visite, Monsieur ne doit pas vous faire peur. — Goddem! nous autres Anglais n'avoir peur que du spleen et de le disette des biftecks. A ces mots, Justine sourit, et Mme Rudmann me lança un coup-d'œil significatif que je traduisis ainsi : aidez-nous à mettre dans nos filets ce poisson d'outre-mer. Lui ayant répondu affirmativement par un regard télégraphique, elle me dit alors, en me montrant l'étranger : Monsieur est aussi un amateur des arts; il a vu danser ma fille, et c'est la troisième fois qu'il vient lui proposer un engagement pour

l'Angleterre. — Yès ! moi conduire mam'zelle à London, si elle vouloir suivre moi dans la paquebot. — Cela est impossible à ma fille, Milord, répliqua sur-le-champ Mme Rudmann ; elle a avec Monsieur des engagemens qui ne lui permettent pas de quitter la France ; pour tout vous dire enfin, ils sont sur le point de se marier légitimement. Justine a déjà reçu de monsieur Robertini des gages qui doivent les faire considérer comme fiancés. Tout en se mordant les lèvres pour ne pas rire, Justine ne put s'empêcher de rougir, et moi-même je balançai quelques instans à entrer dans la conspiration. Si j'avais eu affaire à un Français, j'aurais peut-être refusé ; mais un Anglais, c'était autant de pris sur l'ennemi. Je secondai donc la ruse de Mme Rudmann, dont le but était de porter notre galant gentelman à faire des sacrifices proportionnés aux avantages que Justine serait censée abandonner pour lui. Le piége était adroitement tendu ; notre Anglais y donna la tête la première ; mais j'étais loin de m'attendre qu'il s'en suivrait pour moi un dé-

nouement pareil à celui dont je vais retracer les principales circonstances.

Au bout de deux heures de conversation, l'Anglais se leva pour se retirer : je jugeai que les convenances me prescrivaient d'en faire autant : nous descendîmes ensemble. A peine fûmes-nous dans la rue, mon rival me dit : God-dem! moi n'avoir d'autre consolation que la pistolet! ces mots me firent trembler de tous mes membres, et j'étais bien décidé à refuser le duel, quand l'Anglais ajouta : Yès! moi ne pas pouvoir fifre sans elle. Le veille de la mariage, moi tuer... — Qui donc, Milord?.... — Moi! me répondit-il avec un calme que j'aurais pu regarder comme une plaisanterie si le caractère britannique m'eût été moins connu. — Je serais désolé, Milord, de causer la mort de personne, et surtout d'un homme tel que vous. — Je vois que vous êtes une bonne célibataire, et si vous voulez, nous allons tout de suite arranger nous. — Comment? — Si vous ne pas épouser le petite fille, moi donner à vous trois cents guinées. — Milord..... —

Quatre cents.—Mais pensez donc..—Cinq cents! dans le Angleterre tout s'arrange avec de l'or; on fait pour le amour le même chose que pour le élection.—Oui, je sais qu'on y vend sa femme et sa conscience.—Chez vous le femme se donner gratis; mais le conscience......—J'en conviens, Milord, c'est une spéculation à l'ordre du jour (39).—Que dites-vous de mon proposition? —Que je l'accepte, pour ne pas causer la mort d'un gentelman qui a des manières aussi engageantes que les vôtres. Dès la première vue, vous m'avez inspiré la plus parfaite estime, et je suis heureux de pouvoir trouver l'occasion de vous en donner sitôt la preuve. L'Anglais m'embrassa avec une joie très-expressive pour un homme de sa nation; à coup sûr, il n'était pas plus content que moi.

Le lecteur blâmera sans doute le peu de délicatesse de mon procédé! loin de prétendre m'excuser à cet égard, j'ajouterai, à ma confusion, que nul scrupule moral ne s'éleva dans ma conscience, et que je ne vis que les guinées dont

j'allais devenir possesseur à si bon marché. Je sais que cette facilité à me laisser séduire ainsi, fera dire que je suis organisé à l'image des ventrus ministériels (40); eh bien! je l'avoue encore avec franchise, si le sort m'avait appelé à défendre les intérêts de mon pays, il m'eût été impossible de résister aux séductions du pouvoir; je sens que j'aurais voté le budjét pour une sinécure, et la loi d'amour pour une truffe (41). Après ce double aveu, on pourra me regarder comme vénal et gourmand; mais je ne passerai pas, du moins, pour un hypocrite.

Un boll de punch servit de pot-de-vin au marché; je donnai ensuite ma renonciation par écrit à la main de Justine; mais on présume bien qu'il ne fut pas question dans cet acte de divorce anticipé, des cinq cents guinées que j'encaissai avec l'empressement d'un homme peu habitué à de pareilles bonnes fortunes.



CHAPITRE X.

Je deviens capitaliste. — J'achète la charge de claqueur en chef à l'Opéra. — Beau côté de l'emploi. — Opinion d'un notaire sur les Danseuses. — Mon entrée en fonctions. — Je prospère. — Justine part pour Londres. — Elle chasse sa Mère Numéro 2. — Mon entrevue avec madame Rudmann. — Aveux qu'elle me fait sur les fonctions et les profits des ouvreuses en général, et de celles de l'Académie royale en particulier.

Devenu capitaliste presqu'aussi rapidement qu'un joueur de profession, je fus d'abord un peu embarrassé de mon argent; mais, dans cette circonstance, je ne perdis pas ma gaîté comme le savetier de la fable; je puis même dire que je n'eus jamais plus grande envie de chanter. Au reste,

je ne tardai pas à trouver l'emploi de mes fonds.

L'art de la claque, auquel je devais l'état prospère de mes finances, se présentait toujours à moi sous l'aspect le plus riant; aussi, je n'hésitai pas à entrer en négociation pour une charge de chef à l'Académie royale de Musique (42), dès que j'appris qu'elle était à vendre. Celui qui désirait s'en défaire, voulait se retirer dans une maison de campagne qu'il venait d'acheter. Cependant, malgré mon goût pour cette opération, je trouvais le prix élevé; il était de six mille francs, sans compter les frais. Le notaire, chez qui j'étais allé prendre connaissance des conditions, me voyant irrésolu, m'assura que je ferais un excellent marché: « aucun théâtre de Paris, me dit-il, ne vous présentera les mêmes avantages. Songez que vous avez dans votre clientelle un grand nombre de premiers sujets; ils ne sont pas tous bons, à la vérité, mais c'est une raison de plus pour qu'ils réclament vos services; la danse seule couvrira vos déboursés avant la fin de l'année; la plus obscure des bayadères sent qu'elle a besoin

d'être poussée au théâtre pour réussir dans le monde; le don d'un cachemire, d'un riche collier de diamans, tient, quelquefois, à dix ou douze claques de plus ou de moins. L'Opéra, rendez-vous traditionnel de la diplomatie galante, réunit à chaque représentation ce qu'il y a de mieux en protecteurs; ce sont des ambassadeurs, des généraux, des pairs de France, qui, après s'être illustrés au champ d'honneur, combattent sur un tout autre terrain où les plaisirs de la gloriole leur tiennent lieu des lauriers de la gloire; si l'objet qu'ils ont d'abord lorgné, est applaudi à son entrée et à sa sortie; si chacun de ses pas, chacune de ses pirouettes excite une rumeur favorable dans la salle, ils se précipitent dans les coulisses, et la coquetterie achève ce que l'amour-propre a commencé. Vous voyez donc bien qu'un chef de claqueurs est le pivot sans lequel la roue de fortune de ces Demoiselles ne saurait tourner. » Vaincu par des raisons aussi concluantes, je signai, versai les fonds, et deux jours après, mon prédécesseur me fit reconnaître à ses subordonnés,

qui me jurèrent obéissance et promirent de ne pas aller de main-morte la première soirée où j'entrerais en fonctions. Ils tirent si bien parole, que jamais, de mémoire d'amateur, on n'avait fait tant de bruit à l'Opéra.

Deux mois suffirent pour me convaincre qu'on ne pouvait mieux placer son argent, et que la plus solide des spéculations repose sur la vanité des artistes, particulièrement sur celle des danseurs. J'eus aussi la satisfaction d'apprendre que j'avais puissamment contribué à plusieurs mariages qui, pour s'être faits de la main gauche (43), n'en étaient pas moins valables aux yeux de la morale, divinité surnuméraire à l'Académie royale de Musique (44).

Maintenant que j'ai parlé de moi, je dois dire quelques mots de Justine. Conformément à mon traité avec le galant d'outre-mer, je ne pouvais me représenter chez elle; mais dès le même jour où je pris possession du parterre de l'Opéra, je la cherchai parmi ses compagnes, ce fut en vain. Je m'informai alors de madame Rudmann; on m'ap-

prit que la négligence qu'elle apportait depuis quelque temps dans son service avait obligé l'administration à la faire descendre de grade en lui ordonnant de monter aux quatrièmes loges. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle vint à moi d'un air piteux, et me raconta que Justine n'était plus sa fille. Cette ingrate, cédant à de perfides conseils, s'était brouillée avec elle avant de suivre à Londres l'Anglais en faveur de qui j'avais abdiqué tous mes droits. « Je voulais, continua madame Rudmann, qu'elle résistât davantage; un jour de plus elle était miladi Cornibrok; mais non, Mademoiselle n'a pas voulu en croire; aussi, je suis bien sûre qu'elle finira par être malheureuse. Ah! M. Robert, qu'on a bien raison de dire qu'il ne faut pas se fier aux protestations de tendresse des filles de l'Opéra! » On était sur le point d'éteindre le dernier quinquet, que l'ouvreuse me parlait encore de Justine. Enfin, nous nous quittâmes, mais ce ne fut pas sans que madame Rudmann ne promît de me faire sa visite.

Neuf heures n'avaient pas encore sonné qu'elle

était déjà chez moi. Sa surprise fut grande en me voyant logé comme un prince. Je me gardai bien de lui raconter l'histoire des cinq cents guinées ; mais comme elle était au courant de ce qui se pratiquait dans ma profession, mon luxe cessa bientôt de l'étonner. Je la retins à déjeûner, et ce fut entre la poire et le fromage, qu'elle me fit connaître, à son tour, ce qu'une place d'ouvreuse peut rapporter (45).

« Figurez-vous, me dit-elle, que nos appointemens ne sont rien en comparaison de notre casuel; c'est ici le cas de dire que la sauce vaut mieux que le poisson. Les petits bancs, les chaufferettes, les coussins produisent plus de cent francs par mois à celles de nous qui savent deviner, au premier coup d'œil, les personnes comme il faut, surtout depuis que nous nous sommes entendues pour arracher les *paters* à l'aide desquels on pouvait suspendre dans les loges les chapeaux et les pelisses. Jésus Maria, des *paters*! rien n'est plus bourgeois. Nous avons encore notre remise sur la fourniture du limonadier et sur celle de la bou-

quetière; mais, pour trouver le débit de pareille marchandise, il faut que les dames ne soient pas avec leurs maris, ou les maris avec leurs femmes. Les places gardées nous donnent aussi des profits qu'il serait impossible de calculer; je connais telle ouvreuse qui a fait rapporter plus de cent écus à une seule paire de gants.

» Mais, mon cher monsieur Robert, ne croyez pas que ce soit tout. Si le régime de la morale ne s'affaiblit pas par la force des choses, nous sommes presque toutes destinées à nous arrondir du côté de la fortune. — Il me semble, madame Rudmann, que vous êtes dans l'erreur; comment la morale peut-elle enrichir quelqu'un à l'Opéra? — Il ne s'agit pas de la vertu de ces demoiselles; on sait, Dieu merci, qu'elles en ont autant l'une que l'autre! D'ailleurs, comme dit la chanson : *Faut de la vertu, pas trop n'en faut;* mais il n'est question que de la rigide surveillance exercée dans les coulisses pour la plus grande gloire des mœurs. Ces pauvres petites sont tenues avec autant de sévérité que si elles étaient dans un

couvent ; on parle même d'établir les loges des artistes à l'instar des bains publics ; il y aura le côté des hommes et le côté des femmes (46) ; les gendarmes et les pompiers seront chargés d'empêcher qu'on ne se mêle après le spectacle ; dans ce cas, on fera bien de doubler les postes. Les grands personnages sont obligés, pour passer par la petite porte, de se pourvoir d'une permission ; vous sentez qu'ils n'ont garde de la demander, ce serait mettre l'administration dans leur confidence. Que fait-on alors ? On vient à nous, car il ne peut y avoir, en amour, d'intermédiaire plus sûr que celui d'une ouvreuse. Vous voyez donc bien, mon cher monsieur Robert, que, sans la morale, il n'y aurait rien à faire pour nous du côté du sentiment. »

Tout en parlant ainsi, madame Rudmann m'aidait à vider un flacon d'excellente eau-de-vie de Cognac, et quand nous nous quittâmes, nous étions les meilleurs amis du monde.



CHAPITRE XI.

Je donne des soirées. —Quelle est la société que je reçois.— Le désir de briller dérange mes finances. — Déficit qui en résulte. — J'ai recours à des emprunts. — Soirée chez mon confrère du Gymnase. — Tableau de cette réunion. — Je joue et perds tout ce que je possède.—Ma charge de l'Opéra passe en d'autres mains. — Ma philosophie stoïque. — Rencontre de madame Rudmann. — Offre qu'elle me fait. — Je me détermine à quitter Paris.

Mes affaires allaient si bien que je crus devoir donner chez moi de petites soirées les jours de relâche. Plusieurs claqueurs et beaucoup de dames et demoiselles des divers théâtres de Paris

venaient très-assidûment prendre leur *part du* punch de l'amitié. On jouait, on buvait, on riait; mais, le plus souvent, on médisait du prochain, comme cela se pratique dans les meilleures sociétés; c'était surtout lorsque les dames avaient vu briller la flamme du punch que leur esprit s'allumait. Tous les camarades absens étaient passés en revue, et je n'ai pas besoin de dire qu'on les habillait de toutes pièces. Quand, par hasard, il prenait envie à nos gentilles commères de s'amuser aux jeux innocens, elles s'infligeaient mutuellement pour pénitence de raconter un cancan du théâtre auquel elles appartenaient; dans ce cas, elles n'omettaient jamais le moindre détail propre à faire valoir le fond du sujet. Parmi toutes les aventures dont je fus le témoin auriculaire, quelques-unes sont restées dans mon souvenir, et je ne croirai pas commettre une indiscrétion en les rapportant au fur et à mesure qu'elles trouveront place dans mes récits.

Tant que je fus assez sage pour me borner au *boll* de punch et aux petits gâteaux, je ne

m'aperçus d'aucun déficit dans mes finances; mais bientôt le désir d'être un amphitryon de première classe vint s'emparer de moi; je donnai des repas somptueux à des amis que je connaissais à peine; je me liai d'amitié tendre avec des dames que je connaissais encore moins; je prêtais de l'argent aux uns, j'en donnais aux autres; enfin, j'arrivai presqu'insensiblement sur le bord de l'abîme par un chemin semé de fleurs. Pour parer aux premiers embarras, j'empruntai d'un chrétien, qui ne l'était que pour la forme; les intérêts s'accumulèrent, et un beau jour, pour avoir quinze cents francs qui m'étaient indispensables, je consentis à rendre mille écus au bout d'un temps limité, ou à faire l'abandon total à mon créancier de ma charge de claqueur en chef.

La veille du jour fatal arriva sans que je fusse en mesure de rembourser. A force de réfléchir au moyen de me tirer de ce pas difficile, une idée lumineuse brilla dans ma tête, et je résolus d'exécuter sur-le-champ le projet qu'elle venait

de m'inspirer. Une des bayadères les plus agréables de l'Opéra était intimement protégée par un grand personnage qui se sentait pour elle le cœur à la danse : je n'hésitai donc pas à réclamer la protection de la demoiselle en échange des bons offices que je n'avais cessé de lui rendre depuis mon avénement à l'entreprise des succès. Elle m'accueillit avec bonté, m'écouta avec intérêt, et me promit de me faire prêter les trois mille francs dont j'avais besoin. Je ne sais pas comment elle s'y prit pour réussir ; mais, ce qu'il y a de positif, c'est que le jour même je fus possesseur de la somme qui m'était indispensable. Mon premier soin fut de voler chez mon créancier ; il était sorti, j'y retournai plusieurs fois, et toujours sans pouvoir le rencontrer. Je fus donc forcé de remettre l'affaire au lendemain, terme de rigueur. J'ai cru nécessaire de m'appesantir sur l'empressement que je mis à m'acquitter, pour prouver que je fus plus malheureux que coupable dans l'événement que je vais rapporter.

Depuis long-temps j'étais invité aux soirées de

mon confrère du Gymnase. C'était son jour N'ayant rien de mieux à faire, je m'y rendis. Fatale inspiration! il y avait beaucoup de monde. Je m'aperçus bientôt que la société n'était pas de si bon ton que les pièces de ce théâtre; je crois même qu'on y fumait. Parmi les dames et demoiselles, une actrice dominait toutes les voix par les sons glapissans de son organe, et excitait l'hilarité d'un cercle d'étourdis par les aventures passablement scandaleuses qu'elle racontait en termes techniques. Je m'informai du maître de la maison; il n'était pas encore rentré; mais il était attendu avant la dernière pièce qui, n'étant pas de M. Scribe, pouvait être livrée, sans inconvénient, à des mains subalternes. Enfin le confrère arriva et me fit beaucoup de politesses. Je les reçus avec la dignité qui convenait à un homme attaché au théâtre dont l'affiche occupe le premier rang dans les rues de la capitale (47). En effet, qu'est-ce que le Gymnase comparé à l'Opéra? une bicoque fort incommode (48) auprès d'un palais où l'on est très à son aise. Après quelques verres de

punch on proposa un écarté. L'actrice dont je viens de parler prit place aussitôt, et je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle n'était pas novice à ce jeu. Elle passa huit fois de suite ; mais ce ne fut pas sans arroser chacune de ses victoires par une copieuse libation ; dès la seconde, son caquet devint plus actif, et, quand elle eut assez parlé des affaires des autres, elle se mit à raconter les siennes. Elle en voulait particulièrement à un journaliste qui avait osé attaquer sa vertu. « Quant à ça, disait-elle, je le lui pardonne, parce qu'enfin nous ne sommes pas au théâtre pour y remplir l'emploi de vestales ; mais dire que mon éducation a été négligée et que j'ai mauvais ton, c'est une insulte que ce manant là ne portera pas en paradis. Moi, mauvais ton! je garde à ce f.... gredin un chien de ma chienne qui pourra bien lui mordre un jour les molets, s'ils ne sont pas pris chez le marchand comme les sourcils de cette pauvre roussette. Quoique ça, je m'en bats l'œil et je laisse bouillir le mouton, parce que le public m'aime ! il est vrai qu'il n'a pas affaire à une ingrate. »

Une partie me fut proposée, je ne reculai pas. Le sort ne m'ayant pas été favorable, je voulus me rattrapper en pariant; je m'enfonçai davantage. On jouait très-cher; c'était absolument comme chez un notaire ou un avoué (49). La tête échauffée par le punch et la fumée de la pipe, j'oubliai la véritable destination de mes mille écus, et quand je m'avisai d'y songer, ils avaient changé de maître. Me plaindre eût été fort inutile; on se serait moqué de moi pardessus le marché. Je me retirai donc sans rien dire; mais j'avais, comme les chevaux du prince Hippolyte, l'*œil morne et la tête baissée,* et, à l'exemple du corbeau de la fable, votre serviteur :

Jurait, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

A la suite d'une nuit très-agitée, je me trouvai plus calme. D'un seul coup d'œil je mesurai toute l'étendue de ma situation, et ne tardai pas à prendre mon parti. Ne pouvant plus douter que le jour même mon brevet ne passât en d'autres mains, j'en fis le sacrifice. D'un autre côté, calcu-

lant que je devais une grande partie de mon mobilier au tapissier qui me l'avait fourni, et que le portier, étant dans le secret, ne m'en laisserait jamais faire ressource, je m'éloignai de mon domicile dans le même état que ce philosophe grec qui portait avec lui tout son bagage; c'est-à-dire que j'étais aussi gueux que le joueur sortant du numéro 113, le fou qui poursuit des numéros à la loterie, ou le millionnaire imprudent qui fait pendant trois mois bourse commune avec une danseuse de l'Académie royale de Musique. Toutefois, malgré ma philosophie, j'étais si absorbé dans mes réflexions que je n'entendis pas qu'on m'appelait à très-haute et très-intelligible voix. C'était madame Rudmann qui me trottait sur les talons; elle sortait de chez moi, où elle s'était rendue dans l'intention de me demander un homme de confiance pour une actrice qui voyageait annuellement dans les départemens et dans l'étranger; elle était sur le point de partir pour une nouvelle tournée, et désirait emmener avec elle une espèce de maître Jacques qui serait

domestique dans la journée et claqueur le soir ; mais comme on avait à lui confier beaucoup d'objets d'un très-grand prix, on voulait un homme connu.

Dès les premiers mots de madame Rudmann j'avais entrevu pour moi une planche de salut. Quitter Paris était le seul parti que j'avais à prendre dans ma triste situation ; d'ailleurs, mon amour-propre m'y portait involontairement. Je ne balançai donc pas à faire à l'ouvreuse ma confession générale, et, comme elle était très-tolérante par caractère, je reçus sans peine mon absolution. Il fut convenu entre nous qu'elle me présenterait dès le lendemain. En attendant, elle m'offrit sa chambre pour une nuit, me disant qu'elle irait coucher avec une voisine. J'acceptai sans façon et dormis d'un somme qui ne fut interrompu par aucun souvenir de celle qui, la veille, avait reposé sur le même duvet, je dis duvet, car il faut que la postérité sache que madame Rudmann était parvenue à se donner le moëleux lit de plumes et la fine taie d'oreiller à grands falbalas.



CHAPITRE XII.

Je suis présenté. — On m'accepte. — Préparatifs de départ. — Vers et Couronnes. — L'Écrin. — Réflexions morales et philosophiques. — Nous nous mettons en route. — Notre Aventure dans une auberge. — L'Adjoint Restaurateur.

Ma résolution bien sincère en écrivant ces mémoires ayant été de supprimer tous les détails oiseux, je passe, sans autre préambule, à ma présentation chez l'actrice dont je viens de parler. Je ne dirai même que fort peu de chose sur notre première entrevue. Bien disposée en ma faveur par madame Rudmann, qui était allée la prévenir dès la veille, elle me reçut comme une

vieille connaissance, et me mit en rapport avec sa femme-de-chambre, à laquelle j'eus aussi le bonheur de convenir. Le départ étant fixé au lendemain, nous nous occupâmes de faire les malles. Tous les costumes étaient emballés, lorsque la confidente en chef me dit : Ah ! monsieur Robert, nous avons oublié le plus essentiel. — Qu'est-ce mademoiselle ? —Ce sont les couronnes et les vers que vous devez jeter à madame (50) après les pièces où elle aura obtenu le plus de succès ; il faut cela dans les départemens pour compléter un triomphe ; les artistes d'un certain mérite ne marchent jamais sans cette précaution. Ce qui les engage à la prendre, c'est que les couronnes de province sont presque toujours de laurier comme celles des jambons, et que les vers des poètes du cru sont souvent dans le genre de ceux de Monsieur XXX du *Journal des débats* (51). —Rassurez-vous, mademoiselle, lui répondis-je, voici un vide où nous pourrons placer facilement ces objets. Passons maintenant, me dit-elle, à la partie des diamans et des bijoux. Écrivez :

nous allons en faire l'état avec les prix en marge. — Pourquoi les prix? — Pour justifier de leur valeur aux autorités départementales qui ne permettraient pas, sans cela, aux directeurs d'annoncer sur leurs affiches que madame jouera avec cent mille francs ou cinquante mille écus de diamans (52). — C'est juste, voilà ce qui s'appelle administrer avec une sollicitude toute paternelle. Je fus ébloui de l'éclat de toutes ces parures. Cependant, sans être orfèvre, je reconnus qu'elles n'avaient pas été toutes fabriquées dans le même pays. C'est vrai, me dit la femme-de-chambre, ce diadême vient de Russie; cette chaîne est d'Allemagne, ces bracelets et cette ceinture sont de fabrique anglaise. — Je ne vois rien là de Berlin? — C'est que Madame n'a jamais joué pour le roi de Prusse. Il me venait, en examinant cette galerie européenne, une foule de réflexions phylosophiques et morales que j'eus le bon esprit de garder pour mon compte particulier. Au reste, ces brillans trophées avaient été conquis par un très-grand talent, et si l'empereur Napoléon n'a-

vait pas distribué d'autres couronnes, il ne serait peut être pas descendu si tôt du premier trône de l'univers. Les femmes, quoiqu'on en dise, sont plus fidèles que les courtisans (53), et...... Mais ne voilà-t-il pas que, sans m'en apercevoir, je fais des phrases d'une aune de long, et que je me jette dans la politique. Sortons-en bien vite, et montons en voiture; nous y voilà : fouette cocher!

On fait beaucoup de chemin en peu de temps, surtout lorsqu'on a de bons chevaux de poste à son char. Dans toutes les villes, bourgs et villages où nous passions, on se mettait aux fenêtres en notre honneur. Ce qui contribuait à attirer sur nous l'attention publique, c'est que nous étions suivis par une autre voiture où se trouvaient un roi et un ministre sans lesquels il nous aurait été impossible de jouer certaines pièces; en un mot, nous avions toute la tournure de diplomates en voyage. Il nous arriva à ce sujet une aventure que je crois devoir raconter.

Bien que *Madame* ne jouât que les grandes co-

quettes et les princesses, elle n'en était pas plus fière envers ses serviteurs. Sa femme-de-chambre et moi mangions avec elle à la même table d'hôte où siégeaient également, en bons camarades, le roi et son ministre. En voyage ces sortes de saturnales gastronomiques ne tirent pas à conséquence. Un jour que nous dînions fraternellement dans un petit bourg de l'ancienne Picardie, la conversation roula, comme à l'ordinaire, sur les pièces qui devaient nous procurer les plus abondantes recettes. Nous craignions surtout de déplaire aux autorités locales en annonçant des ouvrages regardés comme séditieux par quelques administrateurs timorés. Voltaire nous paraissait difficile à faire admettre, quoique nous l'eussions nous-même censuré en supprimant les vers mal sonnans pour les oreilles d'un sous-préfet ou d'un maire. C'est ainsi, par exemple, que nous avions fait disparaître de la tragédie d'OEdipe :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Mais le seul nom de l'auteur de la *Henriade* nous semblait effrayant pour des gens que nous soupçonnions être amis des jésuites (54). Tout bien calculé, nous fixâmes notre choix sur *Athalie*. Une tragédie tirée de la Bible ne pouvait que nous mettre en odeur de sainteté dans le pays; mais pour monter dignement ce chef-d'œuvre, il nous fallait des chœurs. Nous en étions là, lorsque l'aubergiste, qui était en même temps adjoint de sa commune, entra dans la salle pour s'informer si nous étions satisfaits. Après lui avoir répondu d'une manière affirmative, la conversation continua sur le même sujet, sans qu'on s'aperçût que l'hôte ne s'était pas retiré. Les chœurs font bien, repris-je, auprès d'un trône; mais, pour cela, il nous faudrait des voix; si nous en avions seulement huit ou dix bien franches, bien prononcées, notre succès ne serait pas douteux. Sans doute, répondit l'un de nous; mais il faudrait les payer, ou, tout au moins, donner un bon dîner à ceux qui consentiraient à nous seconder. — « C'est moi que cela

regarde, nous dit alors l'aubergiste, en s'avançant d'un air mystérieux; comme adjoint de la commune, j'ai reçu des instructions que je me suis transmises en qualité de restaurateur de la sous-préfecture; vous pouvez compter sur plus de dix voix dans l'arrondissement, car j'ai l'ordre de disposer pour le jour fixé une table de quarante couverts; soyez sans inquiétude, ces coquins de libéraux (55) avec leur charte ne l'emporteront pas au chef-lieu. » On peut juger de notre surprise en écoutant un pareil discours. Ah! ça, pour qui nous prenez-vous donc, monsieur le cuisinier administratif, s'écria notre père noble? — Est-ce que ces messieurs ne sont pas des envoyés ministériels qui viennent recruter des voix pour les élections? — Non, de par tous les diables, nous sommes des princes qui voyagent incognito. (Ici M. l'adjoint ôte son bonnet de coton.) Je suis le grand Joïada, et madame est la reine de Jérusalem! —L'hôte salue profondément, et dit: Pardonnez princesse, je ne savais pas qu'il y eût en France une reine de Jérusalem. A ces mots,

il salua de nouveau et sortit. A peine s'était-il éloigné que le fou rire nous gagna, et j'ignore jusqu'où notre hilarité se serait prolongée, si le total de la carte à payer n'était venu tempérer notre joie. Soit que l'aubergiste nous prît pour de véritables princes, ou soit qu'ayant reconnu ce que nous étions réellement, il voulût se venger à sa manière, ce qui est plus probable, il nous fit payer en monarques couronnés. Nous rappelant une petite pièce du théâtre des Variétés dans laquelle un bourguemestre-aubergiste se trouve juge et partie, nous ne crûmes pas nécessaire de porter au tribunal de M. l'adjoint les prétentions excessives de l'hôte, et, nous contentant d'une légère réduction, nous nous remîmes en route.



CHAPITRE XIII.

Notre arrivée dans un village. — Accueil qu'on nous fait. — Nous y séjournons jusqu'au lendemain et jouons *Iphigénie en Tauride* dans une grange. — Le public des environs s'y porte en foule.—Singulière statue de Diane. —Effet qu'elle produit sur un spectateur. — Le journaliste mal informé. — La vérité rétablie. — Nous ne pouvons jouer au chef-lieu à cause des Missionnaires. — L'ultra bigote.— Cadeau qu'elle veut faire à son directeur de conscience. — Plaisante vengeance que son mari en tire. — Nous partons pour l'Angleterre.

Arrivés dans un village assez populeux, nous résolûmes de faire halte, et d'expédier un mes-

sager au chef-lieu du département pour savoir si nous y serions admis à donner quelques représentations. Il était à peine midi lorsque notre ambassadeur partit, et comme il ne pouvait être de retour que le lendemain, nous nous disposâmes à faire une promenade dans les environs. Pendant ce temps la renommée aux cent voix avait trahi notre incognito, par la bouche de notre postillon, et engagé quelques notables de l'endroit à venir nous demander une tragédie pour le soir même. A leur tête marchait un poëte d'Athénée, auteur d'une comédie reçue au théâtre Français depuis 1789, dont le tour n'était pas encore arrivé. En sa qualité d'écrivain dramatique il avait fait élever dans une ancienne grange un théâtre modeste, mais assez spacieux, sur lequel les amateurs de l'arrondissement s'escrimaient d'estoc et de taille pour la plus grande gloire de Melpomène et de Thalie. Accepter une pareille proposition était déroger; mais aussi, c'était un sûr moyen de passer une soirée moins ennuyeuse. Nous promîmes gratis *Iphigénie en*

Tauride avec des coupures. Cette promesse répandit la joie dans tout le village; une heure après, la nouvelle en avait pénétré dans les campagnes voisines, et le soir l'affluence fut plus que considérable. Je ne dirai pas qu'il y avait du monde jusque dans les corridors; mais jusque dans la cour et même sur le toit d'un poulailler placé en face de la grange dont on avait laissé la porte ouverte à deux battans. Chargé du rôle de souffleur, je m'en acquittai d'une manière fort distinguée; je puis dire, sans me vanter, que dans certaines scènes on n'entendait que moi. Le succès fut des plus brillans et des plus chauds, quoique nous n'eussions pas de claqueurs et que, retiré dans mon trou, je ne pusse moi-même donner le signal de l'enthousiasme, comme cela se pratique à Paris à tous les théâtres bien administrés.

Malgré la phisionomie vraiment originale de cette soirée dramatique, je l'aurais peut-être passée sous silence comme beaucoup d'autres épisodes de notre voyage, si elle n'avait donné

lieu à une erreur matérielle qu'il importe de rectifier. Un journal informé, je ne sais comment, de cette représentation, raconta dans le temps à ce sujet ; « Une troupe ambulante allait représenter la tragédie d'*Iphigénie en Tauride :* tout à coup on s'aperçoit qu'il manque une statue de Diane. Que cela ne vous arrête pas, dit le directeur, j'y pourvoirai. Comme la statue ne devait, à la rigueur, figurer qu'au cinquième acte, le rideau se leva. Qu'elle est la surprise des acteurs, et surtout celle du public, en voyant, au moment du sacrifice, le buste en plâtre d'un fonctionnaire de l'endroit. Un spectateur, ne sachant pas ce que cela voulait dire, et désirant se bien mettre avec ses autorités, s'écria aussitôt : *vive M. l'adjoint!* on sent que le sacrifice fut interrompu véritablement, et que la déesse elle-même n'aurait pu s'empêcher de rire avec le restant du public. »

Cette aventure est sans doute fort spirituellement racontée ; mais elle contient une grave inexactitude, qui, grâce à la publication de mes

mémoires, ne se perpétuera pas dans la postérité. Le buste chargé de remplacer la statue de la divinité de Tauride, n'était pas celui d'un obscur magistrat de village : c'était le buste de sa majesté Louis XVIII qu'on avait apporté de la mairie, et le cri qui se fit entendre fut celui de *vive le roi!* Témoin occulaire et auriculaire de la représentation, je dois ajouter, en historien fidèle, que ce cri fut généralement répété, et qu'il était l'expression sincère des sentimens qui animaient l'assemblée pour l'auguste auteur de la Charte constitutionnelle.

Cette même Charte veut que toutes les professions soient libres, et, pourtant le retour de notre messager vint donner un démenti à cet article du pacte fondamental. Notre correspondant nous écrivait que les missionnaires étant en exercice au chef-lieu, le théâtre se trouvait fermé, et que nulle puissance temporelle ne pourrait le faire rouvrir avant le départ de ces bons pères. Ce qui vous étonnera le plus, ajoutait-il, c'est que les femmes sont ici presque toutes contre le spec-

tacle, et que les maris laissent faire à leurs femmes tout ce qu'elles veulent. Plusieurs d'entr'elles font sauter l'anse du panier de la communauté conjugale en faveur d'une communauté étrangère. A l'appui de ces renseignemens, il nous transmettait l'anecdote qu'on va lire.

« L'épouse d'un riche négociant de notre ville voulait obtenir la rémission de quelques péchés commis dans sa jeunesse, et, surtout, faire oublier qu'à l'époque la plus orageuse de la révolution, elle s'était coiffée du bonnet phrygien, et que, placée sur un char antique, elle avait joué le rôle de la déesse de la liberté. Dans cette louable intention, elle se mit à hanter les églises; mais, extrême dans toutes ses résolutions, elle confondit bientôt une religion divine avec le fanatisme ultramontain, porta la dévotion jusqu'à la bigoterie, et plaça les amulettes de *Marie à Lacoque*, où avait figuré jadis l'image du dieu Marat entourée de l'auréole tricolore. Persuadée qu'on gagne plus facilement le ciel en renonçant aux richesses de la terre, notre Made-

laine de la république donnait beaucoup aux congrégations, par l'entremise de son directeur, pour qui elle n'avait eu rien de caché. Afin d'opérer plus facilement son salut, elle économisait non-seulement sur le superflu, mais encore sur le nécessaire du ménage. L'époux s'en aperçut et ne tarda pas à connaître la cause du déficit qu'il remarquait, depuis quelque temps, dans ses finances. Cependant, il ignorait ce que sa femme pouvait faire de tant d'argent. Le hasard lui en procura la connaissance.

» Il était seul chez lui, lorsqu'un orfèvre vint apporter pour madame un coffret en bois d'acajou; surpris, à l'aspect du mari, il voulait se retirer; mais celui-ci le força de rester en le priant de lui dire ce que contenait le coffret. Voyant qu'il n'y a avait pas moyen de reculer, et que d'ailleurs, étant payé d'avance, il ne pouvait en rien résulter de fâcheux pour lui, notre Josse départemental déclara être porteur d'un plat à *barbe* en argent massif, d'une très-grande *valeur* tant par le poids que par la façon. Je de-

vine, dit alors le mari, c'est un présent que ma femme a voulu me faire. Je ne crois pas, lui répondit l'orfèvre intimidé, que cet objet soit pour monsieur. — Pour qui donc serait-il ? — Pour le père G....., directeur de madame : c'est du moins ce que semblent indiquer les mots que j'ai fait graver par son ordre sur le..... sur le..... — Sur le quoi, s'écria l'époux impatienté ? — Sur le..... derrière du plat. — Ah ! ah ! fort bien... Retirez-vous et ne commettez aucune indiscrétion ; de mon côté, je vous promets de garder le secret sur la confidence que vous venez de me faire.

« A peine l'orfèvre fut-il parti, que l'époux ouvrit la boîte et y trouva effectivement l'objet annoncé. Il était magnifique et d'un tel poids que jamais la tête de Don Quichotte n'aurait pu porter un pareil armet. En examinant la partie convexe, il y lut : « *La plus docile et la plus fidèle des femmes à son directeur de conscience.* » Ne doutant plus de la véracité de l'orfèvre, le mari de notre ultra-bigotte réfléchit quelques instans

sur le parti qu'il avait à prendre, et s'arrêta bientôt au projet de mettre les rieurs de son côté, dans le cas où l'aventure viendrait à s'ébruiter. Plein de cette idée, il enlève le plat à barbe et y substitue un objet d'une forme bien différente et d'un usage tout opposé. C'était... Oserai-je le dire ?... Pourquoi pas ; Molière ne l'a-t-il pas osé ? Bien plus, on le montre journellement aux spectateurs en le dirigeant contre l'une des parties invisibles de la personne de M. de Pourceaugnac. A ce nom, le lecteur a déjà deviné qu'il s'agit d'une seringue. Ouf! voilà le grand mot lâché. La substitution opérée, le mari écrivit le billet suivant :

« Mon révérend,

Le hasard m'a instruit de la nature de vos relations avec ma femme ; c'est assez vous dire qu'il faut y mettre un terme. Persuadé de votre empressement à me satisfaire sur ce point, je vous envoie une marque de souvenir. Cette arme, toute pacifique, est la seule que je veuille em-

ployer contre vous, quant à présent. Elle pourra d'autant plus vous convenir que, malgré la sainteté de votre ministère, vous paraissez n'avoir renoncé ni à Satan, ni à ses pompes.

» Je suis, mon révérend, votre serviteur, quand même....., etc., etc. »

« Sa lettre terminée, M. *** la joignit à la seringue, referma le coffret avec soin, et l'envoya au père G..... Il était temps, car sa femme rentra quelques minutes après. Il ne lui dit rien de ce qu'il venait de faire; mais, prenant un air riant, il la remercia du magnifique plat à barbe qu'on venait de lui apporter de sa part. A ces mots, elle rougit et ne sut que répondre; son mari la rassura en lui disant que si elle avait voulu lui faire une surprise, elle avait complètement atteint son but; ce qui me plaît le plus dans ce cadeau, ajouta-t-il, c'est l'inscription : *la plus docile, la plus fidèle des femmes à son directeur de conscience!* En effet, ma chère amie, le meilleur directeur de la conscience d'une



femme doit être son mari. On assure que depuis ce moment toute relation a cessé entre madame *** et son directeur, et que l'époux ne peut se faire la barbe sans rire. Toutefois, comme ce dernier n'a pas moins de philosophie que d'esprit, il a lui-même raconté l'aventure à ses amis qui l'ont bientôt répandue dans toute la ville. Un mauvais plaisant a composé une chanson sur ce sujet, dans laquelle il essaie de prouver que nul de ceux qui ont lavé les pieds des apôtres n'était de la force du père G..... pour le *lavement*. »

Cette aventure nous fit beaucoup rire; mais en même temps elle nous prouva qu'il n'y avait rien à faire pour nous dans le pays. Plusieurs autres villes ne nous offrant pas plus de chances de succès, Madame tourna ses vues vers l'Angleterre où elle était appelée par les amateurs; et, comme *si tout* chemin mène à Rome, il conduit également à Londres, nous prîmes notre essor du côté d'Albion.



CHAPITRE XIV.

Notre arrivée en Angleterre. — Je vais au spectacle. — On annonce à John Bull le changement d'une pièce. — Bruit, tumulte et combat. — Les cataractes du Paradis. — Conduite singulière d'un matelot. — Nous annonçons une représentation par souscription. — C'est moi qui porte les billets à domicile. — Double rencontre et autres évenemens dignes d'être racontés. — Je me brouille avec ma protectrice et reviens à Paris.

L'OCCASION est belle pour parler des Anglais, de leurs mœurs, de leurs lois, de leur gouvernement et de leurs biftecks ; mais que pourrais-je dire de nouveau à ce sujet ? Rien. Les auteurs, traducteurs et arrangeurs ne m'ont pas laissé le moindre mot à glaner. D'ailleurs, comme je me

rappelle l'avoir lu au collége dans *la Henriade* de M. de Voltaire :

Londres fut de tout temps l'émule de Paris.

Ainsi, tout bien considéré, je ne fatiguerai pas mes lecteurs par des répétitions historiques et morales sur les habitans de la capitale de l'Angleterre. J'aime mieux leur apprendre que dès le lendemain de notre arrivée aux bords de la Tamise, nous annonçâmes un spectacle par souscription dans une maison particulière, attendu que John Bull ne souffre sur la scène de son divin Shakspeare aucune pièce en langue étrangère (56). Impatient d'assister à une représentation indigène, j'allai le soir même voir une tragédie de leur grand poète : voir est ici le mot propre, car je ne compris pas un mot du dialogue ; mais cela ne m'empêcha point de paraître très-satisfait, ne voulant pas passer pour un ignorant. On présume bien que mon premier soin fut d'examiner la statistique de la salle sous le rapport des applaudissemens. Je ne vis point, comme à Paris, des groupes de claqueurs patentés ; seu-

lement, lorsque l'acteur faisait des contorsions et des grimaces de démoniaque, on criait *bravo* de toutes parts, et le claqué de saluer profondément en signe de reconnaissance.

La grande pièce jouée, on vint annoncer que l'indisposition d'une actrice occasionnait un changement dans le spectacle, et qu'on priait le public de vouloir bien accepter une comédie pour une autre. Le Démosthènes des coulisses fut impitoyablement sifflé, et, quand la toile se leva, le tumulte ne permit pas d'entendre un seul mot. Les premiers acteurs qui se présentèrent reçurent une bordée de pommes, qui, malheureusement pour eux, n'étaient pas cuites; ils furent donc forcés de battre en retraite devant la mitraille gastronomique qu'on dirigéait sur eux des parties les plus élevées de la salle. La toile baissée, le parterre ne s'évacuait pas. Je m'attendais à chaque instant à voir paraître la gendarmerie britannique chargée de mettre les perturbateurs à la raison; mais un voisin, qui parlait un peu français, m'apprit que, sous ce rapport, on était

plus libre à Londres qu'à Paris, et que nulle force armée ne pouvait pénétrer dans les lieux publics (57). J'allais m'applaudir de cette sage disposition municipale, lorsque je vis un grand nombre de spectateurs ouvrir leurs parapluies et former une espèce de bataillon carré pour soutenir, non le feu, mais l'eau qu'on lançait sur eux du paradis. C'était un véritable déluge universel, car je me trouvai bientôt sous une des cataractes sans pouvoir faire un pas vers la porte, tant la foule était considérable. Dans un moment d'interruption, j'osai lever les yeux en l'air pour m'assurer s'il cesserait bientôt de pleuvoir à seaux; fatale curiosité! A peine avais-je pris ma position d'observateur, que je reçus, au milieu de la face, le baptême le plus complet. Heureux encore si j'en avais été quitte pour cette copieuse inondation! Mais hélas! j'étais destiné dans cette soirée à boire le calice jusqu'à la lie. Un énorme matelot, que je crois voir encore au moment ou j'écris, non content de l'eau qu'on jetait avec une profusion peu commune, se crut

dans la nécessité de grossir le torrent, et sans s'inquiéter de l'indécence de son procédé, il s'oublia jusqu'à...... pleuvoir de lui-même sur le parterre. Cette gentillesse, toute britannique, fit sur les révoltés l'effet d'une fusée à la Congrève ou d'un canon à la Perkins, et décida l'évacuation. Dès que j'entrevis une issue, j'en profitai avec l'empressement d'un naufragé qui aperçoit une planche pour échapper à la tempête.

J'étais à peine remis de ma mésaventure, qu'on me chargea, avec l'aide d'un cicérone de carrefour, de porter à domicile les billets de notre soirée dramatique, et d'en encaisser le produit chez nos souscripteurs. En traversant une rue populeuse, je fus éclaboussé par un brillant équipage dans lequel je crus voir une figure de connaissance; cependant, la voiture allait si vite que je n'eus à cet égard aucune certitude. Après m'être décroté du mieux que je pus, je continuai ma tournée. En entrant dans la cour d'un grand hôtel, je reconnus le char dont les roues m'avaient décoré d'une manière peu noble, ce qui

n'empêche pas qu'il se trouve des circonstances où il est plus honorable d'être couvert de boue que de broderies et de rubans. Le baronnet de L....., chez qui je venais d'entrer, n'était pas au logis, je me fis annoncer à Madame, qui voulut bien me recevoir, entourée de deux ou trois femmes-de-chambre et d'autant de laquais galonnés sur toutes les coutures. Je reconnus aussitôt la déesse du carrosse, et qui plus est la trop aimable et trop volage Justine. Voyant ma surprise, elle prévint mon cri d'étonnement en se retirant dans un cabinet voisin avec ses femmes; l'une d'elles en sortit bientôt, et me remit le prix des billets pour lesquels madame la baronne avait souscrit. Je fus si stupéfait d'une pareille réception que je me retirai sans rien dire, craignant d'avoir fait une méprise par ressemblance.

Au détour d'une rue voisine, je me trouvai nez à nez avec un Anglais dont la figure ne m'était pas étrangère; mais l'état déplorable dans lequel je le voyais m'empêcha d'abord de le reconnaître. Quant à lui, il m'appela sur-le champ par mon

nom, et me dit : Goddem, monsieur Robertini, vous pas dévisager moi ? — Pardon, mais.... Attendez... ne seriez-vous pas milord Corni... — Brock, monsieur Robertini. — En effet, je vous remets à présent ; que vous êtes changé ! — Yès, moi être comme une hareng : c'est le perfide Justine qui a ruiné moi avant de épouser sir L....., baronnet. — Elle est donc réellement sa femme ? — Yès, son femme de le main gauche. Quand vous avoir rencontré moi, moi aller me noyer dans le Tamise. Quelle pensée, milord! il faut avoir plus de philosophie. Tenez, entrons dans cette taverne, nous causerons ; j'ai beaucoup de choses à vous raconter. Cornibrock ayant accepté ma proposition, nous nous trouvâmes bientôt en présence d'un assez bon nombre de bouteilles de *porter*. Pour le consoler de sa ruine, je lui appris la mienne, et lui retraçai les divers événemens qui m'avaient conduit en Angleterre. Ce récit parut faire impression sur lui ; au fur et à mesure qu'il buvait, ses idées prenaient une teinte moins sinistre. M'en étant aperçu, je demandai du meil-

leur vin de France, et bientôt Cornibrock n'entrevit l'avenir que sous les plus riantes couleurs. Plus le vin est bon, plus la philosophie pénètre aisément dans notre esprit. Alors, il m'avoua qu'en arrivant en Angleterre avec Justine, il avait fait des folies pour elle, et qu'il n'avait pas tardé à s'en repentir. Non moins volage qu'intéressée, Justine s'était décidée à l'abandonner dès qu'elle avait connu l'embarras de ses affaires; le baronnet sir L..... s'étant présenté pour lui succéder, l'ingrate l'avait accepté avec le plus vif empressement, et sans donner le moindre regret à l'infortune de celui qui avait tout sacrifié pour ses beaux yeux. En ce moment, ceux de Cornibrock lui sortaient de la tête, et il ne fallut rien de moins que mes sages réflexions sur l'instabilité des attachemens des demoiselles de l'Opéra, pour les faire rentrer dans leurs orbites; enfin, je pérorai mon homme avec tant d'éloquence, que je fis renaître en son âme l'amour de la vie, et qu'il renonça de lui-même à son projet de suicide, en me disant, avec un hoquet bachique, qu'après

avoir bu d'un pareil vin, il n'était plus possible d'avaler l'eau de la Tamise. Emporté par mon bon cœur, et par le désir de réparer, en partie, le mauvais tour que je lui avais joué en lui cédant Justine, je lui offris dix guinées qu'il accepta à titre de prêt, et, dès que j'eus soldé la dépense que nous avions faite à la taverne, nous nous séparâmes en nous donnant mutuellement nos adresses.

Ce ne fut qu'après nous être quittés que je réfléchis à mon imprudence, car c'était sur la recette, dont j'étais provisoirement dépositaire, que j'avais payé le *porter,* le vin de France et prêté les dix guinées à Cornibrock. Comment, me disais-je tout en cheminant, Madame prendra-t-elle cette escapade de bienfaisance. Elle est vive, emportée ; oui, mais aussi elle est bonne, et quand je lui aurai dit que c'était pour secourir un malheureux, elle ne pourra que m'approuver. D'ailleurs, je lui offrirai d'imputer le déficit sur mon traitement à venir. Tout en me donnant ces raisons, que je finis par trouver excellentes, j'arrivai

à notre hôtel. Madame répétait en ce moment un rôle tragique ; elle avait jeté, sans l'attacher, un manteau sur ses épaules, et gesticulait devant une glace. Ne voulant pas l'interrompre, je me tenais debout ; mais arrivée à ce vers :

J'ai pu choisir sans doute entre des souverains.

Elle me dit : te voilà ? — Oui, madame.

Mais ceux dont les états entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis ou sont mes tributaires.

Comment a été la recette ? — Tout le monde a payé.

Mon sceptre n'est point fait pour des mains étrangères.

Ça va donc bien ?

Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois.....

Vide-tes poches.

Vaincus par moi même ou par eux.

Au son argentin que je fis entendre, sa figure cessa d'être majestueuse pour devenir riante, et quand elle fut arrivée à ce vers :

Voyez revivre en lui les princes de ma race,

elle ajouta, en me distribuant deux ou trois petits soufflets d'amitié :

Ce héros, cet époux, ce monarque est *Robert*.

La voyant de si belle humeur, je jugeai que l'instant était favorable pour l'instruire de la rencontre que j'avais faite ; mais en homme habitué à la progression dramatique, je lui filai le dénouement de manière à l'intéresser ; tout fut à merveille jusque-là. Malheureusement il fallut aborder le point essentiel ; celui du déficit (58) ! Quel changement s'opéra dans tous ses traits ! Les auteurs appellent cela, je crois, une péripétie. Elle blâma la liberté grande que j'avais prise, et oubliant qu'elle était encore revêtue des insignes de la royauté, elle m'apostropha en prose plus qu'énergique. Je pris d'abord la chose avec une respectueuse résignation ; mais ne trouvant plus d'aliment à sa harangue, elle s'avisa de me jeter à la face le volume qu'elle tenait à la main. Cet envoi m'arriva juste au beau milieu de l'os frontal. A ce coup imprévu, mon imagination se ré-

volta, la colère prit la place du respect, et de sujet soumis je devins sujet rebelle. Prenant l'offensive à mon tour, je rispostai avec une éloquence toute plébéïenne, et, à la suite d'une polémique verbale, qui dura près de trois quarts d'heure, je me retirai dans ma chambre, si non vainqueur, du moins avec tous les honneurs de la guerre. Le lendemain, dès l'aurore, j'opérai ma retraite sans tambour ni trompette.

Me voilà donc sur le pavé de Londres, un modeste paquet sous le bras, demandant à tous les passans la rue St-Georges, où logeait mon ami Cornibrock; mais, comme je faisais mes questions en français, on se contentait de me regarder avec un air étonné et en baragouinant quelques mots que je me traduisais ainsi: *Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.* A force de marcher, je me trouvai vis-à-vis de la taverne où j'avais fait une dépense de grand seigneur; comme j'allais y entrer, Cornibrock parut. Quel changement s'était opéré dans toute sa personne! La joie brillait sur sa face rubiconde; et, soit réalité,

soit illusion de ma part, il me sembla engraissé depuis vingt-quatre heures. « Le guinée à vous, » me dit-il en frappant sur ses poches, ont fait » des petites beaucoup fort; moi avoir joué toute » le nuit et gagné cinq cents livres sterling. » Alors il m'apprit que son intention était de se rendre chez moi dans la journée, et de partager entre nous le résultat de sa bonne fortune. Je fis d'abord quelques difficultés d'accepter une offre si généreuse; mais il insista avec tant de chaleur, que je finis par me laisser faire cette douce violence. On présume bien que l'encaissement ne s'opéra pas *extra-muros* de la taverne, et que plusieurs bouteilles furent les témoins muets de ce partage vraiment fraternel. La tête exaltée, autant par les fumées bachiques que par le changement qui venait de se faire dans ma destinée, j'écrivis, séance tenante, une lettre passablement satirique à ma princesse de théâtre, et lui renvoyai, sous enveloppe, les dix guinées qui avaient causé entre nous les premières hostilités. Cornibrock m'annonça que son intention était

d'aller rejoindre un de ses parens dans l'Inde, et me proposa de l'y accompagner. Dans toute autre circonstance ce voyage aurait pu me convenir; mais me voyant possesseur d'environ six mille francs argent comptant, je sentis renaître en moi le désir de revoir la France, car, ainsi que je l'ai plus d'une fois applaudi dans la tragédie de Tancrède :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

J'eus donc recours à des prétextes, dont Cornibrock se contenta; et, après quelques jours donnés à l'amitié, nous nous embarquâmes, lui pour l'Inde, et moi pour Paris.



CHAPITRE XV.

Mon retour dans la capitale. — Madame Rudmann. — Mes projets et mes incertitudes. — Je vais à l'Opéra-Comique. — Sensation que j'éprouve. — *Les Deux Mots* et *Joconde*. — Rencontre que je fais d'un vieil amateur. — Renseignemens précieux qu'il me donne, et Histoire qu'il me raconte pendant un entr'acte. — Quels en sont les héros. — Jalousie, épreuve et dénouement heureux.

Ma traversée et ma route depuis Plymouth jusqu'à Paris n'ayant donné lieu qu'aux épisodes communs à tous les voyageurs, je me hâte d'arriver dans la capitale. Vingt-quatre heures après y être rentré, je songeai sérieusement à utiliser mes fonds. Plusieurs projets me passèrent succes-

sivement dans l'esprit, et chaque fois que je jetais les yeux sur mon magot, je me voyais un homme vraiment important dans l'État. En effet, que faut-il dans ce siècle tout spéculatif pour vivre en paix? Ce qu'on exige pour la guerre; de l'argent, de l'argent et de l'argent! c'est le nerf de l'intrigue, dit Figaro; j'ajouterai que c'est également celui de l'amour et la véritable panacée universelle.

Le nom de madame Rudmann se trouvant inscrit le premier sur la liste des personnes que je devais voir, j'allai lui faire ma visite; elle approuva beaucoup le parti que j'avais pris de revenir en France, et me loua surtout de ma fermeté dans la guerre oratoire qui s'était allumée entre l'actrice et moi. Quant à elle (Mme Rudmann) sa conduite n'avait pas été moins digne que la mienne. Offensée de ce qu'on la tenait en exil permanent aux quatrièmes loges de l'Académie royale de Musique, elle s'était décidée à donner sa démission, à la suite d'une querelle plus que vive avec le contrôleur en chef; mais, toutefois, après

s'être assurée, par la protection d'une dame bien vue de l'autorité, une place d'ouvreuse à l'Opéra-Comique. Lui ayant dit que j'avais quelques fonds à utiliser, elle me conseilla d'acheter des pièces, à l'exemple d'un acteur sociétaire qu'elle me nomma (59). Croyez-moi, monsieur Robert, c'est une excellente spéculation. — Sans doute, ma chère madame Rudmann; mais l'acteur dont vous me parlez a voix délibérative au chapitre, ce qui le dispense presque d'en avoir une pour le public; il peut, à volonté, se bien porter lorsqu'il s'agit de représenter une des pièces achetées par lui, et s'enrhumer lorsqu'il doit paraître dans celle d'un auteur qui ne lui a pas aliéné sa propriété (60); pour bien faire, il faudrait que j'abandonnasse à ceux qui dirigent le répertoire une grande partie de mes droits sur la recette, sans cela ils me placeraient les mauvais jours, ou me rejetteraient à un *incessamment* qui n'arriverait jamais pour moi. Il vaut bien mieux, si je me décide à devenir homme de lettres, me faire *arrangeur* (61); c'est à la fois plus commode et

de brigands, et, sans égard pour la loi salique, se transformer en *capitaine* de voleurs. On sera peut-être étonné de l'érudition que je montre dans cette circonstance; mais je dois dire, en toute humilité, qu'un de mes voisins m'aida beaucoup à fixer mon opinion à cet égard; j'en fais l'aveu sans aucune fausse modestie, puisque nous vivons dans un siècle où rien ne paraît plus naturel que de se servir de l'esprit des autres (68). La conversation s'étant engagée à l'occasion des *Deux Mots*, continua dans l'intervalle qui s'écoula entre la première et la seconde pièce, car le voisin dont s'agit, étant entré comme moi à la faveur d'un billet gratis, ne pouvait sortir pendant les entr'actes. Vieil amateur, ruiné par la banqueroute d'un notaire (69), il pénétrait dans l'enceinte sacrée par la protection des profanes; mais, une fois au parterre, il se séparait adroitement des frères et amis. J'acquis de lui des renseignemens précieux sur la troupe de l'Opéra-Comique, renseignemens dont je fis plus tard mon profit, et qui me valurent l'honneur d'être

admis comme rédacteur dans un journal littéraire. Cette partie de mes Mémoires devant faire la matière du chapitre suivant, je reviens à *Joconde*.

Dès les premiers accords de l'ouverture, mon amateur me dit : Musique délicieuse! C'est l'un des chefs-d'œuvres de Nicolo (70), compositeur aussi spirituel que fécond, dont la perte est chaque jour mieux sentie. Le rideau levé, mon attention fut entièrement captivée par les scènes piquantes du poëme de M. Étienne; celles qui me retraçaient mon aventure avec Justine eurent pour moi un intérêt *historique* qui m'arracha plus d'un tendre soupir. L'acte terminé, les acteurs revinrent sur le tapis. Je trouvai que l'actrice chargée du rôle d'Édile (71) s'en était acquittée à merveille, elle me paraissait surtout avoir eu dans sa scène avec Robert plusieurs momens très-heureux; ils se regardaient mutuellement, de manière à prouver qu'ils s'étaient bien pénétrés d'avance de l'esprit de leurs rôles. A cette remarque de ma part, mon *cicérone* lyrique ne put s'empêcher de sourire, et, pour tuer le temps,

il me raconta l'aventure suivante, arrivée tout récemment à l'acteur que je venais de voir dans le personnage de mon homonyme.

« Ce jeune homme, me dit-il, étant très-joli garçon, comme vous avez dû vous en apercevoir, se trouve naturellement destiné à passer par les plus tendres épreuves. Aussi, une actrice qui tient depuis plus long-temps que lui l'emploi des amoureuses, n'a pu résister aux avantages du physique attractif de ce beau fils, et, sans être précisément une enchanteresse, elle a cédé comme Armide aux charmes du nouveau Renaud; faiblesse excusable, sous tous les rapports, car l'amour ne manque jamais son but; c'est le véritable enfant malin, n'en déplaise à celui du Vaudeville : d'ailleurs, qui peut assurer qu'un pareil engagement n'est pas tout platonique, et que le seul amour de l'art n'est point l'unique pivot sur lequel tournent deux âmes jetées dans une atmosphère de sentiment; les passions ont leur partie positive et leur partie spirituelle : l'une est l'histoire du cœur, l'autre en est le roman; quoi qu'il

en soit, dans le doute, le plus sage est de s'abstenir, ou, comme dit le proverbe, entre l'arbre et l'écorçe il ne faut jamais mettre le doigt. Pour en revenir aux deux héros de l'anecdote, je vous dirai que la dame sentit naître tout-à-coup certains soupçons, et que la jalousie mit pour quelque temps la confiance sous le boisseau (72). Les femmes, en général, se connaissent si bien en infidélité, que la moindre réticence de la part de l'objet aimé ne saurait leur échapper; une fois le doute conçu, elles veulent acquérir la certitude, et comme elles ne peuvent y parvenir que par une épreuve, elles s'abandonnent à une première inspiration, sans s'inquiéter du choix des moyens. Or, vous saurez, mon cher Monsieur, que l'actrice en question, pour s'assurer si la fidélité de son chevalier n'était pas un semblant d'amour, pria l'une de ses amies, attachée au théâtre de la rue de Chartres (73), d'écrire le billet suivant : « Une personne que vous avez vivement intéressée, désire vous parler quelques instans en particulier; elle sera ce soir dans une

première seconde de face, et, après le spectacle, dans un fiacre qui stationnera rue Neuve Saint-Marc, vis-à-vis le numéro 3. Silence et discrétion. » L'écriture du secrétaire féminin n'étant pas connue du héros de cette bonne fortune, le contenu du poulet lui parut officiel. Pendant la représentation il ne put s'empêcher de promener ses regards distraits dans la partie de la salle où devait se trouver la belle anonyme, et plus d'une fois il manqua sa réplique pour ne pas manquer à la galanterie. Tandis qu'il faisait ainsi les yeux doux à toutes les spectatrices pourvues d'un extérieur agréable, dans l'espoir de rencontrer celle dont il avait attiré l'attention, l'auteur de l'épreuve observait à son tour, avec une curieuse anxiété, et se demandait intérieurement : *Ira-t-il? N'ira-t-il pas?*

Eh! Madame, il ira, gardez-vous d'en douter.

» En effet, à peine la toile est-elle baissée, qu'il se déshabille en toute hâte, n'ôte son rouge qu'à demi, et court plutôt qu'il ne marche vers

le lieu du rendez-vous. La voiture frappe d'abord ses yeux. D'une voix assurée, il dit aussitôt: *Cocher, ouvre-moi!* A ces mots un soupir prolongé s'échappe du fond du sapin; soupir qui s'évapore au milieu du bruit occasioné par l'ouverture de la portière. Selon ses instructions, le conducteur du char numéroté la referme soudain, remonte sur son siége et reste *in statu quo*, attendant l'ordre de se mettre en route, ordre qui se fait attendre indéfiniment sans que ses chevaux en témoignent la moindre impatience. Deux secondes après avoir pris position, le cocher dormait profondément. Cela se conçoit; il n'était ni amoureux, ni jaloux, et ne ressentait qu'une espèce d'ivresse anti-sentimentale.

» Mais si l'immobilité la plus profonde régnait au-dehors, il n'en était pas de même au-dedans. Dès les premiers mots, l'actrice n'avait pas voulu pousser l'épreuve jusqu'au bout, et, se livrant tour à tour à la colère et à la douleur, elle défilait grain à grain le chapelet des récriminations. Interdit au premier abord, comme vous pouvez

bien le présumer, le héros essayait de tourner l'aventure en plaisanterie ; il s'était aperçu, disait-il, qu'on avait voulu mettre son amour à l'épreuve, et son projet, en acceptant le rendez-vous, était de faire tourner la mystification contre le mystificateur; en un mot, il était non-seulement le plus constant, mais le plus fidèle des hommes. Soit que l'actrice crût à cette excuse, assez spécieuse, soit qu'elle feignît d'y croire, l'épithète de *monstre* fut lâchée par elle : dès ce moment, le coupable ne douta plus du pardon qui l'attendait ; il ne se trompait pas. Peu d'instans après, non moins faible que Lucile du *Dépit Amoureux*, elle dit, en soupirant de nouveau : *Ramenez-moi chez nous!!!!* Pendant cette conversation, le cocher dormait toujours, et on eut beaucoup de peine à le réveiller, ainsi que ses chevaux ; enfin, un jurement très-énergique les mit en mouvement, et la nuit couvrit de son voile la suite de cette aventure. Le lendemain, l'actrice avoua à son amie qu'elle avait été plus heureuse que sage. »

Je témoignai au vieil amateur combien son récit m'avait amusé. Entre le deuxième et le troisième actes, je lui adressai une foule de questions auxquelles il s'empressa de répondre. Après le spectacle, je l'invitai à se rafraîchir au café le plus voisin ; il refusa en me disant qu'il ne pouvait pas faire attendre sa gouvernante. Je sentis toute la force de ce motif, et nous nous saluâmes très-affectueusement.



CHAPITRE XVI.

Comment je deviens Journaliste. — Mon ami Piébeau. — Notre conversation sur le journalisme. — Moyens de mettre à contribution les artistes et les administrations. — Mes scrupules. — Je les surmonte. — Nous faisons un mélodrame du genre sombre. — Il est refusé au Théâtre de la Gaîté. — A quelles conditions il serait reçu. — Nous le présentons au Vaudeville qui l'accepte à l'unanimité. — Opposition d'une actrice. — Je négocie auprès d'elle. — Son impertinence. — Je prends ma revanche. — Elle vient se *recommander* à son tour. — Comme elle fait bien les choses, tout s'arrange. — Nous sommes sifflés à triple carillon. — Ma douleur. — Consolations de Piébeau et cause de notre chute.

J'ai annoncé, dans le chapitre précédent, mon entrée dans la carrière du journalisme. Avant d'y

conduire avec moi le lecteur, je lui dois la confidence des causes qui m'ont fait préférer, pour quelque temps, la plume de l'homme de lettres au battoir du claqueur.

L'esprit encore tout rempli de mon entretien avec le vieil amateur de Feydeau, je crus devoir, en rentrant chez moi, confier au papier les renseignemens qu'il m'avait donnés sur l'Opéra-Comique. Tout autant que je puis m'en souvenir aujourd'hui, j'y déplorais la décadence de ce théâtre; je signalais quelques-uns des nombreux abus qui s'opposaient à sa prospérité; j'attaquais monseigneur le duc d'Aumont, ou plutôt les agens de son autorité, et dénonçais les vices d'une administration vraiment déplorable; je m'élevais contre la profusion coupable des billets, les achats et les ventes des pièces, les sinécures lyriques payées au poids de l'or; je lançais sur la majorité des mauvais acteurs, composée des cinq sixièmes de la troupe, plusieurs sarcasmes que j'avais recueillis autour de moi; enfin, je terminais par émettre le vœu d'un second Opéra-Comi-

que (74), sans lequel le premier s'endormirait, tôt ou tard, sur ses lauriers. Je relisais cette petite philippique, lorsque Piébeau, ancien claqueur de mes amis, entra chez moi. Je lui communiquai mes observations, qu'il trouva très-piquantes. Cela ferait, dit-il, un charmant article pour notre journal. — Comment donc, est-ce que tu serais journaliste? — Pas précisément, je suis éditeur responsable d'une feuille littéraire (75). Sois tranquille, on insérera ta prose. Cet article vient d'autant plus à propos que l'administration est en retard pour le second trimestre de la subvention qu'elle nous alloue, et que ce sera un excellent moyen de la faire sortir de sa léthargie. — Eh! quoi, les administrations théâtrales ont les journaux à leur solde? — Pas tous; car il y en a d'assez bêtes pour refuser de se vendre. — Prends garde, Piébeau, qu'en disant ainsi la vérité, tu n'arrives à un résultat tout contraire à celui que tu veux obtenir. — Pauvre innocent, on voit bien que tu n'as pas encore travaillé de la plume quotidienne; sans cela tu

saurais, qu'en dépit du proverbe, c'est avec le vinaigre que nous attrapons les mouches; on nous paie moins pour nous engager à dire du bien, que pour nous empêcher de dire du mal: adresse à un acteur cent complimens et une critique, il ne sera sensible qu'à cette dernière. — Je ne comprends pas qu'on puisse dépenser de l'argent pour se faire dire des sottises. — Une fois les subsides acquittés, l'éloge succède au blâme. — Voilà justement ce qui m'embarrasserait; comment pouvez-vous girouetter ainsi du jour au lendemain? — Rien de plus facile. Ecoute : *l'acteur, sensible à nos observations, s'est montré* MIEUX *pénétré de l'esprit de son rôle : l'administration paraît vouloir* RÉPARER, *par son activité, son inertie passée.* S'il faut, au contraire, faire succéder le mal au bien : *l'acteur, n'ayant eu aucun égard à nos observations, s'est montré* MOINS *pénétré de l'esprit de son rôle : l'administration paraît vouloir* RENONCER *à son activité passée, pour se livrer à la plus complète inertie.* — Le public doit finir par trouver mau-

vais que vous passiez ainsi du blanc au noir, et du noir au blanc....... — Bah! le public ne s'en aperçoit seulement pas; les lecteurs ne se souviennent plus le lendemain du journal de la veille, et c'est ce qui nous sauve. Crois-moi, viens avec nous; tu n'auras pas sujet de t'en repentir. Une fois connu pour rédacteur, tu auras des loges et des billets, tu feras recevoir et jouer des pièces, tu goberas de bons dîners chez des directeurs, et passeras des soirées très-agréables chez des actrices; mais pour jouir de tout cela, il ne faut pas que tu imites ceux de nos scrupuleux confrères, qui refusent ce qu'on leur offre, et n'écoutent que leur conscience (76). Ces *gâte-métier* sont malheureusement en assez grand nombre, et nous ne pourrons jamais obtenir d'eux qu'ils entrent dans l'alliance offensive et défensive que j'ai imaginée. — Quel est donc ce projet? — De former entre tous les journaux une association mutuelle, au moyen de laquelle on ne distribuerait les critiques ou les éloges que d'un commun accord : ainsi, tous les artistes,

toutes les administrations seraient forcés de subventionner la totalité des membres de la corporation ; un seul excepté entraînerait la défection de tous.—D'après cela, je vois que les journaux seraient autant de pistolets sans cesse braqués sur la gorge de ceux qui voudraient se diriger vers le Parnasse. — Des pistolets, soit; mais, mon cher Robert, il n'y a guère aujourd'hui que ce moyen de jeter de la poudre aux yeux. Conviens que la presse serait alors une véritable machine à battre monnaie. — Sans doute. Ne craindrais-tu point, dans ce cas, de rencontrer parmi les confrères quelques faux monnoyeurs? Tiens, Piébeau, j'ai toujours entendu dire que les associations entre particuliers avaient les mêmes inconvéniens que les alliances entre souverains; chacun proteste ostensiblement de son zèle pour l'intérêt général, et agit dans l'ombre dans son intérêt privé; l'un, avec l'espoir de voler quelques écus ; l'autre, avec celui de *conquérir* une province. — D'accord; aussi, je sentais bien que cette partie de mon projet avait besoin d'être

revue et corrigée (77). En attendant, j'emporte ton article, et demain tu auras le plaisir de te lire. — Ah! Piébeau...... — Que veux-tu? — Je n'ai pas besoin de te prévenir....... — De quoi donc? — Qu'il a pu se glisser..... — Achève..... — Quelques fautes d'orthographe..... (78). — Je ne m'en étais pas aperçu. Au reste, tu es bien bon d'attacher la moindre importance à ces bagatelles; c'est l'affaire de l'imprimeur. A demain, monsieur l'homme de lettres. — Ah! je n'oserai jamais prendre un pareil titre. — Tu me fais rire avec ta modestie; les rédacteurs de notre feuille ne te ressemblent pas; les plus grands écrivains ne sont que de petits garçons indignes de leur être comparés. Au surplus, tu ne change pas de métier; seulement, au lieu de siffler avec la bouche et de claquer avec les mains, tu fais l'un et l'autre avec la plume.

Ainsi que mon ami Piébeau me l'avait annoncé, l'article parut le lendemain; et, sauf un assez bon nombre de phrases redressées par le prote, je reconnus mon ouvrage. A la rigueur, le fond ni

la forme ne m'appartenaient pas très-légitimement; mais je m'en consolai en pensant que M. Castil Blaze est auteur d'une douzaine d'opéras dont il n'a fait ni les paroles, ni la musique (79). A peine l'article fut-il connu des administrateurs de l'Opéra-Comique, qu'un mandat légalement ordonnancé parvint au rédacteur en chef; ce mandat était accompagné de quelques lignes non signées, mais officielles par l'écriture, dans lesquelles on consentait à prendre dans ledit journal l'action proposée à ladite administration (80), qui devenait, par ce moyen, co-propriétaire de ladite feuille. Ces renseignemens me furent donnés par Piébeau, chargé de me présenter à mes collaborateurs, qui, en m'apercevant, s'écrièrent d'une voix unanime : *benè, benè, dignus, dignus intrare in nostro docto corpore!* et moi de répondre à chacun d'eux : *benè, benè, benè, benè!* car je n'avais pas retenu autre chose de la cérémonie du *Malade imaginaire*.

Aux coups de bâton près, je venais d'être reçu

journaliste comme Sganarelle est fait médecin, et je puis dire que je n'avais pas plus étudié la grammaire qu'il n'avait étudié la médecine; mais avec une assurance voisine de l'effronterie, on impose aux sots, qui furent de tout temps en majorité. Peu de jours me suffirent donc pour persuader aux autres qu'ils voyaient en moi un véritable homme de lettres. Je l'avoue; pourtant, il ne fut pas aussi facile de me le faire croire à moi-même. Cette maudite conscience, dont je n'ai jamais pu entièrement étouffer le cri, me retraçait tout bas mon incapacité; aussi, ayant eu le bonheur de rencontrer de nouveau l'amateur qui m'avait donné de si bons renseignemens, je lui demandai son adresse, des conseils et des articles. Il accueillit favorablement ma triple requête. Soulagé de cet énorme fardeau, mon esprit en devint plus vif, plus léger, et bientôt je passai pour l'aigle de la rédaction de notre feuille. Il est vrai que lorsqu'on m'engageait à prendre la plume, séance tenante, j'avais la sage précaution de prétexter une affaire

ou une migraine. C'est ainsi qu'avec un peu d'adresse, on parvient à se faire un nom. Le *mien* était si bien famé parmi mes collaborateurs, que l'un d'eux me proposa de lui arranger un *mélodrame* en trois actes dont il n'avait pu écrire que la première scène. J'acceptai l'offre, d'un ton protecteur, et après avoir pris connaissance du sujet, je fus consulter mon oracle, qui se chargea de mettre en œuvre. Au bout de huit jours j'*étais* prêt. L'ouvrage étant assez triste pour être présenté à la Gaîté, fut remis au secrétariat de ce théâtre, et renvoyé quinze jours après avec une lettre fort obligeante et fort polie, dont la conclusion était pourtant que la pièce était refusée. Dès le lendemain, nous fîmes un article contre l'administration et les acteurs. Un des intéressés se hâta de passer à notre bureau, apprit avec surprise que les auteurs fussent des journalistes si distingués, et s'engagea à faire accorder une seconde lecture; on pourrait même, ajouta-t-il, monter la pièce sans autre examen, si le comité de lecture ne s'y opposait pas; quant à lui, il la

recevait sur le titre..... du journal. Toutefois, il nous fit entendre, en se retirant, qu'il serait convenable d'abandonner une part de nos droits d'auteur à ceux qui pouvaient utiliser la mise en scène. Ce conseil nous parut excellent, et nous nous promîmes bien d'en profiter; mais qu'on juge de notre surprise, lorsqu'en totalisant les promesses que nous avions faites, il en résulta pour nous néant à la caisse : quatre personnes avaient reçu l'autorisation de percevoir chacune le quart de la somme qui nous revenait. Or, notre avoir se serait composé d'une série de chiffres à additionner.

Ne pouvant raisonnablement travailler à ce prix, nous tournâmes nos vues d'un autre côté, et ce fut vers le théâtre de la rue de Chartres que nous portâmes nos pas. Ayant pris cette fois la précaution de décliner nos qualités, les portes du comité de lecture nous furent ouvertes. J'avoue que je n'étais pas sans inquiétude; car, malgré les couplets que nous avions cousus tant bien que mal au dialogue, le tout formait un ensemble

plus que sombre ; pour tout dire, enfin, c'était un drame lacrymal dans lequel il n'y avait pas le plus petit mot pour rire. Si j'avais eu le moindre doute à cet égard, l'état de magnétisme animal dans lequel tombèrent, dès l'exposition, les vénérables membres du comité de lecture, m'en aurait fourni la preuve irréfragable : Jamais, depuis Mesmer jusqu'à l'académique M. Quatremère de Quincy (81), on n'avait mieux endormi son monde. Eh bien, qui pourrait le croire ! La pièce fut reçue à l'unanimité *attendu le sujet*. Mon vieil amateur seul n'en fut pas étonné. Le siècle, nous dit-il, pousse un sentiment de tous les côtés, et le Vaudeville se conforme, en cela, au goût du siècle. Autrefois il ne faisait pleurer ses spectateurs qu'à force de rire ; mais depuis que la gaîté est devenue de mauvais ton, les rieurs sont contraints à céder la place aux pleurnicheurs. Le romantisme s'est emparé de toutes les issues ; son sceptre sert de marotte à Momus, et, pour peu que cela continue, l'enfant malin ne sera bientôt plus qu'un vieux *pleurard* tombé en enfance ;

c'est au point qu'un des actionnaires, marchand de vin très-connu sur l'une des rives de la Seine, a proposé de substituer à ce vers :

Le Français né malin forma le Vaudeville!

celui du Cid :

Pleurez, pleurez mes yeux et fondez-vous en eau.

Le succès que nous avions obtenu à la lecture, et surtout notre qualité de journalistes, nous firent accorder un tour de faveur; mais si l'administration nous traitait en favoris, il n'en était pas de même du côté des actrices. La distribution des rôles nous offrit des difficultés presqu'invincibles de la part d'une ex-ingénue qui, appelée par l'âge à l'emploi des mères nobles, restait sourde à la voix du temps, et voulait toujours faire l'enfant à ses risques et périls. Il fut arrêté que j'irais chez elle pour tâcher d'obtenir qu'elle se chargeât du second rôle. En montant l'escalier de son domicile, une question grave vint, tout à coup, se présenter à mon esprit. Faudra-

t-il lui dire *Mademoiselle* ou *Madame ?* Le problême était presqu'insoluble, comme disent les savans, car il se pouvait fort bien qu'elle ne fût ni l'une ni l'autre. La servante leva tous mes doutes en me disant : « Entrez, Monsieur, *Mademoiselle* est visible ; je vais vous annoncer. » Tandis que je faisais antichambre, en ma qualité d'auteur, j'aperçus plusieurs bambins qui jouaient dans un coin. Une petite fille me dit alors avec un air capable : « Oui, monsieur, ma *Grand'maman* est dans le salon. » Ce mot de *Grand'maman* était en opposition directe avec la qualité de *Mademoiselle* donnée par la servante à sa maîtresse ; mais, dans cette circonstance, il fixa mes irrésolutions ; car, l'on sait que l'enfant dit vrai. Enfin, après une demi-heure d'attente, je fus reçu avec une dignité tragi-comique qui me rappela certaines princesses du Théâtre-Français. Ne sachant pas que j'avais les moyens de créer et d'anéantir les réputations, comme les conquérans font et défont les rois, la *Demoiselle*, ou pour mieux dire la *Dame*, me traita avec un mépris

presqu'insultant; bref, elle ne me concéda pas un pouce de terrain, et je sortis sans avoir pu attendrir ce cœur de rocher. Cœur de rocher soit dit seulement pour la métaphore.

Vingt-quatre heures ne s'étaient pas encore écoulées, que je me vis en position de prendre une revanche complète. Me trouvant seul au bureau du journal, je profitais de ma solitude pour transcrire un article du vieil amateur, et le donner ensuite comme enfanté par mon cerveau, lorsqu'on vint me demander si je voulais recevoir la visite d'une dame qui désirait parler à l'un de messieurs les rédacteurs. Je répondis affirmativement, et la dame entra. On ne peut se faire une idée de notre surprise mutuelle, car c'était l'actrice du Vaudeville dont je viens de mentionner l'impertinence. Monsieur le rédacteur, dit-elle alors d'une voix tremblante? — C'est moi, Madame, répondis-je aussitôt avec toute l'assurance d'un parvenu, et en prenant un air froidement diplomatique qui semblait lui dire: Vous êtes devant votre juge. Ayant eu le temps de se re-

mettre un peu, elle me tint le discours suivant; « Pardon, Monsieur; si j'avais pu me douter qu'un écrivain de votre mérite daignât venir chez moi, je me serais empressée de l'accueillir bien différemment; mais les auteurs, pour la plupart du moins, sont si exigeans, qu'il n'y a pas moyen de les contenter tous, malgré le plaisir qu'on aurait à le faire: d'ailleurs, vous êtes venu dans un mauvais moment, je sortais d'avoir une querelle affreuse avec le père de ma fille; il me reprochait de lui préférer mes autres enfans, tandis que je les regarde tous comme du même lit! Quoi qu'il en soit, Monsieur, je suis charmée de cette rencontre inattendue puisqu'elle me procure le moyen de réparer mon incivilité; je prends non-seulement le rôle que vous m'avez offert dans votre charmant ouvrage; mais je me mets à votre disposition pour tout ce que vous voudrez; quand je n'aurais que deux lignes à dire, je me croirais trop honorée de les accepter. » Le ton de vérité qu'elle mettait dans ses excuses ne me permit pas de lui garder rancune; d'ail-

leurs, elle m'avait chatouillé à l'endroit sensible en me disant : *votre charmant ouvrage!* aussi, dès qu'elle eut fini sa période, je m'empressai de lui répondre obligeamment ; avant de nous séparer nous étions les meilleurs amis du monde. Elle n'hésita donc pas à me faire connaître le véritable but de sa visite ; son intention était de solliciter un article contre une de ses amies (82) dont la concurrence l'importunait ; à la suite de cet aveu dépouillé d'artifice, elle me glissa dans la main un petit papier auquel elle avait donné la forme d'une papillotte. Je reconnus au poids qu'il y avait quelque chose là-dessous ; mais, en homme déjà façonné au métier, je n'eus pas l'air de m'en apercevoir. Je lui promis de m'entendre avec mes collaborateurs pour lui conserver la faveur du public en général, et celle des amateurs en particulier.

Dès que je me retrouvai seul, mon premier soin fut de disséquer la papillotte ; après en avoir fait l'ouverture, j'y trouvai six pièces de vingt francs, formant la somme totale de six vingt

livres, comme aurait dit M. *Nonante cinq* (83) dont les journaux se sont tant moqués. Étant encore trop bon frère pour opérer le partage du lion, je remis le tont au caissier qui l'inscrivit sur un petit livre destiné à mentionner les recettes occultes. Quand nous fûmes réunis, on loua beaucoup ma conduite désintéressée, et l'un de nous se chargea de démontrer que l'actrice en question était toujours aussi bonne que belle, et qu'elle chantait juste comme l'or.

Tous les obstacles étant surmontés, le soleil de la première représentatiou se leva pour moi. J'épargne à mes lecteurs une foule de détails, qui ne leur apprendraient rien de neuf, pour arriver plus vite à cette soirée si impatiemment attendue et malheureusement si orageuse. Dès les premières scènes nous fûmes sifflés à triple carillon, et la toile descendue à la fin du second acte, ne se releva pas pour le troisième. Le public cria à l'acteur qui vint demander s'il fallait continuer : *Au boulevard! au boulevard* (84). Qu'on me permette de passer sur cette circonstance de ma

vie littéraire comme le chat sur la braise; bien que la plaie soit cicatrisée depuis long-temps, un douloureux souvenir vient toujours affliger mes entrailles paternelles; car, à force de m'entendre dire *votre pièce,* j'avais fini par la croire mienne; douce illusion qui s'étend à plus d'un genre de paternité! Je ne dirai même pas le titre de l'ouvrage, qui ne serait pas pour ses auteurs un titre de gloire. . . . .

Pour être philosophe on n'en est pas moins homme. J'avoue qu'au plus fort de la tempête je sentis mon courage défaillir. Dans cet état, je courus vers un café voisin pour m'y rendre plus *confortable*. Trois ou quatre petits verres me firent un grand bien. C'est-là que j'appris, de la bouche de Piébeau, la suite de notre déconfiture. Jamais pilule ne fut plus amère à avaler. Dans l'intention de me la dorer, l'ami Piébeau prétendit que si nous avions été sifflés, c'était notre faute; tout CLAMPIN que je suis (85), ajouta-t-il, j'aurais marché d'un pas plus droit vers le succès; il fallait vous associer un des fournisseurs ordinaires du théâtre (86); ces messieurs se tien-

ment si bien que quand on ne veut pas se mettre sous leurs ailes, il vous placent sous l'éteignoir. Je ne doute plus, à présent, que la bande noire de Momus ne vous ait fait siffler; tout édifice à la construction duquel elle n'a pas contribué, soit directement, soit indirectement, s'écroule sous les marteaux de ses manœuvres. Pauvre Robert! tu n'avais pas deviné celui-là. Je croyais avoir le temps de te faire la leçon; mais la pièce s'est jouée presqu'aussi vite qu'elle a dégringolé. Au surplus, il est juste de dire que les acteurs ont chanté faux d'un commun accord, et qu'ils ne savaient pas mieux leurs rôles les uns que les autres. J'en excepte pourtant Mlle H..... qui ne va jamais mieux que lorsqu'on la siffle; on la croirait de la nature des linotes.

Piébeau continua encore long-temps ce qu'il appelait ses consolations, et nous raconta une aventure assez singulière. Je ne la rapporterai pas à la fin du présent chapitre, attendu qu'elle demande de trop grands développemens, et qu'un chapitre entier doit lui être consacré.



CHAPITRE XVII.

Les bandes noires dramatiques. — Histoire de quatre vaudevillistes qui veulent épouser la même demoiselle.

Ce n'est pas seulement au Vaudeville que certains auteurs accaparent la fourniture des pièces. Chaque théâtre a ses fournisseurs patentés. Reçus sur l'étiquette du sac, ils profitent souvent de l'occasion pour donner de la marchandise avariée. Au reste, puisque les administrations encouragent un pareil monopole et que le public s'en contente, j'aurais mauvaise grâce de le blâmer, moi, auteur encore tout meurtri d'une chute épouvantable. Néanmoins, je ferai remarquer qu'on n'a pas toujours de l'esprit à volonté, et

que la presque totalité des ouvrages de commande, sont comme les louanges par ordre, aussi plats que leurs auteurs. Ce petit préambule me ramène, sans autre transition, à l'aventure racontée par Piébeau, aventure qui pourrait fournir à ses quatre héros le sujet d'un vaudeville. Je vais essayer d'en reproduire les principales circonstances.

« A Auteuil, village dès long-temps célèbre dans nos fastes littéraires (87), et dont quelques rues portent encore les noms de Boileau, Molière et La Fontaine, vivait paisiblement un bon bourgeois retiré, jadis épicier en gros, et aujourd'hui seigneur suzerain de trente à quarante mille livres de rente. Dans sa longue carrière commerciale, M. D*** n'avait pas pensé comme la généralité des négocians ses confrères ; loin de croire que la littérature était incompatible avec l'épicerie, il trouvait, au contraire, beaucoup de rapports entre l'épicerie et la littérature. Sans parler des ouvrages morts-nés qui allaient habiller

Chez le nouveau Francœur le poivre et la canelle,

M. D*** voyait une analogie frappante entre le café et l'esprit de Voltaire, entre le sel et le dialogue des vaudevilles de M. Scribe, entre le sucre et les vers de nos modernes Dorat; il n'était pas jusqu'aux drogues de son magasin qui n'eussent chacune son analogue au Parnasse. A force de chercher des sujets de similitude chez les autres, M. D*** voulut en tirer de son propre cru, et, bien qu'il ne fût pas précisément né poète, il fit, avec sa muse, un mélodrame en trois actes dont elle n'accoucha qu'au bout de dix-huit mois. Malgré le temps qu'il avait mis à naître, l'enfant ne parut pas très-bien constitué aux docteurs du comité de lecture; aucun d'eux ne jugea même à propos de lui servir de parrain, et, d'une voix unanime, ils le renvoyèrent dans le giron paternel où le destin le condamnait à vivre inédit. Cette déconvenue ne ralentit pas l'ardeur dramatique du bon M. D***; il écrivait, écrivait, écrivait, et toujours le même résultat venait lui donner une nouvelle preuve de la rigueur d'Apollon, supposé que le dieu des arts soit pour quelque

chose dans la confection d'un mélodrame. Enfin, lassé de ne procréer que des avortons avec sa muse, M. D*** se retourna du côté de sa femme, et neuf mois après, jour pour jour, Mme D*** mit au monde une fille qu'on appela *Rozélina*, titre du dernier chef-d'œuvre de son père. En grandissant, *Rozélina* seconde devint chaque année plus jolie ; bientôt on put se convaincre que loin d'être refusée comme l'héroïne dont elle portait le nom, elle serait reçue partout où elle voudrait se présenter. Je passe sur les dix-huit premières années de la demoiselle, pour arriver plus rapidement à l'épisode le plus intéressant de sa vie, celui de son mariage. Cette licence n'en est pas une; c'est un enjambement de temps à la manière des romantiques qui font cent lieues en une heure (88); il est vrai qu'en marchant si vite ils tombent presque toujours en chemin; mais comme ils savent rebondir, ils se retrouvent bientôt sur pied. Dans aucune école on ne connut jamais mieux la science des sauts.

» Repoussé, avec perte, de toutes les avenues du

Parnasse, M. D*** n'en avait point gardé rancune à la littérature, et toutes les ruades de Pégase n'avaient pu l'engager à se cabrer contre les littérateurs; bien au contraire, il les aimait fraternellement, les encourageait de ses conseils, les obligeait de sa bourse; il n'attendait pas pour se procurer leurs œuvres qu'elles vinssent le trouver jusque dans ses magasins, et il achetait à 6 fr. le volume l'esprit qu'il aurait pu se procurer à 3 sous la livre. Mais, de toutes les branches de notre littérature, celle qui lui souriait davantage était la littérature dramatique. Il assistait à toutes les premières représentations, et son libraire avait l'ordre de lui envoyer toutes les pièces imprimées une heure après la mise en vente. Ne pouvant exercer personnellement, M. D*** voulait, au moins, figurer en tête de la liste des amateurs de notre théâtre. Il en avait un dans sa maison d'Auteuil, que ses voisins pouvaient librement exploiter, et où lui-même n'avait pas dédaigné de paraître sous les traits du forçat, du voleur de l'*Auberge des Adrets* et autres

coquins qu'on expose journellement sur la scène pour la plus grande gloire de la morale publique.

» D'après les goûts de M. D***, on ne s'étonnera pas que ce bon père ne voulût accorder la main de sa fille qu'à un auteur dramatique. A cet égard, la profession lui suffisait; naissance, dignités, fortune n'étaient pas ce qu'il demandait à son gendre; pourvu que celui-ci eût été joué sur un théâtre, fût-ce même sur celui de M. Comte; il n'en exigeait pas davantage. Enchanté de l'esprit qu'il avait cru remarquer dans un vaudeville nouveau, il conçut le plus vif désir de faire connaissance avec l'auteur anonyme de ce spirituel ouvrage. A cet effet, il écrivit à son libraire de découvrir ce favori des muses, et de le lui amener à sa campagne où il les attendait l'un et l'autre à dîner le dimanche suivant. Le libraire ne savait pas trop d'abord comment s'y prendre; mais ayant à cœur de satisfaire M. D***, il se rendit au théâtre désigné, et communiqua son message au régisseur, personnage assez facétieux de sa nature, qui, dès les premiers mots, entrevit

le parti qu'il pouvait tirer de la confidence. Il se chargea, sans aucune difficulté, de transmettre l'invitation. Quand le libraire fut parti, le régisseur composa un billet en quadruple expédition, car l'anonyme que l'auteur avait voulu garder, cachait les noms de quatre individus, tous pères, ou se disant tels, de la pièce en question. Le billet, écrit par une main étrangère, était ainsi conçu : « M. D***, amateur des arts, ayant assisté à la première représentation de votre jolie pièce, désire ardemment faire votre connaissance ; il vous prie donc de vouloir bien lui faire l'honneur de venir dîner chez lui à Auteuil, rue de Boileau, n°.   , dimanche prochain. » Le malin régisseur eut le soin de donner secrètement à chacun des quatre fils de Momus un duplicata de l'invitation, en lui cachant qu'il en agissait de même envers ses autres collaborateurs ; il lui conseilla, en même temps, de ne point parler de ce dîner, attendu que M. D*** avait une fille unique, à laquelle il destinait une très-grosse dot, et qu'étant passionné pour les auteurs dra-

matiques, il pourrait, peut-être, le choisir pour gendre. Plein de cet espoir, que le régisseur augmenta par tout ce qui était capable de flatter l'amour-propre, les quatre auteurs acceptèrent, et se rendirent à Auteuil chacun de son côté.

» Avant de les faire entrer chez M. D***, je dois au lecteur un éclaircissement indispensable à l'intelligence de cette aventure, qu'on pourra regarder comme romanesque, mais qui n'en est pas moins très-véridique, plus véridique cent fois que la plupart des mémoires contemporains, et surtout que les histoires de la sincère et vertueuse comtesse de Genlis (89). Je pourrais, s'il le fallait, nommer les masques; mais ce serait entrer dans la route des biographes. On a vu, dès le premier chapitre de cet ouvrage, que je préférerais prendre le chemin de la forêt de Bondy (90). Revenons à nos quatre auteurs.

» Ce nombre paraîtra sans doute exagéré. Eh bien, il n'est pourtant pas encore assez considérable, car aucun des quatre n'avait fait la pièce. Elle était d'un jeune clerc d'avoué, qui,

ayant eu besoin d'argent, l'avait déposée en nantissement d'une somme, entre les mains d'un prêteur ami des artistes. Celui-ci avait mis pour condition que la pièce lui appartiendrait si, au jour dit, il n'était pas rentré dans ses fonds. Le cas échéant, comme il l'avait prévu, prose et vers devinrent sa propriété. A cet égard, sa conscience n'avait rien à lui reprocher, car, ainsi que je l'ai souvent entendu répéter à propos de beaucoup de littérateurs :

On dit que l'abbé Roquette,
Prêche les sermons d'autrui,
Moi qui sais qu'il les achette,
Je soutiens qu'ils sont à lui.

» Voilà donc notre capitaliste propriétaire incommutable; mais cela ne lui suffisait pas pour devenir homme de lettres. Bien que l'esprit se négocie comme la rente, il est d'un placement difficile lorsqu'on n'en fait pas habituellement son métier. Heureusement, le Parnasse a ses courtiers comme la bourse (91). Au nombre de

ces derniers, figurent des membres des comités de lecture, qui, moyennant une prime honnête, font recevoir les ouvrages présentés au tribunal dans lequel ils siégent. Notre acquéreur ne l'ignorait pas. Son premier soin fut de s'associer un de ses juges, et l'arrêt prononça l'admission, à la grande majorité des voix. Ce n'était pas tout encore. Au théâtre, pièce reçue n'est pas toujours pièce jouée. Nos deux auteurs en avaient fait l'expérience. Afin d'éviter les longueurs, ils s'adjoignirent le secrétaire de l'administration. Peu de temps après, les rôles furent distribués, appris et la pièce représentée. N'en voilà que trois, me dira-t-on. Voici venir le quatrième, qui, en sa qualité d'écrivain attaché à la rédaction d'une feuille littéraire pouvait être d'un très-grand secours à l'entreprise. Un quart de part lui fut alloué; dès le lendemain, il emboucha la trompette, et proclama la pièce annoncée comme digne d'attirer tout Paris. Quelle exagération, va s'écrier le lecteur! Est-il possible que cela se pratique de cette manière? Absolument comme je

le dis. J'en appelle aux personnes qui fréquentent habituellement nos théâtres. Bien plus, je passe sous silence une foule d'autres trafics dont l'énumération deviendrait fastidieuse (92). Rien de plus plaisant que ces sortes d'associations ; on croirait voir le convoi de M. de Malborough, où l'un portait quelque chose et le plus grand nombre ne portait rien. On connaît la réponse naïve de ce littérateur commercial à qui l'on demandait s'il était l'un des auteurs d'une pièce déjà lue et reçue. « J'attends Th..... pour savoir si j'en suis. »

« Le régisseur qui tenait le fil de sa petite intrigue, s'était chargé, pour qu'elle ne s'embrouillât pas, de porter la réponse au libraire, qui, de son côté, l'avait transmise à M. D***. Le samedi arrivé, nos auteurs firent particulièrement leurs préparatifs. Habitués à passer ensemble une très-grande partie de leur temps, ils eurent mutuellement recours à des prétextes pour motiver leur absence. L'un devait aller à Belleville, l'autre à Saint-Germain ; celui-ci était forcé de

se rendre à une partie de chasse, celui-là devait accompagner l'ingénuité de la troupe qui allait voir un de ses enfans en nourrice (93). Aucun d'eux n'essaya de détourner son camarade du projet qu'il avait formé. Par un hasard assez singulier, ils ne se rencontrèrent pas en route, quoiqu'ils se dirigeassent vers le même point. Il est vrai que le régisseur leur avait conseillé de partir à des heures différentes.

» Le premier qui sonna chez M. D*** fut le journaliste. La réception qu'on lui fit ne lui laissa rien à désirer ; mais à peine avait-il salué Rozélina et sa mère, que le membre du comité de lecture parut. Embarras des deux candidats à la main de la demoiselle, et grand étonnement du maître de la maison. Celui-ci allait provoquer une explication, lorsque le secrétaire d'administration entra ; surcroît de surprise qui s'augmenta jusqu'à la stupéfaction quand le capitaliste vint faire sa révérence. On sent que la bombe devait nécessairement éclater à cette quatrième apparition. On s'expliqua, et le régisseur fut reconnu

pour le pivot de cette mystification. Cependant notre quatuor fit bonne contenance, et M. D*** contre fortune bon cœur; il finit même par trouver l'aventure si plaisante qu'il proposa à ses convives d'en faire un vaudeville. Comme on avait encore une heure jusqu'à celle du dîner, il les engagea à tracer le plan, et à y jeter quelques couplets. Cette proposition fit frémir nos quatre auteurs, dont aucun n'était capable d'assembler deux rimes; ils s'en défendirent sous divers prétextes; mais ils eurent beau faire, M. D*** était tenace; bon gré malgré il fallut prendre la plume. Ne m'étant pas trouvé témoin oculaire de cette scène, je ne puis la peindre; mais l'imagination du lecteur y suppléera. Je ne crois pas trop dire en la comparant, sous le rapport comique, à celle de Ledru et Cinglant dans les *Deux Précepteurs*, l'un des vaudevilles les plus amusans du théâtre des Variétés, et qu'on doit à la spirituelle association de MM. Moreau et Scribe. Assis autour d'un tapis vert, nos quatre auteurs suaient sang et eau pour accoucher d'une idée (94),

et se cotisaient vainement pour trouver un trait d'esprit. Fort heureusement M. D*** n'était point passé docteur sur ce chapitre, et, avec un peu d'adresse, on pouvait exploiter sa bonhomie. Enfin, j'ignore quel dénouement aurait amené cette situation, si un vigoureux coup de sonnette n'était venu faire diversion. Encore un auteur! s'écria M. D*** d'un air plus étonné que malin. C'était une terreur panique. L'arrivant était le patronet du principal pâtissier de l'endroit qui apportait une tourte aux boulettes, commandée par l'épouse de l'Amphitryon. Pour ne pas la laisser refroidir, on se mit à table. Tout le monde fit honneur au dîner, sans en excepter Mlle Rozélina, dont le cœur encore fermé aux douces angoisses du sentiment, n'écoutait que la voix de l'appétit sur lequel elle ne restait jamais. On présume bien que la conversation ne roula que sur la quadruple invitation. Au dessert, quelques verres de champagne mirent les convives de belle humeur; chacun chanta sa chanson, ou plutôt celle d'autrui; Mme D***, elle-même, voulut payer

son tribut lyrique; elle psalmodia *il faut des époux assortis*. Vint ensuite Mlle Rozélina qui, d'une voix très-agréable, entonna : *C'est l'amour, l'amour qui fait le monde à la ronde.* Sa mère voulut lui imposer silence; mais M. D***, plus tolérant, lui permit de continuer, en assurant à sa pudique moitié que ce joli rondeau était regardé comme classique par les nombreux amateurs de la *Marchande de Goujons* (95). La société, après avoir exécuté en chorus :

Quand on est si bien ensemble,
Devrait-on jamais se quitter?

se sépara vers dix heures du soir; mais ce ne fut pas sans se promettre de donner suite au projet de vaudeville, et même de jouer le mélodrame noble sur le théâtre bourgeois de M. D***. De retour à Paris, il était trop tard pour aller demander une explication au régisseur; elle eut lieu le lendemain; mais elle fut très-amicale, car le sommeil avait fait évaporer les fumées du champagne, et conseillé aux quatre champions de mettre de l'eau dans leur vin. »

» Je ne saurais dire s'ils retournèrent chez M. D***, et si l'un d'eux devint l'époux de Mlle Rozélina; cette suite n'est point venue à ma connaissance. Rien ne m'était pourtant plus facile que de broder sur ce canevas, et de lui imprimer une marche plus dramatique en faisant du clerc d'avoué, vendeur de la pièce, l'amant secret de Mlle D***; je l'aurais introduit, comme par hasard, au moment du dessert, et son apparition aurait suffi pour dégriser ses rivaux; il m'était également facile d'amener le régisseur et le libraire sur le lieu de la scène, et de développer l'imbroglio; le voisinage du bois de Boulogne et le restaurateur de la porte d'Auteuil pouvaient me fournir un duel et ses suites toutes naturelles; mais il aurait fallu trahir la vérité historique, et sortir, par conséquent, du cadre de mes Mémoires. J'aime mieux abandonner toutes ces idées aux premiers vaudevillistes qui voudront s'en emparer, et, s'ils peuvent consentir à se jouer eux-mêmes, je prends ici l'engagement formel de ne jamais leur demander ma part d'auteur.



CHAPITRE XVIII.

La fortune me tourne le dos une seconde fois. —Cause de ma ruine. — Ma promenade à la barrière des Martyrs. — Rencontre que j'y fais. — Je rentre dans l'état. — Tableau des artistes de la banlieue, leur misère et leur gaîté. — Théâtre de Saint-Cloud. — J'y escorte une débutante. —Quiproquo auquel elle donne lieu. — Tout un régiment de cavalerie s'intéresse à son succès. — Elle va aux nues.

Si j'étais ministre, dit ce député, jaloux de s'entendre appeler Monseigneur, les Français jouiraient de toutes les libertés qui leur sont octroyées par la Charte. Si j'étais député, dit ce candidat à la chambre élective, je ne voterais le budget qu'après avoir obtenu la réforme de toutes

les sinécures. Si j'étais curé de village, dit ce jeune séminariste, je permettrais à mes paroissiens de danser tous les dimanches, après qu'ils auraient satisfait aux devoirs de la religion. Si j'étais directeur de spectacle, dit cet auteur dramatique, je ne ferais jamais jouer aucune de mes pièces. Si j'étais noble, dit ce roturier enrichi, je n'aurais ni morgue, ni insolence. Si j'étais mariée, dit cette actrice plus que coquette, je serais la plus fidèle des épouses. Eh bien! que le député parvienne au ministère, le candidat à la députation, le séminariste à la chaire évangélique, l'auteur au fauteuil directorial, le roturier aux honneurs du parchemin, l'actrice à la bénédiction nuptiale, la Charte n'en sera pas moins violée, les sinécures moins maintenues, le galoubet et la musette moins réduits au silence, les pièces de l'auteur-directeur moins jouées de préférence à toutes les autres; le financier ne se croira pas moins supérieur à tous ses égaux, et le pauvre hymen n'en aura pas moins son bec jaune (96).

Au fait, monsieur l'auteur, où voulez-vous en

venir avec vos suppositions? — A prouver que l'homme propose et que l'occasion dispose ; à démontrer que le *si* est la pierre fondamentale de tous les châteaux en Espagne ; pour tout dire, enfin, je prétends arriver, par une série d'exemples, à l'aveu de la seconde grande révolution survenue dans l'état de mes finances. Et moi aussi je m'étais dit, en acceptant une place subalterne à la cour d'une reine de théâtre : Si jamais je puis ressaisir les bonnes grâces de la fortune, j'en userai avec sagesse, et bien fin qui pourra délier les cordons de ma bourse. Cette promesse fut mentalement renouvelée lorsque je reçus de Cornibrock les bienheureux six mille francs; mais hélas! à peine fus-je lancé de nouveau dans le tourbillon de Paris que la tête me tourna, que ma sagesse s'épouvanta du bruit des grelots de la folie, et que je puisai chaque jour à la même source sans penser qu'elle pouvait se tarir. Ce qui acheva de la mettre à sec, ce fut le prêt que je fis à la caisse du journal pour aider à payer le timbre et l'imprimeur. Bientôt la feuille cessa de

paraître, non par suite d'un acte arbitraire à la façon de barbari, où à celle de S. Exc. monseigneur le comte de Corbière (97), mais par diverses circonstances qui ne permirent pas à notre esprit de se soutenir à la hausse. Bref, un beau matin le journal se supprima de lui-même, et mon argent ne se trouvant hypothéqué que sur la propriété, s'évapora comme elle et fut grossir les brouillards de la Seine.

Presqu'aussi pauvre qu'un rat d'église ou de théâtre, j'eus d'abord la pensée d'aller me jeter aux pieds du protecteur de la danseuse, dont les mille écus avaient passé de ma poche dans celle d'autrui, à la soirée de mon confrère du Gymnase; une fausse honte me retint. Sans aucun but arrêté, je dirigeai ma promenade vers la barrière des Martyrs, chemin qui me convenait sous tous les rapports, car, en ce moment, j'étais un véritable martyr de la fortune (98). Deux pièces de cinq francs qui se heurtaient encore dans mon gousset, calmaient un peu ma douleur par le son agréable qu'elles faisaient arriver jusqu'à mon

oreille ; ce fut sous leur égide argentine que j'osai pénétrer dans un estaminet de la banlieue. Entre deux cruches placées sur la table en face de la mienne, j'aperçus une épaisse fumée dont les bouffées s'élevaient pyramidalement à des intervales égaux ; à travers ce nuage *tabagique*, mes yeux rencontrèrent ceux du fumeur, et un double cri : *C'est toi ! C'est moi !* fut rapidement échangé entre nous. En effet, c'était lui ! c'était Piébeau. Il m'invita à m'asseoir à ses côtés. Depuis que nous ne nous étions vus, c'est-à-dire depuis la chute de notre feuille, il s'était retiré du Vaudeville où il exerçait naguère les fonctions de chef de brigade ; il venait peloter *extra-muros* jusqu'à ce qu'on eût bâti le Théâtre des Nouveautés, où il croyait devoir suivre la retraite victorieuse de M. Bérard. Plusieurs de ses collègues avaient imité son exemple. Piébeau me promit de me faire employer honorablement, place de la Bourse ; en attendant, il m'offrit d'exploiter avec lui les théâtres de la barrière des Martyrs, du Montparnasse, du Renlagh et de

Saint-Cloud. J'acceptai avec la plus vive satisfaction, et, dès le même soir, je rentrai dans l'état; une cruche supplémentaire vint sceller le traité. Nous la vidâmes avec l'aide d'un troisième confrère jadis puissance claquante au Vaudeville, tandis que l'orgue faisait entendre au-dehors, l'air : *Dupont, mon ami.*

La première pièce finie, Piébeau me dit : allons, leste Robert, en voiture. Il faut maintenant aller représenter le même mélodrame au Montparnasse, d'où la tragédie va venir nous remplacer. Tu m'accompagneras; il suffit ici d'une faible brigade, car nos acteurs tragiques frappent si fort qu'ils arrachent les claques des spectateurs les plus immobiles (99); trop pressé pour demander d'autres explications, je grimpai dans une espèce de guimbarde plus longue que large, dans laquelle étaient déjà les personnages qui venaient de figurer sur la scène. Je dis personnages, car ils étaient tous en costume; ils avaient même conservé leur rouge. Le cocher partit au pas de course. En route nous fûmes

croisés par la tragédie que nous accrochâmes; mais le choc ne fut pas assez fort pour la renverser. A notre arrivée, le public s'impatientait, et demandait la toile en sifflant. Le traître et son confident s'élancèrent sur les planches, nous dans le parterre, et au même instant nous nous retrouvâmes en présence. C'est ainsi que je vis deux fois dans la même soirée le même mélodrame, que nous saluâmes aux mêmes endroits des mêmes applaudissemens. Quant à l'héroïne, elle mourut deux fois de sa belle mort avec un courage digne de vivre dans la postérité.

Près d'un mois s'écoula de cette manière, sans que la vie nomade que je menais m'inspirât le moindre chagrin. Il est vrai que les exemples que j'avais sous les yeux n'étaient pas de nature à m'affliger. Misère et gaîté, telle était la devise de tous les artistes ambulans dont la gloire était remise entre nos mains. Souvent obligés de jouer le même jour sur trois théâtres différens, ils employaient les intervalles nécessités par le changement de lieu, à se faire mutuellement de facétieuses

mystifications, et trouvaient encore le moyen de rire et de chanter pour leur propre compte. Voyant l'avenir au travers du prisme de l'espérance, ils ne doutaient pas de leur renommée future : L'un, était destiné à remplacer Talma ; l'autre, à faire oublier MM. Fresnoy, Frédéric ou Marty (100). Celle-ci se voyait déjà une Mars, une Leverd, une Gavaudan ! celle-là, s'élevant jusqu'au rang de danseuse à l'Académie royale de Musique, comptait les grands et les petits personnages qui viendraient déposer à ses pieds leurs dignités et leurs écus. J'écoutais *tous* ces discours avec une sorte de satisfaction, et loin de chercher à réveiller ces dormeurs éveillés, je laissais errer comme eux mon imagination dans l'empire des chimères. Qu'aurions-nous gagné si quelque fâcheux pessimiste était venu nous désenchanter ? rien qu'un retour fâcheux vers une triste réalité. Dans la situation où nous nous trouvions tous, un mensonge consolant ne valait-il pas mieux qu'une vérité désespérante ?

Indépendamment des trois théâtres de la ban-

lieue, nous desservions celui de Saint-Cloud, deux fois la semaine; mais, ce n'était pas la guimbarde qui nous y transportait. Nous y allions dans les voitures du grand-cerf, dont le quartier-général est à Paris rue Duphot. Un jour que j'avais été chargé de soigner le début d'une jeune actrice sur le théâtre de Saint-Cloud, je partis avec elle de la capitale dans une voiture où nous nous trouvâmes bientôt neuf voyageurs, nombre autorisé par le réglement. Les sept autres individus étaient quatre officiers de cavalerie légère, de service au château, un Monsieur vêtu de noir et ayant sa cravate arrangée en rabat; plus, un couple de sexe différent dont la conversation équivoque ne permit pas d'abord de distinguer si Monsieur était le mari de Madame; ce qui commença à me faire croire le contraire, c'est qu'ils se placèrent très-près l'un de l'autre et qu'ils avaient l'air de se regarder tendrement : mes doutes furent fixés, lorsqu'à l'entrée du bois ils descendirent pour aller se promener. *O tempora! ô mores!* il y avait des bosquets. Nos officiers

n'auraient pas manqué de se livrer aux mêmes conjectures ; mais, dès l'instant du départ, ils avaient porté toute leur attention sur ma débutante, qui, inquiète de sa soirée, avait baissé son voile pour se livrer à de sérieuses réflexions. Se défiant un peu de sa mémoire, elle marmottait son rôle, tout bas, de sorte qu'on aurait pu croire qu'elle priait mentalement. Un des officiers, qui ne me soupçonnait pas d'être le chevalier de la belle Dulcinée, me dit alors, assez haut pour que ses camarades l'entendissent : « Je parie que c'est une dévote ! » À ces mots, un sourire s'empara de nos aimables étourdis, et moi-même je ne pus m'empêcher de faire chorus, tandis que ma princesse se mordait les lèvres pour ne pas se mettre à l'unisson. L'homme noir seul, ne fit pas sa partie dans ce morceau d'ensemble, ce qui n'empêcha pas les officiers de monter la conversation sur un ton qui décida le Monsieur dont s'agit à dire au cocher d'*arrêter*, prétextant que la voiture l'incommodait. En s'éloignant, il ne put cependant pas se retenir de

témoigner son mécontentement par cette phrase : « Je suis surpris que cette dame ne se scandalise » pas de pareils propos. » Ce fut alors que nous apprîmes de notre conducteur que c'était un journaliste de robe-courte, nouvellement affilié à Montrouge (101). Je me hâte de déclarer pour la justification de la débutante, celle des officiers et la mienne, que ces joyeux jeunes gens n'avaient rien avancé de positivement anacréontique, et que leur gaîté, très-orthodoxe, n'aurait pas déplu à une véritable dévote.

Nous sortions du village de Boulogne, lorsqu'un embarras, occasioné par quelques voitures de blanchisseur, faillit amener la chute de notre char. L'une de nos roues gagna un monticule si élevé que notre équilibre fut mis en question pendant plusieurs minutes. Alarmée de la position horizontale que nous prenions, ma débutante releva précipitamment son voile et trahit son incognito par un jurement énergique (102), dont il ne faut accuser que sa frayeur. Aussitôt l'un des officiers s'écria : *C'est une actrice!*

Celle-ci, de son côté, avait reconnu le cavalier en montant en voiture, et c'est probablement à cette rencontre qu'on doit attribuer le maintien mystique qu'elle avait pris. Au reste, la reconnaissance s'opéra entr'eux selon toutes les règles de la galanterie française, et les officiers promirent à la belle la protection de tout le régiment. Son début fut des plus heureux ; on l'applaudit depuis le commencement jusqu'à la fin de son rôle. Après le spectacle, l'état-major vint la complimenter sur son succès ; elle répondit de manière à leur prouver que :

Rien ne plaît tant aux yeux des belles,
Que le courage des guerriers,
Et que l'amour sous les lauriers
Ne voit point de cruelles.



CHAPITRE XIX.

Un claqueur attaché à l'Ambigu-Comique devient voleur par amour.—La police correctionnelle évoque l'affaire à son tribunal. — Jugement et condamnation. — L'administration du théâtre exige que toute la troupe claquante se purifie.— Le chef s'en offense. — Il donne sa démission. — Je le remplace. — Thérèse. — Comment je fais sa connaissance. — Ce qui se passe entre nous avant, pendant et après le spectacle. — Madame Grignard.— Affront que je reçois en présence de la beauté. — Une de mes oreilles joue un très-grand rôle dans cette mésaventure.

Tout autant que je puis m'en rapporter à ma mémoire, car je travaille sans le secours d'une

bibliothèque, La Fontaine a dit dans une de ses fables*: *Amour, tu perdis Troie* (103)! Comment un simple claqueur pouvait-il lui échapper, lorsqu'une ville fortifiée fut réduite en cendres par une seule étincelle de son flambeau! ne serait-il pas injuste d'exiger plus de résistance des *Romains* du parterre que des Grecs de l'Histoire? Le *Romain* dont je vais parler était attaché comme travailleur au corps claquant de l'Ambigu Comique, lorsqu'une jeune figurante, sortie de l'éventaire d'une marchande de pommes du boulevart, lui fit commettre une glissade en probité. Épris de sa Pomone au suprême degré et connaissant son goût pour les anneaux d'une certaine valeur, il avait, dès long-temps, le secret désir de lui en offrir un, espérant par là resserrer la chaîne du sentiment qui les unissait. Malheureusement notre galant chevalier était mieux traité par l'amour que par la fortune, et si son cœur était plein, sa bourse était vide. Admis comme apprenti dans un atelier de bijouterie, il ne put résister à la tentation et s'ap-

propria le bien d'autrui. Dans le bon vieux temps, où les grands seigneurs détroussaient les passans sur les routes (104), et où des souverains s'amusaient à mettre la main dans les poches de leurs sujets, sans employer le ministère d'un tiers, un pareil méfait n'aurait paru qu'un emprunt forcé, une légère peccadille; si, même la doctrine crânologique du docteur Gall eût été encore dans sa primeur de renommée, il aurait été possible de faire donner la justice dans la bosse; mais nous en sommes venus au point de ne plus croire à de pareilles justifications; et, quand même, à l'exemple du soldat prussien qui figure dans la vie anecdotique du grand Frédéric (105), un voleur viendrait dire que la vierge Marie lui a fait présent de l'objet volé, nos magistrats lui intimeraient la défense d'accepter quoique ce soit de la sainte Vierge. Ce fut ainsi, du moins, que pensa le tribunal de police correctionnelle chargé de prononcer sur le délit du confrère. Il le condamna à la peine voulue par la loi, et la demoiselle fut forcée de rendre la bague au mar-

chand, homme assez peu philosophe pour attacher quelque prix à des bagatelles de cette espèce. Ce procès ayant occasioné un grand scandale dans le Landernau des claqueurs, le chef fut mandé à la barre de l'administration; on exigea que chacun des individus sous ses ordres se purifierait dans la huitaine (106), et, qu'à l'avenir, il serait personnellement responsable des faits et gestes de ses subordonnés. N'ayant pas jugé prudent d'accepter cette responsabilité, il donna sa démission, et fut pris au mot. Comme les propriétaires des maisons voisines du théâtre des Nouveautés élevaient des prétentions inattendues, les travaux furent momentanément suspendus, ce qui m'engagea à remplacer à l'Ambigu le chef démissionnaire. La proposition m'en fut faite par mon ami Piébeau, qui ne laissait échapper aucune occasion de me donner un coup de main.

Un jour que je lisais l'affice de mon théâtre pour m'assurer de l'heure précise à laquelle le spectacle devait commencer, une jeune fille la lisait aussi très-attentivement, et, tout à coup,

j'entendis sortir ces mots de sa jolie bouche : *Ah! que je voudrais bien voir ça!* cette exclamation me rendit plus attentif, et d'un seul coup d'œil je m'aperçus que celle qui l'avait prononcé était charmante, et pouvait avoir de 16 à 18 ans. Cette circonstance me détermina, et, d'un ton plus poli que familier, je lui demandai ce qui lui faisait tant désirer de voir le mélodrame annoncé. Son premier sentiment fut la crainte; mais soit que ma question lui eût été faite en termes convenables, soit qu'une sympathie involontaire lui fît déjà voir en moi un protecteur, elle me répondit : C'est que le titre de ce mélodrame est comme le nom que je porte. — Vous vous appelez Thérèse ?—Oui, Monsieur, ajouta-t-elle en rougissant. La conversation une fois engagée, je n'avais garde de la laisser languir. Cependant, pour ne pas effaroucher sa vertu, je ne prolongeai pas trop l'entretien, et, tirant de mon portefeuille un billet de deux places de parterre, où les femmes sont admises, je l'offris à Thérèse; elle se défendit beaucoup de le pren-

dre ; mais enfin mes instances devinrent si vives, que l'amour du spectacle triompha de tous ses scrupules. Après m'avoir remercié à plusieurs reprises, elle s'enfuit comme un trait, retournant par fois la tête pour s'assurer si je ne suivais point ses pas. La pensée ne m'en était même pas venue. Il est vrai que je me promettais de la retrouver à l'endroit où le beau sexe du faubourg du Temple et du pont aux Choux, s'attendrit à raison de un franc vingt centimes par soirée.

Avant d'entrer au parterre, je montai au paradis, qu'on devrait plutôt qualifier d'enfer, car on y compte moins d'anges que de diables. J'y passai en revue un assez bon nombre de claqueurs des deux sexes chargés de donner le signal de l'enthousiasme et de lancer sur les opposans ces sarcasmes populaires, dont l'improvisation, souvent très-heureuse, prouve que la classe pauvre n'est pas toujours pauvre d'esprit (107). Entre la petite et la grande pièce, je descendis au parterre où je ne tardai pas à découvrir Thérèse, malgré le changement qui s'était opéré dans son

costume : simple ouvrière le matin, elle était devenue élégante grisette, sans cependant que sa parure fît concevoir aucun soupçon offensant pour sa vertu. Elle était avec une respectable dame que je pris d'abord pour sa mère, et qui n'était que sa portière. Thérèse de son côté, n'eut aucune difficulté à me reçonnaître; elle me renouvela ses remercîmens, auxquels madame Grignard sa compagne crut devoir joindre les siens. Profitant du moment où l'une des spectatrices était allée à la provision, je m'emparai de sa place auprès de Thérèse, dont les réponses me prouvèrent que la confiance avait succédé à la crainte dans son esprit. Quand la voisine revint, je refusai de me retirer, attendu qu'elle n'avait laissé aucun signe représentatif de sa personne; la discussion prit une tournure assez vive; mais j'étais bien décidé à ne pas démarer. Thérèse ne voulant pas occasioner un esclandre, me fit une place entre elle et la portière. Le lecteur est bien persuadé que je ne fis aucune cérémonie pour l'accepter. La paix faite, notre voisine étala son

mouchoir sur ses genoux, tira son couteau, et après avoir épluché un cervelat à l'ail, elle mordit sur le fragment d'un pain de quatre livres avec une telle volubilité, que les miettes en sautaient à trois banquettes à la ronde. D'autres cassaient des noix, mordaient sur des pommes ou poussaient à la consommation du cidre de Normandie. Quant à nous, nous étions spectateurs inoccupés pendant cet entr'acte gastronomique, et si la portière ne nous avait offert quelques pastilles de Menthe qu'elle avait dans son ridicule, nous n'aurions ouvert la bouche que pour parler. Enfin les trois coups de bâton se firent entendre sur la scène, et l'orchestre se mit en mouvement, sans que ses grognemens mélodramatiques excitassent la moindre sensation dans l'auditoire. On aurait dit que les instrumens n'étaient destinés qu'à accompagner les voix des spectateurs. Dès le lever du rideau, Thérèse donna toute son attention à la pièce, et finit par s'identifier tellement avec la situation, qu'il devint presqu'impossible de lui arracher une parole.

Toutes celles de l'héroïne excitaient sa sensibilité au point que madame Grignard fut forcée de lui dire : « Ne pleurez donc pas comme ça, mamzelle, c'est des bêtises. » Je dois en faire l'aveu, soit qu'il y eût affinité prononcée entre Thérèse et moi, soit que le drame vraiment intéressant de monsieur Victor Ducange m'eût touché profondément, je me surpris plusieurs fois à verser des larmes, ce qui ne m'empêchait pas d'applaudir. Au contraire, je claquais avec plus de force, et si, près de Thérèse, je n'avais pas le sentiment de mon devoir, je faisais au moins mon devoir avec sentiment.

La pièce finit à mon grand regret. Jamais elle ne m'avait paru plus courte, et pourtant je l'avais déja vue trente à quarante fois de suite. Après le spectacle, j'offris la bouteille de bière et les échaudés. Thérèse voulait refuser ; mais madame Grignard lui fit remarquer que cela ne tirait pas à conséquence, et nous nous assîmes tous les trois à une table sur le boulevart. Thérèse était fort rêveuse ; tandis que sa portière expédiait les

échaudés et vidait les bouteilles, elle soupirait tout bas : j'osai lui en demander le motif. Sa réponse m'apprit qu'ayant depuis long-temps le plus vif désir de débuter au mélodrame, la représentation à laquelle je lui avais procuré le moyen d'assister, venait de réveiller en elle l'ambition qui la tourmentait. Hélas! ajouta-t-elle avec un abandon charmant, je n'aurai jamais ce bonheur là ! qui voudrait s'intéresser à moi ! — Tout le monde, lui répondis-je aussitôt. Le sort ne pouvait mieux vous adresser pour exaucer le vœu que vous formez ; je me charge de toutes les démarches, et je vous garantis que les bravos ne vous seront pas épargnés. Cette assurance lui rendit un peu de gaîté, le sourire reparut sur ses lèvres, et, d'elle-même, elle prit un échaudé qu'elle mangea avec une décence peu commune. Madame Grignard ne voyant plus rien dans la corbeille, se mêla de la conversation : Thérèse, dit-elle, a déjà plus de truc que toutes les princesses de là. C'est notre homme qui lui fait répéter ses rôles, et quoiqu'il ne soit que cordonnier, il ne

fait point de cuirs en parlant; Grignard ne raisonne pas mélodrame comme une savate, et il en sait sur l'article ni plus ni moins que le plus malin. Il assure que son élève est capable de tailler des croupières à mademoiselle Allignier (108) qu'est un peu trop niannian, et à mademoiselle Éléonore qui ne l'est pas assez. Quant à mademoiselle Constance, ce qu'elle a de plus extraordinaire c'est son nom. Pour mademoiselle Olivier on sait dieu merci comme quoi.... Madame Grignard en était là de son charitable examen, lorsque je me sentis tout à coup saisir par l'oreille, d'une manière assez brutale. Comme il y avait prise chez moi de ce côté, l'individu *m'empoigna* (109) si bien qu'il n'y eut aucun moyen de me débarrasser : je voulus crier; mais il m'imposa silence d'un mot et m'entraîna de l'autre côté du boulevart, déjà presque désert. Pendant ce temps, Thérèse et madame Grignard avaient pris la fuite. Enfin, mon homme lâche sa proie; je me retourne, et je reconnais.... qui? je le dirai dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XX.

Quel était celui qui avait osé me prendre par un endroit si sensible. — Explication entre nous. — J'obtiens ma grâce. — Thérèse et madame Grignard ayant disparu, je n'ai aucun moyen de les retrouver. — Je retourne à l'Opéra pour y siffler une danseuse. — Mon erreur bien naturelle. — Je récidive pour la réparer. — Pris en flagrant délit, on veut me mettre en prison. — Je m'esquive. — Un ami me donne un asile. — A quelque chose malheur est bon. — Je retrouve Thérèse. — Notre reconnaissance. — Description de la mansarde de ma bien aimée.

Le lecteur est sans doute impatient de savoir quel était cet individu assez téméraire pour oser porter sur moi, en public, une main de fer. Le dialogue suivant va l'en instruire : « Enfin drôle,

je te retrouve! — Monseigneur, je vous proteste, je vous jure..... — Trève de sermens; je ne veux entendre de toi que la vérité, si toutefois tu es capable de la dire. J'avais cru d'abord me tromper en te voyant passer dans un des corridors de l'Ambigu; mais en t'apercevant au café je n'ai plus eu le moindre doute. Réponds, coquin : Qu'as-tu fait des mille écus que j'ai eu la bonté de te prêter dans le temps, à la prière d'une personne que tu connais bien ? — Hélas ! Monseigneur, ils se sont engloutis dans le gouffre de l'écarté. — Il ne te manquait que d'être joueur; mais vraiment tout le monde s'en mêle! » Voyant que je n'aurais rien à gagner en déguisant la vérité, je fis à mon interrogateur l'historique succinct de mon aventure et des suites qu'elle avait eues. Ma franchise calma son courroux, et je n'étais pas encore à la fin de mon récit, qu'il s'était entièrement évaporé. Monseigneur me permit d'aller lui rendre mes hommages à son hôtel, en ajoutant qu'il pourrait encore m'être utile. S'apercevant de l'heure avancée, il monta dans sa voiture, et moi

je descendis pédestrement le boulevart jusqu'à la rue de la Lune, où était située ma modeste habitation. Tout en cheminant, je me félicitais de ce que cette rencontre m'avait débarrassé la conscience d'un grand poids; mais, d'un autre côté, je m'affligeais de l'affront qu'elle m'avait procuré en présence de Thérèse. Vingt coups de pied en *à parte* m'auraient été bien moins sensibles, qu'une oreille tirée en public. Ce qui venait encore ajouter au noir que j'avais dans l'âme, c'est que j'ignorais le domicile de Thérèse. Ayant eu le projet de reconduire ces dames jusqu'à leur porte, j'avais jugé superflu de faire, à cet égard, aucune question intempestive. On croira donc facilement que je ne dormis que d'un sommeil très-agité et souvent interrompu. L'image de Thérèse revenait sans cesse à mon imagination, et, dans de certains momens, j'aurais presque consenti au sacrifice de mes deux oreilles pour obtenir un seul de ses regards. Hélas! pourquoi le dissimuler? J'étais amoureux comme Houang-Pouff (110)!

Le lendemain, dès l'aurore, je quittai mon grabat philosophique, et retournai sur les lieux pour payer la bière et les échaudés; car, m'étant éloigné par force majeure, je n'avais pu solder cette dépense. En arrivant au café, le garçon me dit que son maître n'avait eu aucune inquiétude, connaissant mon exactitude habituelle. Au reste, personne ne se doutait du motif de mon brusque éloignement. Toutes mes questions sur Thérèse et Mme Grignard ne produisirent aucun résultat, et je revins avec la certitude que je ne reverrais jamais cette charmante personne. Ne sachant que faire, je me dirigeai machinalement vers l'hôtel de Son Excellence. Le concierge, me prenant pour un solliciteur, me refusa la porte. En un autre temps, je me serais fièrement gendarmé; mais je me contentai de laisser mon nom. Depuis ma mésaventure de la veille, j'avais réellement l'oreille basse.

En parcourant des yeux les affiches des spectacles du jour, celle de l'Opéra fixa toute mon attention. Aussitôt l'idée me vint de réparer mes

torts envers Monseigneur par un véritable coup d'éclat. Ma résolution arrêtée, je me fis remplacer à l'Ambigu, et, prenant sur l'actif de mes finances un *franc quatre-vingt centimes*, j'achetai, rue Montmartre, à la Belle Bolivar, un billet de parterre à moitié prix. En mettant le pied sous le vestibule, j'enfonçai mon chapeau pour ne pas être reconnu; une fois les Thermopyles du contrôle franchies, je me glissai furtivement dans un coin où j'attendis l'instant de saisir ma proie. Ce coup d'éclat n'avait donc rien de bien brillant, me dira le lecteur, puisque vous vous cachiez pour le commettre? Je l'avoue. Sachant que Mlle*** était la rivale de Mlle**** que Monseigneur protégeait, et à l'intervention de qui je devais les mille écus dont j'ai déjà parlé, j'avais formé le projet de siffler la première de la plus vigoureuse façon. Mon entreprise fut couronnée d'un plein succès. Trois à quatre bordées bien nourries imposèrent presque silence aux bravos des claqueurs patentés. J'avais l'esprit si préoccupé des hostilités que j'allais commencer, qu'un seul

soupir s'échappa de mon sein à l'aspect des lieux jadis témoins de ma prospérité; la main tournée, je n'y pensai plus. Je n'eus rien de plus pressé, le lendemain, que de me rendre chez mon illustre protecteur. En me voyant, le concierge me dit que je pouvais entrer. Ah! ah! me disais-je en montant l'escalier, Son Excellence sera enchantée. Elle était furieuse contre le coquin qui avait osé la veille siffler Mlle ***. Hélas! depuis que nous ne nous étions vus, Monseigneur était passé, comme dit Mlle Duchesnois dans *Andromaque:*

De la fille d'Hélène à la veuve d'Hector.

c'est-à-dire, qu'il avait quitté Mlle **** pour Mlle ***. On sent que je n'eus garde de me vanter du beau coup que j'avais fait. Voilà pourtant comme avec les intentions les plus pures, on peut dévier du bon chemin. Que me restait-il à faire dans cette circonstance? A réparer le mal que j'avais commis involontairement: l'occasion

ne tarda pas à s'en présenter. Je pénétrai par le même moyen dans le parterre, et, tel que ces girouettes politiques qui ont successivement crié : *Vive le Roi! Vive la Ligue* (111)! Je sifflai Mlle ***, dont je m'étais déclaré le chevalier quelques jours auparavant. Cette fois, le dénouement ne fut pas aussi heureux pour moi. Un commissaire de police vint me prier très-poliment de quitter ma place et me demanda compte de mon opposition. Je lui répondis avec une fière érudition qu'ayant payé mon billet, j'usais du droit qu'à la porte on achète en entrant. J'eus beau citer l'autorité de Boileau, l'officier de paix me répondit qu'il n'en connaissait pas d'autre que celle de M. le préfet de police, et donna l'ordre de me conduire au corps-de-garde, jusqu'à plus ample informé. Ce colloque n'avait pu se passer sans rassembler quelques spectateurs autour de nous ; Monseigneur, attiré par le bruit, sortit de sa loge, et, m'ayant reconnu, chercha à civiliser l'affaire. Voyant le commissaire près de céder, je choisis mon temps, grimpai aux qua-

trièmes, et redescendis par un autre escalier au bas duquel je trouvai une porte qui me conduisit hors de la salle. Toutefois, ne connaissant pas l'issue des négociations de Son Excellence, je ne jugeai pas prudent de coucher chez moi, et fus demander un asile à mon ami Piébeau, qui m'accorda généreusement l'hospitalité. Retiré dans une petite chambre au cinquième étage, j'y goûtai par fatigue le sommeil de l'innocence.

M'étant éveillé au chant d'un coq du voisinage, ma première pensée fut pour Thérèse; dès lors, il me fut impossible de me rendormir. Je ne sais combien de temps s'était écoulé dans cette douce et tendre rêverie, lorsque j'entendis, tout-à-coup, marcher rapidement au-dessus de ma tête, c'est-à-dire au sixième. Tout autant que je pus en juger par des phrases entrecoupées, je crus comprendre qu'on voulait faire violence à une femme. Je m'empressai donc de saisir mon vêtement le plus indispensable, et de voler au secours de la vertu; elle avait laissé la clé dans sa serrure. J'entre, et je vois une jeune personne

les cheveux épars et drapée avec un schall d'une manière théâtrale ; du reste, elle était en jupon court et en blanche camisole. A mon aspect, elle pousse un cri, et s'enfuit derrière ses rideaux. Qu'on juge de ma joie! j'avais reconnu Thérèse. S'il m'avait été permis d'en douter, l'arrivée de Mme Grignard aurait suffi pour rendre mon bonheur officiel. La portière montait un panier de braise sur laquelle était un pain à café et une tasse remplie de lait. Dans le premier mouvement de sa surprise, elle déposa par terre tout ce qu'elle tenait sur les bras, et me fit deux ou trois profondes révérences que je lui rendis par autant de saluts. Durant cet échange de politesses, Thérèse avait eu le temps de s'habiller. De mon côté, je redescendis pour me vêtir d'une manière plus décente. Dès que je fus remonté, je colorai du mieux que je pus l'affront fait à mon oreille, en assurant qu'on m'avait pris pour un autre. Thérèse m'apprit tout le chagrin que lui avait causé notre brusque séparation. Depuis ce jour, elle n'avait eu qu'un désir, celui de se mettre au

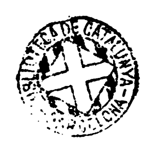
théâtre; quand j'étais entré si vivement dans sa chambre, elle étudiait un rôle dans un mélodrame. Je lui renouvelai la promesse de faciliter ses débuts, tant par moi que par mes amis. Alors, elle m'invita à partager son modeste déjeûner. Pouvais-je la refuser! mais ô disgrâce! tandis que notre reconnaissance s'opérait, un gros chat avait bu le lait, au grand désappointement de Mme Grignard, qui se hâta de nous quitter pour réparer la gloutonnerie du matou. Thérèse l'accompagna, sous un prétexte dont je ne fus pas la dupe, et par cet excès de pudeur de sa part, je restai seul dans la mansarde de ma bien-aimée.

Combien ces lieux avaient pour moi de charmes! Voilà, me disais-je, la chaise sur laquelle Thérèse s'est assise; le lit sur lequel elle a reposé solitairement, je le suppose; l'oreiller qu'elle a pressé de sa tête virginale! en jetant les yeux sur les murs, décorés d'un papier dont l'origine remontait au moins à trente ans, j'aperçus les portraits de Mlle Adèle Dupuis, de Mme Allan Dorval et autres héroïnes des boulevards (112).

Ces portraits, privés de cadres, étaient modestement suspendus à l'aide de quelques épingles, car Thérèse était aussi pauvre que jolie. L'arrangement de ces images n'avait pourtant pas toute la symétrie qu'un amateur des arts aurait exigée; j'allais presque en accuser la maîtresse de céans, lorsqu'en soulevant le coin de quelques-uns de ces portraits, je me convainquis qu'on n'aurait pu les déplacer sans inconvénient; tous étaient de véritables *bouche-trous;* au reste, ils me parurent d'une ressemblance frappante. Quelques brochures se trouvaient çà et là sur la cheminée, dont un fragment de miroir faisait tout l'ornement. Cette bibliothèque se composait de plusieurs mélodrames au courant du répertoire, et de cinq à six romans, parmi lesquels je remarquai l'*Atala* de M. le vicomte de Chateaubriant; cela me donna une bonne idée de l'esprit de Thérèse. En continuant mon examen statistique, je découvris sur le coin d'une table un billet de loterie et une reconnaissance du Mont-de-Piété. Je crus d'abord que le montant de celle-ci était allé

se perdre dans la roue de fortune ; les dates me fournirent la preuve du contraire ; car celle du billet de loterie était bien plus ancienne que l'autre. En retournant ce billet, j'y lus : ce billet appartient à Mme Grignard. Quant à la reconnaissance, elle me prouva toute la vertu de ma chère Thérèse, puisqu'elle se privait du nécessaire, quand il lui aurait été si facile de se procurer le superflu.

Elle revint avec la portière. Notre déjeûner, quoique frugal, me sembla délicieux. A la suite de ce modeste repas, Thérèse me raconta son histoire. Orpheline dès son bas âge, elle fut recueillie par la veuve d'un colonel de la vieille armée, qui était bonne sans bigotisme, et charitable sans être dame de charité. La mort l'ayant privée trop tôt de sa bienfaitrice, Thérèse fut forcée de prendre l'aiguille pour échapper à la misère, et, peut-être, à une prospérité plus à redouter pour elle que la mauvaise fortune. Devenue ouvrière en dentelles, le hasard lui procura la connaissance de madame Grignard, dont le fichu de noce



avait reçu une lacune. Par suite de cette liaison, la jolie orpheline vint habiter dans la maison dont son amie était l'un des Cerbères, et bientôt elle partagea le goût que M. Grignard avait pour le mélodrame, goût que je contribuai à propager en elle, par l'offre que je lui fis de faciliter ses débuts. Pauvre petite ! elle avait été si malheureuse ! L'amour acheva de pénétrer dans mon cœur par le chemin de la pitié, en dépit de la chanson qui prétend que la pitié n'est pas de l'amour. Eh! quel mortel aurait pu se défendre de céder à Thérèse, en apprenant de sa bouche innocente que désirant faire son premier pas au théâtre, elle ne pensait point à le faire dans le monde.



CHAPITRE XXI.

Thérèse se destinant au théâtre, je suis incertain sur celui où elle doit débuter.—Comme elle a étudié le mélodrame, je me décide pour le premier Théâtre-Français. —Opinion raisonnée d'un membre du comité-directeur sur notre littérature dramatique. — Il me promet d'appuyer le début, — Je le quitte plein de joie et d'espérance.— Premier entretien sentimental entre Thérèse et moi. — Arrivée d'un tiers. — Discussion conjugale entre M. et Mme Grignard. — Je suis cassé aux gages, par l'administration de l'Ambigu-Comique.

L'histoire de Thérèse étant arrivée à son dénouement, je quittai ma charmante héroïne;

mais ce ne fut que pour m'occuper d'elle. Toutefois, en réfléchissant à la mission dont je venais de me charger, je me sentis un peu embarrassé sur le choix de la scène où il convenait le mieux qu'elle fît sa première apparition. Toutes les avenues de l'emploi des princesses innocentes, malheureuses et persécutées me paraissaient obstruées par une foule de prétendantes aux honneurs du martyre mélodramatique, martyre que tous les tyrans peu délicats leur font subir par excès de tendresse. Jamais, me disais-je, Thérèse ne pourra verser d'aussi nombreuses larmes que mademoiselle Adèle Dupuis de la Gaîté, ni perforer l'abdomen du crime avec la dextérité de mademoiselle Bourgeois (113), actrice qui, dans sa jeunesse, faisait le coup de sabre comme le coup de poingt, et qui a tué plus d'hommes en sa vie que le plus intrépide de nos grenadiers. Les abords de l'Ambigu-Comique me semblaient encore plus escarpés; je craignais qu'au premier signal de l'irruption d'une princesse supplémentaire, les quatre qui s'y disputaient déjà le trône,

ne se réunissent contre la nouvelle venue, sauf à reprendre ensuite la querelle au point où elles l'auraient laissée : Thérèse ne pouvait donc être là que comme une cinquième roue à un carrosse. Les mêmes inconvéniens s'offraient à mon esprit, quand j'arrêtais ma pensée sur le théâtre de la porte Saint-Martin où régnait madame Allan Dorval, et, par contre-coup, mademoiselle Élisa; Thérèse aurait eu surtout à y redouter la concurrence de mademoiselle Jonas; c'était la placer, non pas à la gueule du loup, mais à celle de la baleine. Quant au Cirque-Olympique, il ne fallait pas y penser : pour y figurer avec succès, Thérèse n'était pas encore assez ferrée et son ton n'avait rien de cavalier.

Tout en me grattant l'occiput, à la manière des poëtes, il en jaillit une idée lumineuse qui fixa mes irrésolutions. Puisqu'elle a étudié le mélodrame, m'écriai-je d'un ton de possédé, pourquoi ne débuterait-elle pas au premier Théâtre-Français!!! (114) Ce genre y est en grand crédit; tous ces Messieurs recevront Thérèse à bras ou-

verts; ne cherchons pas davantage, c'est là que les destins ont marqué sa place. A peine avais-je prononcé ces mots, que je me dirigeai vers le domicile de l'un des membres les plus puissans du comité-directeur de la rue de Richelieu. L'ayant soigné, dans le temps, avec un zèle tout particulier, je lui étais parfaitement connu, et je ne doutais pas qu'il ne saisît cette occasion de se montrer reconnaissant. Mon attente ne fut pas trompée; à mon nom sa porte s'ouvrit, et je ne tardai pas à me convaincre que si les comédiens manquent par fois de mémoire, ce n'est jamais que sur la scène.

« Oui, mon cher Robert, me dit-il, après avoir connu l'objet de mon ambassade, le sujet dont tu me parles me paraît avoir fait les seules études nécessaires pour obtenir de grands succès dans la carrière théâtrale. Si Dieu me prête vie et santé, j'opérerai la révolution que nous avons commencée mes amis et moi. Le public ne veut plus du sublime ennuyeux du grand Corneille, des tendres fadeurs de l'inévitable Racine, ni même

du coloris poétique de l'universel Voltaire ; quant à Molière, fi donc ! c'est l'auteur le plus mal embouché de toute la littérature ; il sera bientôt forcé de battre en retraite, au bruit des sifflets, et il entraînera dans sa fuite Régnard le pasquin, Dancourt le bavard et autres poétereaux (*ineptus poëta*) de même farine, que nous jouons encore parce qu'ils font venir un peu d'eau au moulin, et surtout parce qu'il n'y a aucun droit d'auteur à payer. *Émilia! Louis XI!* voilà des pièces comme il nous les faut. Je pourrais citer aussi le *Siége de Paris;* mais malheureusement il est en vers, et nous ne voulons que de la prose (115), parce qu'enfin la prose est plus dans la nature et qu'elle est d'ailleurs plus facile à dire. A quoi bon claquemurer la pensée dans des limites ? quant à moi, lorsqu'il m'arrive de guerre-lasse, d'accepter un rôle rimé, j'y mets pour condition qu'on ne me gênera pas sur l'article de la mesure, et que si la force de la situation m'inspire un *ah!* un *hé!* ou un *ho!* de plus, on prendra cette treizième syllabe par-dessus le marché. Je sais

que de certains journalistes se permettent de nous traduire en ridicule dans leurs pamphlets quotidiens; mais ces grimauds de folliculaires ne parviendront jamais à nous faire rompre d'une semelle : la tragédie romantique, qu'ils s'obstinent à nommer mélodrame dans l'espoir de la décréditer auprès de quelques esprits timorés, la tragédie romantique, dis-je, les écrasera de son propre poids; elle régnera bientôt en souveraine sur notre théâtre national, où elle offrira la nature dans toute sa simplicité primitive et mettra au grand jour la moindre action de la vie privée, avec une fidélité inconnue jusqu'à notre époque. N'est-ce pas, par exemple, une susceptibilité misérable, que de ne pas vouloir qu'on montre la potence dans une pièce dont le héros doit finir par être pendu? Jamais contrastes ne seraient plus éminemment dramatiques, qu'un bosquet et la place de Grève? un banc de gazon et un échafaud? sur l'un, la vertu serait attaquée; sur l'autre, le crime recevrait le châtiment qu'il aurait mérité. Les spectateurs, et principalement les

spectatrices, ne peuvent être remuées que par de grandes secousses; un tremblement de terre est donc inévitable au Parnasse Français. Voilà pourquoi nous avons commencé par tout bouleverser. A vrai dire, nous ne sommes pas encore bien fixés sur le mode de reconstruction; mais il sortira de tout cela un genre qui.... ah!.... un genre.... un genre enfin.... comme on n'en aura jamais vu. Les théâtres les plus secondaires, sentant bien que la mine des maux de l'âme était épuisée, cherchent à exploiter celle des maux du corps, dont la richesse est incalculable : l'anévrisme, la cécité, la pulmonie, la fièvre jaune, le choléra morbus, la peste, etc., etc., etc. (116), sont bien plus intéressans que la jalousie, l'ambition, l'amour et autres lieux communs de morale publique. Ceux qui blâment ces innovations pathologiques, pathologique des mots grecs *logos* et *pathos*, ceux-là, dis-je, sont des ignorans qui n'ont jamais su qu'Apollon est à la fois dieu des arts et de la médecine. En résumé, si nous ne parvenons pas à consommer le grand œuvre que

le génie du siècle nous a portés à entreprendre, nous aurons, du moins, l'honneur de l'avoir tenté, et d'avoir frayé la route à nos successeurs. Hélas! nous serons en cela un nouvel exemple du *sic vos non vobis*. Qu'en penses-tu Robert? — Oh oui, vous avez raison : *nos bis* sont inutiles au Théâtre-Français. A cette réponse, le futur protecteur de Thérèse me dit en souriant : tu n'es pas familiarisé avec la langue de Virgile; mais chacun la sienne. J'ouvrais la bouche pour lui montrer que j'étais encore de son avis sur ce point, lorsqu'il me la ferma, en ajoutant : « que la petite vienne me voir; je te promets de l'appuyer de manière à lever tous les obstacles, si, toutefois, il s'en présente. » (117)

En retournant chez Thérèse, je la voyais déjà sociétaire, et même je lui donnais une voiture attelée de deux magnifiques chevaux, tant mon esprit galopait dans les espaces imaginaires; mais bientôt, une pareille idée était repoussée par mon amour et ma jalousie. Au fait, me disais-je, toutes ces dames n'ont pas équipage. Eh bien, à

l'exemple de ces dernières, elle ne courra pas après la fortune ; elle l'attendra!.... (118)

Je crois inutile de peindre au lecteur la joie que mon récit fit naître dans le cœur de Thérèse ; madame Grignard en pleura d'attendrissement et d'espérance, car elle se voyait déjà dans les coulisses du Théâtre-Français, tenant le schall de la princesse et lui offrant le verre d'eau sucrée. Pour célébrer cet heureux événement, la portière proposa le cidre et les marrons; la proposition fut acceptée à l'unanimité. Je votai d'autant plus volontiers en faveur de cette motion gastronomique, qu'un délicieux tête-à-tête s'offrait à moi dans la perspective. Cette fois, la vertu de Thérèse ne fut point effarouchée de la situation où elle allait se trouver; cependant, il était facile de s'apercevoir qu'elle n'était point sans quelque inquiétude; moi-même j'étais troublé comme un conscrit qui voit le feu pour la première fois. Il est vrai que je n'avais pas encore éprouvé une agitation de cette espèce; j'étais bien aise et fâché tout ensemble de me voir face à face avec

l'innocence; jusqu'à ce jour la nature de mes fonctions ne m'avait pas mis en rapport si direct avec elle. Nous nous regardâmes long-temps Thérèse et moi sans oser arrêter nos regards l'un sur l'autre; mais chaque fois qu'elle soupirait, j'en faisais autant, et Dieu sait jusqu'où ce duo sentimental aurait pu se prolonger, si, la première, elle n'avait rompu le silence, en me disant d'une voix aussi douce que pénétrée: « Ah! M. Robert, que de peine je vous donne?—Toute peine prise pour vous, Thérèse, devient un plaisir. — Que vous êtes bon!—Et vous jolie!—Cela vous plaît à dire? — Autant qu'à voir! — Savez-vous que j'aurai beaucoup à faire pour réussir? — Vous n'aurez qu'à vous montrer; la nature vous a si bien traitée, que vous réussiriez sans le secours de l'art. — Si encore j'étais élève du Conservatoire (119)! — Vous n'en sauriez probablement pas davantage, sous le rapport du talent.—Vous croyez?...—J'en suis certain; tandis que vous y auriez peut-être perdu votre cœur. — Comment cela?—(Ici Thérèse rougit et baisse les yeux.)—

Eh! mais, en... en écoutant les tendres discours des élèves de la classe des hommes, et même en suivant avec trop d'abandon les conseils de certains professeurs qui ont un mode d'enseignement tout particulier. — Je ne vous comprends pas. — J'en suis enchanté pour vous et pour... — Pour qui, M. Robert? — Pour moi. « (Thérèse baisse de nouveau les yeux, et je m'empare de l'une de ses mains qu'elle retire précipitamment; mais avec une sorte de précaution.) Encouragé par la demi-confidence que je venais de lui faire, je pensai qu'il ne fallait pas rester en si beau chemin, et je renouai ainsi la conversation : « Quand vous serez sociétaire au théâtre Français, méconnaîtrez-vous vos anciens amis? — Jamais! est-ce que ces dames en agissent de cette manière? — Pas toutes; mais la grande majorité. Au reste, ce n'est pas leur faute, puisqu'on dit que la fortune est aveugle. — Je vous promets que je ne serai pas comme elle, et que lorsque vous viendrez me voir je vous recevrai avec le plus grand plaisir. » Il y avait tant de naïveté dans cet

aveu, que je ressaisis une main de Thérèse; elle ne pensa plus à la retirer. Alors, je m'enhardis, et nous en étions là, lorsque madame Grignard rentra avec le cidre et les marrons. Le lecteur va sans doute me traiter de nigaud, de Nicaise; mais l'apparition de la portière me causa plus de satisfaction qu'elle ne me contraria ; lorsqu'on aime sincèrement on redoute toujours de lâcher le dernier mot, dans la crainte d'acquérir une certitude négative. Je ne sais quel poète a dit : *espérer, c'est jouir!* (120)

Madame Grignard jouit bientôt à sa façon. Dès le début de la seconde bouteille, son cerveau battit la campagne, et la troisième n'était pas encore en vidange qu'il n'y avait plus personne au logis. Au lieu de dormir, elle nous raconta les cancans du voisinage, et nous avoua que l'honneur du respectable M. Grignard n'avait tenu qu'à un fil. *In cidro veritas!* à force de parler des autres et d'elle-même, notre commère amena la conversation sur nous, et nous dit sans nulle circonlocution oratoire : « Quand vous serez

mariés, vous ferez le plus joli petit ménage du monde. » Il est probable que madame Grignard n'en serait pas restée là, si son mari ne fût venu la forcer à mettre de l'eau dans son vin, en lui reprochant de ne pas descendre, comme elle le lui avait promis. Nous sûmes alors qu'il avait été convenu entre les deux époux qu'un remplacement mutuel aurait lieu entre eux; madame Grignard devait aller garder la loge, pendant que son mari serait venu s'asseoir, à son tour, au banquet de l'amitié. Les remontrances de ce dernier avaient été très-modérées, tant qu'il ne s'était pas assuré de la situation intérieure des bouteilles; mais quand il eut acquis la triste certitude qu'on ne lui avait pas même laissé de quoi humecter son palais, il se servit de sa langue pour démontrer à madame Grignard toute l'inconséquence de sa conduite; intraitable sur le chapitre des formes, notre savetier posa la question de la discipline conjugale, et prétendit : qu'étant, par la nature et par le Code, chef de la communauté, il était roi dans son échoppe,

comme le charbonnier de la *belle Arsène* l'était dans sa cabane; en un mot, dit-il, dans un ménage bien gouverné ce n'est jamais la femme qui doit se permettre de se griser.

L'heure étant venue de nous séparer, le couple Grignard redescendit dans sa loge, et je regagnai ma chambre, après avoir souhaité le bon soir à Thérèse. En rentrant chez moi, je rencontrai Piébeau qui me dit : j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer; tu es cassé aux gages par l'administration de l'Ambigu; je prévoyais que la négligence que tu mettais depuis quelque temps dans ton service amènerait ce dénoûment. Cette nouvelle ne me causa aucun regret et je fus me coucher très-philosophiquement, après avoir répondu à Piébeau que puisque les ministres, et même les rois, perdaient quelquefois leurs places, je ne devais pas être surpris de ne point conserver la mienne.



CHAPITRE XXII.

Présentation de Thérèse au membre du comité du Théâtre-Français. — Le début ne peut pas avoir lieu. — Pourquoi. — Je tourne mes vues vers l'Odéon. — Première représentation d'un opéra ultramontain. — La salle à l'extérieur et à l'intérieur. — J'y retrouve une vieille connaissance. — Tableau fidèle et historique de cette première représentation. — Tumulte et combat entre le parterre payant et le parterre payé. — Frayeur de Thérèse. — Quel est le maître de déclamation que le hasard lui procure. — Chute d'une Hermione. — Thérèse renonce définitivement à se risquer au Faubourg Saint-Germain. — Choix que nous faisons pour elle d'un autre Théâtre. — Détails indispensables sur mes moyens d'existence. — Association industrielle dont je fais partie.

Thérèse était si jolie, que je ne voulais pas la laisser aller seule chez mon ami du Théâtre-Fran-

çais. Elle prévint mon désir, à cet égard, en me priant de l'y accompagner. Je lui donnai le bras, et nous voilà partis. En me voyant, le protecteur prit un air digne qui intimida Thérèse, et qui me prouva qu'il ne s'attendait pas à ma visite. Après quelques mots de politesse échangés entre nous, il nous annonça que le début ne pouvait pas avoir lieu. Néanmoins, s'apercevant du mauvais effet que cette nouvelle produisait sur Thérèse, il se hâta d'ajouter : quant à présent. « Lorsque j'en ai fait, dit-il, la proposition, en l'appuyant de tout ce qui pouvait la faire adopter, on m'a répondu que le réglement s'y opposait pour cette année, et que, d'ailleurs, on ne voulait pas donner ce désagrément à celles de nos camarades qui tiennent l'emploi des jeunes rôles par rang d'ancienneté (121). Je suis très-fâché, très-contrarié de cela, car la petite est charmante, adorable! ma parole d'honneur! Mais ce maudit réglement nous oppose un obstacle qui me paraît insurmontable. Au surplus, si jusqu'à l'année prochaine cette belle enfant veut prendre de mes leçons, je

lui en donnerai avec le plus grand plaisir, et cela, sans intérêt, je vous prie de le croire. Je ne lui demande que du travail et de la soumission aux conseils du maître. » En parlant ainsi, le maître s'était rapproché de l'élève future, et lui frappait familièrement sur la joue. J'aurais préféré recevoir moi-même deux soufflets bien et dûment conditionnés. « Il y a encore, ajouta-t-il, un excellent moyen de former la petite; c'est de la faire voyager. Je puis, quand elle aura acquis une certaine expérience, la conduire avec moi à Saint-Germain ou à Versailles. Nous y allons jouer quelquefois au bénéfice d'une famille malheureuse, ou d'un homme de lettres dans l'infortune; dans ce eas, le bénéficiaire se charge de tous les frais, car il ne serait pas juste que nous fussions victimes de notre bienfaisance; c'est bien assez de jouer par charité. Adieu, Mons Robert, tu sais maintenant comment il faut que la belle Thérèse se conduise pour réussir, et quand elle voudra je serai tout à ses ordres. Pardon si je vous quitte si brusquement, mon ado-

rable; mais j'ai à étudier, et, avant tout, nous nous devons aux plaisirs du public.

Ce désappointement me fut d'autant plus sensible, que j'avais parlé de ce début à Thérèse comme d'une chose arrêtée, et qui ne pouvait rencontrer aucun obstacle. Je me doutais bien du moyen qu'il y avait d'en triompher; mais je n'étais pas homme à y prêter les mains, et Thérèse n'était pas fille à y consentir. Comme nous traversions tristement la place des Victoires, je fus accosté par la femme-de-chambre de l'actrice chez qui j'étais allé en ambassade de la part de Mouchival, lors de notre sortie de Sainte-Pélagie. Elle m'apprit que sa maîtresse n'avait pas persévéré dans son projet de retraite, et me dit en même temps que mon ami Mouchival ayant vendu assez avantageusement sa charge de claqueur en chef, venait d'acheter une fort jolie maison de campagne aux environs de Pantin; elle ajouta que, plusieurs fois, il lui avait raconté le sujet de notre brouille; mais qu'il ne m'en voulait plus. Cette assurance me fit plaisir. En

réciprocité de ses confidences, je fis à mademoiselle Julie celle qui concernait Thérèse, dont la présence attirait son attentive curiosité, et c'est par elle que je sus la perfidie diplomatique de mon homme au ton proctecteur : c'est Madame qui me l'a dit, continua l'officieuse soubrette ; loin de contribuer aux débuts de Mademoiselle, c'est à lui seul qu'il faut attribuer le refus, car c'est lui seul qui a parlé contre avec une chaleur extraordinaire ; on devait s'y attendre, puisqu'il est l'ami intime de mademoiselle B. La preuve que les débuts ne sont pas fermés, c'est qu'on en annonce un pour la semaine prochaine, dans l'emploi auquel se destine Mademoiselle. Vous pouvez vous en assurer en lisant l'affiche. Je remerciai mademoiselle Julie, et je m'écriai mentalement : encore un donneur d'eau bénite de coulisse.

L'affiche nous convainquit bientôt que Julie ne s'était pas trompée. En parcourant celle de l'Odéon, mes vues se portèrent vers ce théâtre, où, d'après quelques journaux, on jouissait du

calme qu'on trouve ordinairement dans la solitude. Là, du moins, me disais-je, Thérèse pourra débuter tranquillement, et si, par hasard, elle n'a pas d'*agrément*, on n'en saura rien à Paris. Néanmoins, avant de faire aucune démarche à ce sujet, nous résolûmes d'aller voir la salle, les acteurs et tâter, comme on dit, le terrain. Piébeau nous procura trois places gratuites de seconde galerie, car le décorum exigeait que madame Grignard fût en tiers dans ce voyage. Pour surcroît de bonheur, on donnait ce jour là une première représentation d'un opéra *ultramontain*. En apercevant la foule qui cernait extérieurement la salle; nous crûmes nous être trompés, et je me disposais à demander notre chemin, lorsqu'en dirigeant ma vue sur la partie supérieure de la façade, j'y lus : *Odéon* écrit en lettres *bronzées*, tant l'or est rare à ce théâtre. Il fallut bien céder à cette preuve. Nous étant placés à la queue, ainsi que les bons gendarmes nous l'ordonnèrent, nous fîmes pendant plus d'une heure le pied de grue sous la galerie. Tout à coup un

grand bruit vint frapper nos oreilles; la cause en était due à des jeunes gens qui, impatientés d'attendre plus long-temps que l'ordonnance ne le voulait, charmaient leur ennui en cassant les vitres. Je ne fus pas étonné de ce désordre, sachant par expérience que les administrations le désirent plutôt qu'ils ne le craignent; c'est pour cela qu'on laisse s'agglomérer les spectateurs devant les portes; je ne dis pas les bureaux, car, les jours de première représentation, les bureaux sont rarement ouverts. Enfin, nous pénétrâmes dans l'enceinte; mais ce ne fut pas sans que la pudeur de Thérèse ne fut alarmée de certaines tentatives qu'elle ne m'avoua que lorsque nous eûmes pris nos places, ne voulant pas, me dit-elle, m'exposer à des contestations. Quel dévoûment de sa part, et que d'amour dans cette prudence! Quant à madame Grignard, elle fut respectée autant qu'elle était respectable (122).

En examinant l'aspect intérieur de la salle, je ne pus m'empêcher de m'écrier : fiez-vous aux journaux après cela! on ne peut pas mentir avec

plus d'impudence ! voilà pourtant comme on écrit l'histoire ! — Les journaux ont raison, M. Robert, me dit alors un Monsieur placé derrière nous. Étonné d'entendre prononcer mon nom, je me retourne et je vois mon vieil amateur de Feydeau, ce bienveillant teinturier de mes productions littéraires. Nous eûmes bientôt renoué connaissance, et je lui témoignai combien cette rencontre me procurait de plaisir. Je lui présentai Thérèse qu'il salua très-gracieusement, et madame Grignard qu'il honora d'un mouvement de tête moins prononcé. Il m'apprit qu'il allait beaucoup moins souvent à l'Opéra-Comique depuis que le claqueur qui lui procurait des billets s'était brouillé avec son chef de file, pour s'enrôler dans la troupe applaudissante de l'Odéon. C'était encore grâce à lui qu'il assistait à la première représentation du nouveau *pasticcio* (123). « Les journaux dont vous parliez tout à l'heure, ne disent que la vérité sous le rapport de la minorité quotidienne du public de ce théâtre; j'y viens assez souvent pour savoir à

quoi m'en tenir. Figurez-vous, qu'on pourrait, au moins six fois la semaine, lui faire l'application de cette plaisanterie *qu'on entendrait une souris trotter, car on n'y voit pas un chat.* Mais s'il n'y a pas un chat, en revanche on est sûr d'y rencontrer un chien (124) qui se promène en amateur dans le parterre, et va de banquette en banquette à la découverte de quelques habitués qui lui donnent l'excédant du sucre de leur demi-tasse. Pour ceux qui ne viennent ici qu'aux premières représentations, ce théâtre est toujours plein; mais hélas! les autres jours, presque toutes les places sont veuves de leurs spectateurs. Les causes de cet abandon seraient trop longues à vous détailler; elles seront le sujet d'un petit écrit que je me propose de publier en faveur de la tragédie et de la comédie, contre lesquelles l'ignorance s'est liguée avec la superstition et le jésuitisme (125). Certes, si de tout ce monde que vous voyez aujourd'hui, il en venait seulement un tiers chaque jour, le caissier aurait plus souvent les mains dans sa caisse que dans ses poches;

mais, pour cela, il faudrait que ce tiers fût au moins consolidé, et n'entrât pas avec du papier monnaie, comme vous savez que cela se pratique dans beaucoup d'autres théâtres; Feydeau doit, en très-grande partie, sa décadence à ce genre de recette ruineux pour les directeurs de spectacle autant que pour les gouvernemens. Nous en étions là de cette conversation, lorsque le chef d'orchestre donna le signal à ses instrumentistes, et l'ouverture commença.

Tout fut pour le mieux pendant le premier acte, et, moi-même, entraîné par le torrent des bravos et par l'espèce d'obligation que j'avais contractée en recevant des billets de la main de Piébeau, j'agis en toute conscience pour le succès. Thérèse, madame Grignard et jusqu'au vieil amateur me secondaient de toute la puissance de leur enthousiasme, en se demandant, de temps à autre, ce que disait madame Schutz (126), cantatrice dont la prononciation trois quarts allemande et un quart française, formait un baragoin inintelligible pour tous ceux qui n'étaient pas

dilettenti *faubouriens*. Toutefois, malgré les nombreux travailleurs dont la salle était garnie, une vieille habitude me faisait pressentir une catastrophe; de légers murmures s'étaient déjà faits entendre à mon oreille exercée, et des sifflemens sourds m'annonçaient un prochain orage. Il éclata pendant un air chanté par M. Lecomte(127) avec une intrépidité de *fausset*, l'un des caractères distinctifs du talent de cet artiste plus cher à son directeur qu'au public. Les amis firent d'abord bonne contenance; mais les jeunes gens des écoles de droit et de médecine se levèrent à leur tour et placèrent la *contre-marque* au chapeau, en signe de ralliement. On sait que tout individu porteur d'un billet payant reçoit au contrôle une carte supplémentaire qui lui fournit le moyen de sortir de la salle, à volonté, tandis que les billets gratis, condamnés aux travaux forcés du parterre, ne peuvent quitter leurs bancs, même pendant les entr'actes. Au premier cri d'insurrection, les cocardes numérotées montèrent debout sur les banquettes en criant haro sur les claqueurs!

J'en frémis de colère, et Thérèse se serra contre moi par frayeur. Le tumulte finit par devenir si grand que *le sauve qui peut* fut prononcé par les souteneurs odéonniens, dont les plus prudens battirent en retraite dans l'orchestre, enjambant les stalles et les amateurs qui s'y trouvaient. Les musiciens craignant à leur tour que cette irruption ne devint funeste à leurs instrumens, les déménageaient derrière la rampe, faible barrière contre l'audace des cohortes victorieuses des Latins qui tombant sur les *Romains*, claquaient à leur tour les claqueurs et leur infligeaient ainsi la peine du talion. Enfin le calme se rétablit de guerre lasse; un armistice fut conclu et chacun vint réoccuper ses positions; mais quand les chants reprirent leur cours, les bravos avaient cessé! Pendant tout le reste de cette représentation, Thérèse m'assura qu'elle ne voulait point que je fusse claqueur à l'Odéon : J'aimerais mieux, ajouta-t-elle naïvement, que vous fussiez *un... je ne sais quoi* (128)*!* dès ce moment, les sifflets devinrent partie obligée, et

cette musique additionnelle ne cessa de se faire entendre qu'après la chute du rideau. L'incendie fut près de se rallumer, lorsque l'instant arriva de demander les noms des auteurs; mais à la première étincelle, l'opposition reprit son attitude menaçante, et les coupables ne purent faire annoncer qu'avec peine qu'ils désiraient s'envelopper du manteau de l'anonyme. A la sortie, divers groupes assuraient qu'ils n'avaient pas plus compris les paroles de la pièce que l'idiome *franco-tudesque* de madame Schutz. Madame Grignard avait été plus heureuse, elle avait entendu tous les vers, tant les arrangeurs savent mettre leur génie à la portée de toutes les intelligences.

Le vieil amateur m'ayant fait promettre d'aller le voir, je fus chez lui, dès le lendemain, et, à dater de ce jour, nous nous vîmes très-fréquemment. Il se chargea de donner à Thérèse des leçons de déclamation qui sentaient un peu leur ancienne école; mais qui servirent beaucoup à développer dans son élève les germes de talent

que la nature avait mis en elle. Hermione étant un rôle très-favorable au jeu des passions, fut étudié par Thérèse avec un zèle infatigable; mais elle renonça à se risquer dans ce personnage, et même à débuter à l'Odéon par suite d'une catastrophe dont nous fûmes les témoins. C'était un dimanche, jour que l'administration de ce théâtre semble affectionner pour les débuts de ses artistes, mais qui, très-rarement, est un jour de fête pour eux. La rivale d'Andromaque fut sifflée avec tant d'inhumanité (129), le parterre l'immola avec une si froide barbarie, dès la première scène, que Thérèse déclara formellement à son maître de déclamation renoncer aux honneurs d'un début au faubourg Saint-Germain. Tout ce que nous lui dîmes à cet égard ne put triompher de sa frayeur, et nous finîmes par être de son avis. Dès-lors il fut décidé que Thérèse ferait son premier pas soit à la rue Chantereine, soit à la rue Transnonain, où deux tréteaux dramatiques sont élevés à l'instar de celui qu'on voyait jadis à l'Estrapade, et qui procura une si grande re-

nommée tragi-comique à la famille de Cadet Roussel, non moins féconde que la race d'Agamemnon.

Il est temps de prévenir une question que le lecteur a eu sans doute plusieurs fois l'intention de m'adresser. « Comment l'état de vos finances vous permettait-il d'aller, de venir, de faire la cour aux belles et de claquer en amateur? Si j'ai bonne mémoire, vous avez dit qu'en vous acheminant vers la barrière des Martyrs, il ne vous restait que deux pièces de cinq francs; depuis ce moment j'ai toujours vu pour vous des occasions de dépense, et vous ne m'avez fait connaître aucune recette! Dans presque tous les romans les héros meurent de faim en vivant d'amour, mais dans des mémoires où la vérité préside, il n'est pas possible de laisser dans le vague, le matériel de l'existence? » Ces remarques sont toutes très-judicieuses, et je vais résoudre l'espèce de problême financier que mes lecteurs seraient dans le cas de soumettre à ma franchise. Certes, il m'en coûte de faire un pareil aveu; mais puisque je me

suis placé devant le tribunal du public, je lui dois la vérité, toute la vérité, rien que la vérité! Cependant, je crois pouvoir déclarer, pour ma justification, que je n'ai jamais pris de mon chef les routes détournées, et que c'est toujours à l'instigation d'autrui que j'ai dévié de la ligne droite; ligne, au surplus, que ne suivent pas toujours très-scrupuleusement les faux dévots et les vrais diplomates.

Pendant mes exercices aux théâtres *extra-muros*, je ne me soutins qu'en contractant des dettes, que le produit de mon travail à l'Ambigu-Comique ne me permit pas d'acquitter. Dans cette situation, je conçus quelques inquiétudes, car, malgré la bonne fortune que j'avais trouvée à Sainte-Pélagie, je n'avais aucun désir d'y retourner. Des perdrix sous les verroux ne valent pas un morceau de pain sec en liberté, et les vins les plus généreux qu'on ne doit qu'à l'avarice d'un geolier, ne flattent pas aussi agréablement le palais que l'eau pure qu'on peut puiser soi-même dans le ruisseau d'une prairie; sous ce rapport,

le pauvre diable qui, dans le roman de Lesage, mange ses croûtes trempées dans une fontaine, me paraissait beaucoup plus heureux que ce pauvre fournisseur millionnaire faisant dans sa prison une chère de Lucullus, et y sablant le champagne à la santé de ses nombreux créanciers. C'est dans cet état d'esprit que je reçus de Piébeau l'offre de m'associer à quelques amis dans une entreprise dont les résultats étaient infaillibles. Il s'agissait de *faire le billet de spectacle*, non pas manuellement, ce qui nous aurait placés dans la cathégorie des faussaires; mais d'attirer à nous, par un peu d'adresse et d'industrie, le papier-monnaie dramatique fabriqué par ceux qui pouvaient le mettre légitimement en circulation. Après avoir calculé toutes les chances bonnes et mauvaises, je consentis à entrer dans l'opération. A cet effet, l'un de nous écrivait, au nom d'un journal en crédit, à l'auteur dont on devait représenter la pièce le soir même, ou à l'actrice qui débutait, ou à la nouvelle administration jalouse de se trouver en harmonie avec

les trompettes quotidiennes; il écrivait, dis-je, pour demander soit une loge, soit des billets qu'on n'avait garde de nous refuser; souvent même, ceux de nos associés qui n'étaient point connus, jouaient le rôle de gens comme il faut, et se présentaient en personne, levant ainsi des contributions *verba volant*. Le seul amour-propre des sociétaires des théâtres royaux nous valait de quinze à vingt places, un jour dans l'autre. Nous l'exploitions en supposant qu'un comédien de province, peu fortuné, désirait, en traversant la capitale, admirer le talent sublime de M. un tel ou de M[lle] une telle, et prendre leçon d'un modèle inimitable ! Rarement cette phrase manquait son but, tant la vanité est *impressionnable* à la flatterie. Combien de grands seigneurs sur le théâtre du monde, et particulièrement sur celui de la cour, agissent, à cet égard, en comédiens ordinaires du roi ! Les billets que nous recevions étaient bientôt métamorphosés en numéraire, et chacun de nous pouvait compter sur dix à douze francs dans sa journée. Voilà comment

je maintins l'embonpoint de ma bourse jusqu'au moment où la fortune, cessant de me faire la grimace, voulut bien me sourire de nouveau. Quelques malins esprits prétendront qu'en sa qualité de femme, cette inconstance de sa part était toute naturelle; mais moi qui ai toujours su à quoi m'en tenir sur cet article, je n'attribuai ce changement qu'à la marche naturelle de la déesse dont la roue nous abaisse et nous élève successivement : heureux ceux qui ont assez de présence d'esprit pour ne pas rester dans l'ornière !

Cette riante portion de ma vie me ramène naturellement à Thérèse, dont les débuts feront la matière du chapitre suivant.



CHAPITRE XXIII.

Thérèse debute au théâtre Doyen. — Représentation tragi-comique d'*Hamlet*. — L'ombre du roi de Dannemarck. — Suites de cette représentation.

A la suite d'un conseil tenu chez le vieil amateur, conseil où sa gouvernante et Mme Grignard opinèrent du bonnet, il fut unanimement décidé que Thérèse se familiariserait avec les planches sur le théâtre de la rue Transnonain, dont le respectable M. Doyen était le propriétaire-directeur. Ayant appris qu'on devait y représenter inces-

samment la tragédie d'*Hamlet*, je parvins à mettre Thérèse de la partie, non pour y figurer sous les traits de la reine Gertrude; mais sous ceux de la douce et intéressante fille du tyran Claudius. Sans être très-important, le rôle d'Ophélie a trois ou quatre scènes dans lesquelles une débutante peut montrer son savoir fairę. Dès les premières répétitions, je m'aperçus avec joie que Thérèse serait la meilleure de la troupe. Hamlet était joué par un gros garçon marchand de vin, dont la prononciation allemande et gutturale, faisait croire qu'il parlait du fond d'une bouteille de kirchwaser. La Clitemnestre du Nord était représentée par la tendre moitié d'un boucher du voisinage, espèce de Desessart femelle qui ne pouvait entrer en scène que de biais, et qui était forcée de dissimuler le quart de son individu dans la coulisse pour laisser un peu de place à ses interlocuteurs. Un cordonnier pour dames jouait le tyran, et les autres personnages étaient confiés à divers citoyens patentés qui payaient pour avoir le plaisir de faire rire à leurs dépens un public

toujours très-nombreux et essentiellement moqueur. Au reste, de pareils artistes ne sont jamais à plaindre, car, pour leur argent, ils sont toujours sûrs d'être hués, sifflés et contens.

De mémoire d'amateur, la petite *tabatière* de M. Doyen (130) n'avait pas encore réuni une si nombreuse assemblée. On s'était battu pour grimper à l'escalier en manière d'échelle qui seul pouvait conduire dans la salle, et chaque place avait été emportée d'assaut sans aucun égard pour le beau sexe. Dans cette circonstance, les spectateurs n'étaient Français que de nom, et on aurait vainement cherché parmi eux un Français galant et troubadour. Disons-le pourtant à leur justification, indépendamment de la curiosité excitée par le début de Thérèse, on avait annoncé un supplément de spectacle bien propre à centupler l'empressement du public; l'ombre du feu roi de Dannemarck devait se montrer, en chair et en os, chaque fois qu'Hamlet croirait l'apercevoir. Cette innovation, entièrement conforme au goût du jour, avait été imaginée par l'un

des amateurs de l'arrondissement, jaloux de contribuer aux progrès de l'art dramatique dans le quartier Saint-Martin jusqu'à la frontière de la rue Chapon. Bien plus, la sollicitude du novavateur ne s'était pas bornée à la théorie; lui-même s'était chargé de mettre son idée en pratique. Or, l'on saura, qu'affublé du costume de rigueur, il se tenait en sentinelle derrière la porte du milieu, tout prêt à se porter partout où les besoins de sa fantasmagorie pourraient l'exiger. Avant de parler de l'incident occasioné par sa dernière apparition, je dois dire que Thérèse fut applaudie et mérita de l'être; elle produisit beaucoup d'effet malgré la tournure grotesque et le débit vraiment comique des autres personnages de la tragédie. Héraclite se serait infailliblement *Démocritisé* s'il avait pu entendre Hamlet crier à son entrée en scène :

Fuis, sbectre ébouvantaple,
Borte au fond des tompeaux ton asbect redoutaple,

et voir l'amateur spectre, une torche à la main,

et, parcourant la scène en jetant feu et flammes. Je piétinais (131) de colère en pensant que Thérèse se trouvait englobée dans cette atmosphère de ridicule, et ne se frayait qu'avec d'incroyables efforts un chemin jusqu'à la sensibilité du public. Enfin, le cinquième acte commence et les éclats de rire éclatent avec une force inextinguible à l'aspect de Norceste qui portait une cruche à bière en place d'urne. A la vérité, il avait eu l'intention de cacher ce singulier vase funéraire sous un crêpe noir; mais il n'avait pu en couvrir qu'une moitié; en apercevant l'autre, les spectateurs se livrèrent à l'hilarité la moins équivoque, et le pauvre Norceste, déjà frappé de stupeur, attendait, dans un respectueux silence, que le calme se rétablît. En agir autrement eût été lutter contre le pot de fer, lui qui ne pouvait opposer qu'une cruche.

La représentation en était là, lorsque dix heures sonnèrent; heure fatale à laquelle il faut que la toile se baisse, en vertu de l'ordonnance de police concernant les théâtres du genre de celui

de M. Doyen. Peut-être, se trouvant si près du dénoûment, aurait-on pu reculer de quelques minutes la chute du rideau; mais la bonne humeur du public avait excité en sens inverse celle du directeur; il ne jugea pas à propos de se mettre en contravention pour l'ingrat parterre, et, après deux sommations préliminaires auxquelles le public n'eut aucun égard, toutes les lumières furent éteintes, de sorte qu'en moins d'une seconde, les ténèbres les plus opaques succédèrent au jour semi-brillant des quinquets. Les dames effrayées, sollicitaient la clarté d'une simple chandelle; elles se seraient même contentées d'un *rat de cave*. Craignant qu'on ne portât dans l'ombre quelque atteinte à l'innocence de Thérèse, je franchis d'un saut la barrière de l'orchestre, et m'élançai sur le théâtre où ma voix fut entendue de la pauvre enfant, qui accourut toute tremblante auprès de moi. Ne voulant pas, sans doute, qu'on l'accusât de quelque funeste quiproquo, le directeur permit alors qu'on rallumât un quinquet, et ce fut le fantôme du père d'Hamlet qui se

trouva chargé de cet office (132). Il avait encore son costume. On peut se figurer l'effet que produisit son apparition dans une pareille circonstance. Les hommes juraient, les femmes criaient, les enfans pleuraient, et de tout cela, sortait un *crescendo* universel d'injures, de cris et de lamentations. Peu à peu, cependant, la place resta libre; mais je dois dire que beaucoup de spectateurs dégringolèrent l'escalier au lieu de le descendre; c'était absolument une montagne russe, montagne qui n'accoucha pas d'une souris. C'est ainsi que Thérèse ne put point jouer son cinquième acte; elle y aurait mis le comble à son succès dans la scène où elle implore son amant en faveur de son coupable père. Malgré ce contretemps, elle n'en reçut pas moins les éloges de ses camarades, et sa gloire augmenta d'autant mon amour. Ce premier pas fait, Thérèse s'essaya successivement au théâtre de la rue Chantereine, et les échos de la Banlieue retentirent plus d'une fois du bruit de son nom. Pourquoi faut-il qu'un plus illustre avenir se soit tout à coup ouvert de-

vant elle, et que la soif des grandeurs, alimentée par de perfides conseils, lui ait fait immoler l'amour à l'ambition! Oui lecteur, Thérèse, la bonne, la sensible Thérèse a forfait, en pensée du moins, aux lois de la fidélité, pour parvenir au trône des reines, ou au fauteuil des princesses. Mais avant d'entrer dans tous les détails que cette triste aventure réclame, je dois consacrer un chapitre à d'autres événemens.



CHAPITRE XXIV.

Dissolution de société par force majeure. — Diverses propositions me sont faites. — Les Bouffons et les chevaux de Franconi. — L'actrice et le voltigeur. — Ouverture du théâtre des Nouveautés. — Je prospère de nouveau. — Chagrins en perspective.

Notre commerce de billets continuait à prospérer; mais l'insatiable soif de l'or, innée dans le cœur humain, faillit nous conduire à un triste dénoûment. A force de plumer la poule, quelques-uns de nos associés la firent crier, et comme la justice pouvait entendre ses gloussemens, je

jugeai, en fin renard, qu'il était temps de battre en retraite. Heureuse inspiration! peu de jours après, Piébeau fut mandé à la barre de Thémis où j'aurais été contraint de le suivre. En homme habitué à lever la main, il protesta de son innocence, et, attendu que les charges n'étaient pas assez nombreuses, on le renvoya de la plainte. Néanmoins, cette circonstance rompit l'association, et ce fut pour son compte particulier que chacun des intéressés exploita cette fertile branche d'industrie.

Jusqu'ici, j'ai parlé de mes défauts avec une franchise qui m'aura valu, je l'espère, la confiance du lecteur. C'est avec la même sincérité que je crois pouvoir faire l'éloge de ma modestie, car, je ne crois pas encore m'être complu à vanter les talens extraordinaires que j'avais acquis dans l'art de la claque, partie obligée de notre littérature théâtrale. C'était au point qu'on me citait comme *claqueur-modèle,* et qu'on me plaçait au nombre des bons généraux de l'armée applaudissante, dont les infatigables cohortes font plus de

bruit dans Paris, que les canons de nos phalanges guerrières n'en ont jamais fait du Tage au Nil, et du Rhin à la Moskowa. En un mot, à l'exemple de Figaro, j'aurais pu prendre pour enseigne trois battoirs en l'air, l'œil dans la main, et mettre au bas : *consilio manuque Roberto!*

Cette réputation me valut une double proposition. On m'offrit, en même-temps, l'entreprise des succès du Théâtre Buffa et celle du Cirque Olympique. Obligé de choisir entre les Bouffons et les chevaux de Franconi, mon embarras était extrême. Eh quoi, dira-t-on, pouviez-vous hésiter entre madame Pasta et Phœnix? entre Bordogni et le cerf Coco? entre madame Mombelli et la jument Coquette? sans doute. Non que je prétendisse établir aucune comparaison entre tous ces artistes; mais le genre quadrupède me plaisait plus que le genre italien; les bonds du manége me paraissaient plus dans la nature que ceux de la gamme chromatique; je n'étais pas aussi enthousiaste d'une roulade que d'une ruade; je sentais que les dilettenti de notre gloire nationale étaient

plus faciles à remuer que ceux de la musique ultramontaine; les termes en I et en O sonnaient moins agréablement à mes oreilles que *Français* et *succès;* enfin, je sentais qu'il y aurait moins de tirage avec les chevaux qu'avec les hommes. D'un autre côté, cependant, je ne pouvais me dissimuler les avantages qu'il y avait à servir des étrangers; d'autres que moi s'étaient promptement enrichis en s'enrôlant sous leurs drapeaux, et même en leur faisant litière de nos lauriers: tandis que je flottais incertain entre les deux places, des concurrens, moins irrésolus, prirent l'une et l'autre à ma barbe, et, manquant à la fois bipèdes et quadrupèdes, je me trouvai, comme on dit vulgairement, parterre entre deux selles. Je ne tardai pas à me relever en véritable voltigeur (133)! Ce mot, en s'élançant de ma plume, me rappelle une petite aventure qui fit événement à l'une des représentations du Cirque; je crois devoir la rapporter, avant de passer à l'ouverture du théâtre des *Nouveautés*.

Une grande actrice, que je ne nommerai pas,

pour ne point ressembler aux *biographiers* (134), s'était passionnée pour les grâces *belvédériennes* (135) de l'un des plus célèbres équilibristes de la troupe équestre, justement regardé comme l'Apollon du Faubourg du Temple. Chaque fois qu'elle pouvait en trouver l'occasion, elle se dirigeait en toute hâte vers l'arène, témoin des travaux de l'objet de ses pensées; Dieu sait si son cœur galopait en y arrivant. Placée le plus près possible de son héros, l'actrice suivait tous ses mouvemens, admirait toutes ses poses, et frémissait au moindre manque d'à-plomb. Bien qu'il fût habitué à monter sur ses grands chevaux, le voltigeur avait le regard affable, et la gracieuse amabilité de son visage n'était pas moins remarquable que la régularité herculéenne de ses formes. Tout en scrutant les belles qui peuplaient les galeries et les loges, ses yeux rencontrèrent ceux de son admiratrice, et même jeu de physionomie fut répété chaque fois qu'il revenait au même point de la circonférence qu'il avait à parcourir; plusieurs jours de suite un semblable

manége eut lieu entre eux, et n'échappa point à la malicieuse interprétation de quelques habitués. J'ignore ce qui advint dans l'intervalle; mais un beau soir, le héros avait un air conquérant, et lorsqu'il passa devant sa dame, il fit claquer son fouet d'une façon toute particulière. Hélas! *Sic transit amòre* ou *amorum mundi!* L'ingrat finit par fermer les yeux sur la présence de la belle spectatrice

Qui cherchait au travers d'une noble poussière,
Le volage à cheval fuyant dans la carrière!

Nouvelle Phèdre, elle soupirait de la froide indifférence de son Hippolyte, et quoiqu'il lui eût fait des traits :

On la voyait rougir et pâlir à sa vue;
Un trouble s'élevait dans son âme éperdue;
Ses yeux ne voyaient plus, et ne pouvant parler,
Elle sentait son corps et transir et brûler.

Cette contrainte finit par lui faire monter le

dîner à sa maison de campagne avec Thérèse ; j'y rencontrai mon ancien confrère du Théâtre de Madame ; il était devenu un véritable Monsieur. Après m'avoir fait de légères excuses sur les mille écus qu'il m'avait pipés si légitimement à l'écarté, il me proposa de prendre un intérêt dans ses deux entreprises du Théâtre des Variétés et du Gymnase. Des motifs de famille l'avaient engagé à mettre ces deux établissemens dans une même main. Refuser, eût été lui faire croire que j'avais de la rancune. D'ailleurs, je savais que M. Delaistre Poirson, homme plus habile qu'il ne le faut pour être directeur, ne se reposait pas entièrement sur ses grands talens administratifs et qu'il regardait les claqueurs comme des auxiliaires indispensables à la prospérité de son théâtre. J'étais donc certain que le Gymnase serait pour nous un nouvel Eldorado. D'un autre côté, le théâtre des Panoramas m'offrait en perspective un pays de Cocagne où le papa Brunet regardait nos frères et amis, comme des amis et des frères. Par l'entremise de Mouchival, un

compromis fut signé entre mon nouvel associé et moi. Depuis cet instant, la fortune ne cessa de nous accabler de ses dons; pouvait-elle se montrer rebelle à nos vœux, quand nous spéculions sur la sottise et sur la vanité humaines !!

Hélas ! hélas ! trois fois hélas ! C'est au moment où cette même fortune me traitait si bien, que l'amour s'apprêtait à me maltraiter, et que Thérèse..... Oh ciel ! Qu'ai-je dit ? Non, Thérèse ne fût point coupable jusqu'à extinction, et, dans ce cas, il vaut mieux croire ses sermens que les apparences. Au reste, le lecteur va bientôt juger si je fus..... trompé réellement, et décider, en me voyant si affligé, jusqu'à quel point j'avais sujet de l'être.



CHAPITRE XXV.

Réflexions sur un point très-délicat. — Mauvais conseils qu'on donne à Thérèse. — Démarche imprudente de sa part. — Aveu qu'elle est forcée de me faire. — Je l'accompagne chez un grand seigneur. — On me retient dans l'antichambre. — Mes anxiétés. — L'homme aux révérences. — Retour de Thérèse. — Sa vanité et ma jalousie. — Querelle. — Discours de madame Grignard. — Message d'un grand personnage. — Ma colère s'en augmente. — Thérèse consent à m'épouser. — Le curé de notre paroisse. — Discussion que nous avons sur l'état de comédiens. — Mon mariage est ajourné.

Ma méthode a été, jusqu'ici, d'entrer promptement en matière, et de ne recourir aux préambules que lorsque l'intelligence du texte pouvait l'exiger. Arrivé si près du terme de mes mémoires,

je crois devoir aborder, sans autre exorde, le plus doulonreux de mes souvenirs ; c'est ce que les auteurs dramatiques appellent pénétrer dans l'action par le ventre.

Depuis ses brillans succès sur des théâtres plus que secondaires, Thérèse m'avait souvent engagé à faire de nouvelles démarches pour faciliter ses débuts à la Comédie-Française. Un de ces pressentimens vagues dont on ne saurait se rendre compte, retenait sans cesse mes pas. Je sais bien qu'on dit dans Iphigénie :

> Qu'il ne faut pas prévoir les malheurs de si loin;

mais Achille ne parle que des dangers qu'on court dans les batailles, et non pas de ceux qui nous menacent dans de plus doux combats. Soit folie ou raison, je n'avais pas encore la philosophie de Sganarelle, et je n'étais pas en état de m'écrier avec La Fontaine :

> Quand on l'ignore, ce n'est rien ;
> Quand on le sait, c'est peu de chose.

Je trouvais, au contraire, que ce peu de chose était beaucoup, et chaque jour j'éludais, sous divers prétextes, de satisfaire au désir de Thérèse. Vaine précaution! ce début était suspendu sur ma tête, comme l'épée de Damoclès, et me menaçait du coup fatal.

En sa qualité de premier, ou plutôt d'ancien maître de déclamation de Thérèse, le portier Grignard ne cessait, à mon insu, de pousser son élève vers la carrière théâtrale; ce fut par les conseils de ce satan savetier qu'elle se décida à tenter une démarche qui eut les suites les plus funestes pour mon repos, et qui, même au moment où j'écris, me procure d'énormes palpitations accompagnées d'une sueur froide, diagnostique préliminaire de la fièvre chaude. Tâchons pourtant de nous calmer, et que le doute me serve de quinquina (137), dans cette circonstance.

Ah! qu'on a bien raison de dire que les grands effets sont presque toujours amenés par de petites causes! Le père Grignard avait eu, dans le temps, l'honneur de rapetasser les chaussures d'une de-

moiselle Babet, alors la ravaudeuse en tonneau; de fil en aiguille, notre Diogène femelle était devenue maîtresse en titre d'un conducteur de cabriolet, qu'une succession d'événemens avait élevé, à son tour, jusqu'à la place de valet de chambre en pied de l'un des gentilhommes chargés de la haute police de nos spectacles (138). Grignard, s'appuyant du vieux proverbe qui dit qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints, suggéra à Thérèse l'idée d'écrire directement à Monseigneur; celle-ci, après quelques hésitations, présenta requête pour obtenir audience, se réservant de m'en instruire lorsque je ne serais plus à temps de l'empêcher. La lettre passa des mains du savetier dans celles de l'ex-ravaudeuse; Babet la remit à son amant, qui la plaça sur le bureau de son maître. Voilà comment, grâce à ce ricochet de protections, la demande de Thérèse arriva jusque sous les yeux du sultan dramatique (139). J'étais encore dans l'ignorance la plus complète de cette négociation, lorsque le facteur apporta une lettre à l'adresse de Thérèse. Le ca-

chet armorié fixa mon attention, et, malgré moi, j'éprouvai un serrement de cœur. C'était l'avis d'une audience pour le lendemain à midi. Il fallut bien achever de me mettre dans la confidence. Je blâmai Thérèse d'avoir agi sans me consulter; mais elle me donna de si bonnes raisons, que je finis par convenir qu'elle n'avait pas eu tort, et qu'au point où en étaient les choses il ne lui était plus guère possible de reculer. Néanmoins, je crus convenable de lui servir de garde d'honneur; Thérèse n'y vit aucun inconvénient, tant elle était encore novice dans l'art de solliciter auprès des grands seigneurs. Notre toilette achevée, nous partîmes en fiacre, car, à cette époque, les Omnibus n'étaient pas encore en activité (140). Jamais Thérèse ne m'avait semblé si jolie; ses appas naissans me paraissaient avoir atteint leur point de perfection; il est vrai que la peur grossit les objets aux yeux des amans comme à ceux des poltrons.

Parvenus à la seconde anti-chambre, je présentai la lettre de passe à une espèce de secré-

taire-huissier, qui, après l'avoir lue plusieurs fois très-attentivement, me dit : « Mademoiselle peut entrer; quant à vous, allez vous promener, ou attendez ici, pour peu que cela vous amuse. » — Vous vous trompez, je ne dois point quitter Mademoiselle. Sans daigner me répondre, le cerbère administratif haussa les épaules, tira le cordon d'une sonnette, et un valet-de-chambre parut : « Introduisez mademoiselle chez Monseigneur. » A peine avait-il prononcé ces mots, que la porte se referma, et que je restai en proie à toutes les conjectures imaginables; je n'avais pour me rassurer que la vertu de Thérèse!! Les yeux braqués sur une pendule qui se trouvait en face de moi, je comptais les oscillations du balancier, et certes, je ne crois pas exagérer en disant que les secondes me paraissaient des heures. L'activité de mes yeux ne nuisait point à celle de mes oreilles; je les dressais au moindre bruit qui me semblait être le précurseur du retour de Thérèse. Hélas! il entrait beaucoup de monde par la porte du grand

escalier, mais, du côté de Monseigneur, personne ne sortait. Pendant ma pénible faction, qui dura cinquante minutes et un quart, il vint un très-grand nombre de solliciteurs, aucun ne passa la frontière de l'anti-chambre ; parmi ces hommes à courbettes, je reconnus un très-haut fonctionnaire dramatique qui saluait le plus bas possible le factotum de Monseigneur et jusqu'aux garçons de bureau. J'eus également part à ses révérences; mais trop douloureusement préoccupé pour lui rendre salut pour salut, je me contentai de répondre à toutes ses politesses par un léger mouvement de corps qui lui fit croire, sans doute, que j'étais un homme très-important, car il redoubla ses salutations en imprimant à sa tête un mouvement symétrique vers sa poitrine, et en élevant la partie postérieure de sa personne avec une rapidité qui montrait toute la flexibilité de son épine dorsale. Malgré ma mauvaise humeur, je ne pus m'empêcher de rire du bout des dents, lorsque mon homme, apercevant la chienne de Monseigneur, couchée dans un fauteuil, la salua

très-humblement avant d'oser la caresser. Cette scène, digne de figurer dans les fastes de la *courtisanomanie* (141), fut interrompue par un formidable coup de sonnette parti de l'intérieur. A peine avait-il retenti que Thérèse reparut. Elle était rayonnante de joie, et, me montrant une lettre qu'elle tenait à la main : « Je débuterai au premier Théâtre-Français, dit-elle tout haut, en voici l'ordre, signé de Monseigneur ! » A cette exclamation, l'homme aux révérences s'inclina devant Thérèse, comme devant la chienne du maître de céans; mais Thérèse n'y fit aucune attention; elle était déjà au bas de l'escalier que je n'avais pu lui adresser encore aucune question. Pendant la route, je ne parvins à lui arracher que des demi-phrases dont le refrain était toujours : *qu'il est aimable Monseigneur!* Ce qui me fit supposer qu'une grande révolution s'était opérée chez Thérèse, c'est qu'elle me dit que le fiacre la cahotait horriblement, elle qui l'avait trouvé très-doux en partant de son modeste domicile. En y rentrant, elle ne put s'empêcher de se ré-

crier sur l'inconvénient qu'il y avait à monter six étages, et se promit bien de déménager à la première occasion. Nouvelle preuve que la vanité agissait déjà sur Thérèse, c'est qu'elle passa devant la loge de M. et de Mme Grignard sans s'y arrêter, et que pour avoir des nouvelles ils furent forcés de venir en chercher. Alors seulement, elle nous raconta que Monseigneur l'avait reçue très-poliment, qu'il lui avait fait de nombreux complimens sur sa beauté, et l'avait engagée à s'asseoir auprès de lui. — Dans un fauteuil? — Je ne m'en souviens pas bien, M. Robert; mais je crois que c'était plus grand qu'un fauteuil ordinaire. — Ensuite?... — Ensuite? — Oui, Thérèse. — Il m'a pris la main. — Que vous avez retirée? — Oh! oui, d'abord. — D'abord! ouf!... après Thérèse?... — Après, M. Robert.... Monseigneur m'a fait le tableau le plus séduisant du bonheur d'une actrice, surtout quand elle est jolie; il m'a assuré qu'avant un an de théâtre, j'aurai des diamans, des cachemires, une voiture, une maison de ville et même une de cam-

pagne. — Avant un an ? c'est aller trop grand train. — Vous n'avez pas d'idée comme Monseigneur est affable, poli et sans façon ; il y a vraiment du plaisir à rencontrer de pareils protecteurs. — J'en suis très-persuadé ; aussi, puisque c'est lui qui s'est chargé de votre début, je m'en lave les mains. Quant à moi, je réunirai tous mes amis ; mais ce sera pour vous siffler ; dieu merci nous savons comment il faut s'y prendre pour faire réussir une chute (142). — Eh quoi ! M. Robert, vous seriez capable de cela ? — Oui, perfide, je suis capable de tout pour me venger de votre trahison. — Vous m'accusez à tort, je vous aime toujours, et je vous jure..... que..... Monseigneur ne m'a pas embrassée...... sans que je me sois convenablement défendue ; mais quand il m'a eu dit que c'était un droit (143) auquel aucune débutante et même aucune actrice ne cherchait à se soustraire, il y aurait eu plus que de l'impolitesse à persister dans mes refus. — Vous ne me cachez rien, Thérèse ? — Non, M. Robert ; il me serait difficile de vous en dire davan-

tage. — Embrassée ! J'allais continuer d'adresser des questions à Thérèse, mais madame Grignard se mêla de l'entretien, et, dès-lors, il n'y en eut plus que pour elle. Après s'être moquée de ma jalousie, elle nous déclara qu'à la place de Thérèse elle n'aurait pas agi différemment, parce qu'enfin, être embrassée par un homme de qualité est toujours très-honorable pour une *femme* qui n'en est pas : Les grands, ajouta-t-elle, ont des priviléges que les petits ne peuvent pas avoir; voilà pourquoi une baronne de cinquante ans n'en a jamais que trente pour un bourgeois. Ce raisonnement n'était pas de nature à lever tous mes doutes ; mais je trouvais quelque douceur à croire aux assurances de Thérèse, et peut-être serais-je resté convaincu de l'injustice de mes soupçons, si le message du valet-de-chambre ne fût venu, dès le lendemain, bouleverser de nouveau toutes mes idées, et rouvrir une plaie presque cicatrisée par le baume consolateur qui s'était échappé des lèvres de Thérèse.

Le mercure en livrée se présenta avec une

impertinence protectrice, et remit à Thérèse un billet de son maître, par lequel celui-ci la priait de dire à son page quels étaient les objets dont elle croyait avoir besoin pour ses débuts; il offrait galamment de les lui envoyer, ajoutant qu'il n'avait rien tant à cœur que de lui être aussi utile qu'agréable. Thérèse n'osant pas répondre affirmativement en ma présence, me regarda pour savoir ce qu'elle devait faire; et, comme je roulais des yeux en dessous à la manière des tyrans de mélodrame, elle comprit que je dissimulais; prenant aussitôt la parole, elle pria le messager de remercier Monseigneur de toutes ses bontés, ajoutant qu'elle avait besoin de se consulter avant de pouvoir répondre à une offre si généreuse. Le valet se retira; mais, avant de partir, il examina la chambre de Thérèse avec une attention qui me frappa, et comme s'il avait été chargé de prendre les dimensions topographiques de la mansarde et de l'escalier, au bas duquel je l'aurais jeté de bien bon cœur. Il portait, heureusement pour lui, la livrée de son maître, et c'est

ce qui lui sauva une attaque de ma part. O bizarrerie humaine! nous accordons à quelques aunes de galon ce que nous refusons à l'individu qui les porte. Au surplus, il en est de même du petit au grand, et tel personnage n'est salué dans la rue que parce qu'il porte des reliques, à l'exemple de l'âne de la fable. La seule livrée qu'on ne salue pas est celle de la misère.

Dès que nous fûmes seuls, je redevins furieux, et j'aurais infailliblement cassé les vitres, s'il y en avait eu à casser chez Thérèse. Toutefois, comme il n'est pas possible de faire toujours le Roland, je me radoucis peu à peu, et, dirigeant sur moi-même les effets de mon ressentiment, je me frappai le front à plusieurs reprises, m'arrachai une mèche de cheveux et me mis à pleurer comme une bête. Thérèse qui est bonne au fond, et qui peut-être était aussi innocente qu'elle est bonne, me protesta de nouveau de sa fidélité; pour me rassurer entièrement, elle me dit, avec une douceur d'ange qui aurait désarmé le cœur le plus féroce : « Mon cher Robert, pour ne vous

» laisser aucun doute sur mes sentimens à votre » égard, et vous guérir des peines que l'amour » vous cause, je consens à vous épouser quand » vous voudrez. » Au seul mot de mariage le calme rentra dans mon âme et je demandai pardon à Thérèse de mes injurieux soupçons. Ensuite, je me hâtai d'ajouter : je puis vous épouser quand je voudrai, dites-vous? demain, aujourd'hui, à l'instant même! — Doucement, me répondit Thérèse, je ne puis être votre femme sans toutes les formalités d'usage. — Oui, vous avez raison; il ne s'agit pas entre nous d'un mariage de comédie; mais bien d'un nœud légitime et indissoluble formé à la mairie et à l'église. Dès demain je m'occuperai de tout cela. Les petits Robert n'auront pas le sort de leur père; ils ne feront point leur entrée dans le monde par la porte bâtarde (144).

Conformément à cette résolution, je me présentai le lendemain à la mairie de notre arrondissement, où tout s'arrangea sans obstacle; il n'en fut pas de même à notre paroisse; le curé jeta les

hauts cris en raison de la qualité d'artiste dramatique prise par Thérèse : Jamais, me dit-il, vous ne serez mariés, à moins que la demoiselle ne renonce à son état (145). — Elle n'en a point d'autre. — Peu m'importe. — Vous voulez donc qu'elle meure de faim? — Cela ne me regarde point. — Dans ce dernier cas, vous refuseriez de l'enterrer (146).—Cela pourrait bien être.—D'après votre système, un comédien ne peut ni vivre ni mourir?—Ce ne sont pas mes affaires.—Heureusement tous les prêtres ne vous ressemblent pas (147). — Tant pis pour eux et pour le salut des âmes de leurs paroissiens. — Vous me feriez damner avec votre salut! Il faut donc que nous vivions en concubinage, quand il ne dépend que de vous de l'empêcher. — Vous êtes un raisonneur. — Vous, un intolérant. — Sortez, mauvais sujet. — Soit; mais si je suis mauvais, vous n'êtes pas bon. Ne sachant plus en quels termes m'apostropher, il me traita de libéral; je lui ripostai par l'épithète de Jésuite (148). A ce mot, il devint colère comme un dindon (149), me menaça de la

congrégation, de la police de MM. Franchet et Delaveau, enfin de tout ce qu'il y avait le plus à redouter dans ce monde. Sans me laisser intimider, je lui répondis que nous avions des magistrats toujours prêts à secourir l'innocence opprimée, et qu'ils sauraient bien m'arracher aux griffes des inquisiteurs du dix-neuvième siècle; d'ailleurs, ajoutai-je en élevant la voix, la Charte..... — La Charte! *bone Deus!!!* Après cette exclamation, il fit plusieurs signes de croix, et l'homme de Dieu s'enfuit comme si le diable l'emportait (150).

Cette scène, que j'ai rapportée avec la plus scrupuleuse fidélité, me détermina à me marier tout bonnement à la mairie; mais Thérèse s'en fit un cas de conscience, et pria madame Grignard de découvrir soit par elle-même, soit par l'entremise de quelque voisine, un ecclésiastique animé d'un véritable esprit de tolérance. Je suis sûre, me disait-elle, qu'il en existe beaucoup. Je me rangeai sans peine de son avis; mais le tout était de trouver l'homme que nous cherchions. Les

démarches des commères du quartier devinrent inutiles par suite d'un incident qui hâta mon bonheur, au moment où je me croyais très-éloigné du plus beau jour de ma vie.



CHAPITRE XXVI.

Visite innattendue.—La noble protectrice.—Il est avec le Ciel des accommodemens.—J'épouse Thérèse.—Conclusion.

La protection occulte que l'autocrate de nos théâtres accordait aux jeunes et jolies débutantes n'empêchait pas Monseigneur d'entretenir des liaisons ostensibles avec des notabilités d'un monde plus élevé. Les hommages passagers offerts par lui à des beautés plébéïennes n'étaient

qu'une tradition de la régence et de l'œil de bœuf, tradition à laquelle il ne pouvait se soustraire sans déroger et sans se faire siffler par les gens comme il faut; les autres, au contraire, avaient pour base la constance la plus absolue, car nous vivons dans le siècle de la fidélité; si l'on en doute, on peut énumérer tous les sermens qui se sont faits depuis la révolution, tant en amour qu'en politique. Se quitter avec éclat n'est plus, comme autrefois, le suprême bon ton; il est vrai que la plupart de ces nobles engagemens ne sont point fondés sur de terrestres motifs; ils n'ont pour mobile qu'une tendresse ascétique; le feu des sens est recouvert d'une cendre impénétrable au souffle de l'amour profane; celui-ci, dépouillé de son arc et de son carquois, n'a pour attributs que la hère et la discipline; en un mot, dans la sphère qu'on appelle vulgairement le grand monde, on ne s'aime plus *que* pour l'amour de Dieu! D'après cela, on conviendra que toutes ces dames de haute lignée peuvent se montrer sans voile devant le seigneur, et bro-

der sur leurs jarretières : *Honni soit qui mal y pense.*

L'une d'elles était liée depuis long-temps de cœur et d'ame avec l'illustre protecteur de Thérèse. Avertie par le valet-de-chambre, secrètement chargé d'espionner son féal ami, que Monseigneur avait pour la petite plus que des symptômes de fantaisie, elle en conçut de véritables alarmes; craignant que des appas roturiers ne fissent tort à ses parchemins, elle prit sur-le-champ la résolution d'empêcher que cela ne devînt plus sérieux. A cet effet, elle fit mettre les chevaux à sa voiture et arriva chez Thérèse. On croira facilement que nous étions loin de nous attendre à une pareille visite. Précédée par Mme Grignard, qui ouvrait de grands yeux, et suivie par son estafier (151), qu'on aurait pu prendre pour un général étranger, la comtesse entra sans se faire annoncer, et prit place sur la première chaise qu'elle rencontra. Sans perdre temps à reprendre haleine, elle dit, d'un ton de bienveillance qui nous surprit: est-ce vous,

petite, qu'on nomme Thérèse ? — Oui, Madame, pour vous servir. — On ne m'a pas trompée, vous êtes vraiment fort jolie; mais, mon enfant, cela ne suffit pas au bonheur; il faut que la sagesse soit la compagne de la beauté. — Je le pense comme vous, Madame. — Bien, très-bien, mon ange! — Jetant alors sur moi un regard scrutateur, la comtesse dit à Thérèse : Quel est cet homme? Ton frère, sans doute ? — Non, Madame, c'est.... — Ah! ah! je devine à ton embarras; c'est ton amoureux. — Madame...... — Allons, allons, il ne faut pas rougir pour cela.

Il est avec le ciel des accommodemens.

Il paraîtrait que non, Madame, dis-je alors en prenant la parole, car s'il y en avait comme vous le dites, je serais déjà le mari de Thérèse. — Lui? — Oui, Madame. — Mais cela me semble très-convenable. — Le curé de notre paroisse n'est pas de cet avis. — Pourquoi? — Parce que Thé-

rèse est artiste dramatique. — Ces gens-là ne seront jamais raisonnables : on n'a pas d'idée jusqu'où quelques-uns d'entre eux portent le préjugé sur ce point. Qu'on s'oppose à l'alliance de la roture avec la noblesse, cela se conçoit ; mais entre gens de la même classe, cela doit aller tout seul. Quoiqu'il ne soit plus de mode d'assister au spectacle autrement qu'en loge grillée, nous n'en recevons pas moins des artistes dans nos salons ; moi-même j'ai reçu des peintres, des poètes, des musiciens qui nous ont beaucoup diverti ; dernièrement encore, Brunet et Potier nous ont fait rire aux larmes. Je me charge de lever cette difficulté, qui n'en sera plus une dès que je m'en serai mêlée. Je voudrais bien voir qu'un simple curé se permît d'avoir des scrupules en présence d'une femme comme moi ; l'opposition n'est tout au plus permise qu'aux archevêques et aux cardinaux. S'il en agissait autrement, votre curé n'aurait pas un denier à ma prochaine quête. Rassurez-vous, on vous mariera sans aucune difficulté. — Ah ! Madame, que vous êtes bonne,

s'écria Thérèse, et je crus indispensable d'exalter aussi la bonté de la comtesse, qui continua en ces termes : Oui, ma petite, si tu veux être bien sage, et par conséquent renoncer à débuter, je faciliterai ton mariage avec..... Comment le nommes-tu ? — Robert, Madame. — Avec Robert, qui me paraît digne de toi sous tous les rapports ; mais crois-moi, petite, ne t'exposes point aux dangers des coulisses ; le théâtre est une mer orageuse sur laquelle tu ne peux que faire naufrage. — Cependant, Madame, Monseigneur m'a assuré tout le contraire. — Je le reconnais bien là ! Ne crois pas un mot de ce qu'il t'a dit ; lui-même ne saurait y croire. Toutes les places sont prises à la Comédie-Française ; tu ne pourrais t'y montrer sans y être en butte aux cabales et aux sifflets. En supposant que tu parvinsses à en triompher, et qu'à l'aide d'un journal, tu te fisses admettre au nombre des sociétaires, tu verrais alors se liguer contre toi toutes les anciennes. Reléguée dans l'emploi des utilités, tu finirais par être entièrement inutile, et tu n'éprouverais qu'ennui,

dégoût, chagrin, jusqu'au moment où ne pouvant plus y vivre, tu donnerais ta démission, pour aller t'ensevelir sur un tréteau de province, où il te serait impossible de te soutenir avec honneur. Au surplus, tu as le temps de débuter; l'emploi des jeunes princesses ne demande pas rigoureusement de jeunes actrices; une Iphigénie de quarante-cinq ans et une Agnès de cinquante ne sont pas rares au théâtre (152). Dans la situation où tu te trouves, il vaut bien mieux pour toi épouser cet honnête garçon. Quel est son état? — Madame, Robert est entrepreneur de succès. — Qu'est-ce que cela? — C'est lui qui est chargé d'applaudir..... — Ah! j'y suis! chevalier du lustre, n'est-ce pas? Je connais ça par mon journal. Et cela lui vaut? — Beaucoup d'argent, madame la comtesse. — J'aurais désiré qu'il eût un état un peu moins précaire; si encore il n'applaudissait qu'à l'Académie Française (153), cela serait d'un meilleur ton; quoi qu'il en soit, cela ne doit pas t'empêcher de l'épouser, sauf ensuite à lui être utile d'une autre manière; je le recom-

manderai au chef de nos congréganistes qui est très-bien au ministère. Dernièrement il a fait nommer le mari de ma femme-de-chambre commis aux finances.

Voyant les bonnes dispositions de la comtesse, dispositions qui entraient parfaitement dans mes vues, je profitai de l'occasion pour lui faire part du projet que j'avais formé depuis long-temps de jeter le battoir aux orties, et de me retirer dans un café dont le fonds m'était offert à un prix assez avantageux. La comtesse approuva fort ce dessein, et acheva de décider Thérèse à devenir maîtresse de comptoir, plutôt que princesse de théâtre. Dans la crainte que Monseigneur n'apportât quelque obstacle à cet arrangement, la comtesse me dit de retourner sur-le-champ à l'église, ajoutant qu'elle allait s'y rendre de son côté. A l'aspect de la grande dame, toutes les portes nous furent ouvertes. Eh quoi! dit-elle au curé, vous refusez de les marier? — Madame la comtesse, je ne fais en cela que mon devoir. — Allons, allons, vous voulez rire! Votre devoir,

à vous autres, est de servir les mœurs et d'empêcher le scandale. — Il nous est défendu.... — Vous prêchez une convertie; mais il est des circonstances où la nécessité doit faire fléchir les principes. J'entends qu'ils soient unis par vous et qu'il ne manque rien à la cérémonie. — Cependant.... — J'ai des raisons particulières qui m'engagent à presser cette union. Je me charge de tous les frais. — Madame la comtesse sait combien je tiens à lui être agréable. — J'en étais bien sûre. En attendant voici de quoi payer les dispenses pour les deux premiers bans. A ces mots, la comtesse lui remit quarante francs en or. Surpris de tant de vivacité, le curé laissa tomber la pièce que je m'empressai de ramasser; en la lui rendant, je m'aperçus qu'elle était à l'effigie de Napoléon, ce qui n'empêcha pas le bon pasteur de la recevoir avec un zèle fervent et une joie respectueuse. Enfin après le temps voulu par les lois du ciel et de la terre, je devins le mari de Thérèse, qui reçut de la comtesse une magnifique corbeille remplie de tout ce qui pouvait embellir

la beauté et la vertu. Notre repas de noce se fit au Veau qui Tète, dont le propriétaire peut être regardé comme le grand restaurateur de l'hymen; son salon de cent couverts a vu plus de mariages en réalité, que les matrimoniomanes Brunet et Willaumes (154), n'ont pu en former dans leur prolifique manie. Mouchival, Piébeau, M. et Mme Grignard, le vieil amateur et sa gouvernante portèrent des toasts en notre honneur, et si nous avions été malades, ce n'aurait pas été leur faute, car ils burent sans interruption à la santé des nouveaux mariés.

Après avoir cédé ma portion d'intérêt dans les applaudissemens du Gymnase et des Variétés, j'achetai le fond de café dont j'ai parlé plus haut, et Thérèse s'y installa. A ce sujet, je puis dire sans crainte d'être démenti : *elle aussi, est la belle limonadière !* Ceux de mes lecteurs qui voudront en juger par eux-mêmes, n'ont qu'à venir prendre chez moi la demi-tasse et le petit verre; ils y trouveront des billets pour tous les théâtres, à un prix modéré : ils y recevront sur-

tout l'accueil le plus engageant de la part de la maîtresse du logis ainsi que de celle de leur très-humble et très-obéissant serviteur,

ROBERT.

FIN DES MÉMOIRES D'UN CLAQUEUR.

NOTES.

NOTES.

(1) Biographies conçues et exécutées par un esprit de scandale.

Il est aujourd'hui bien reconnu que la plupart de ces biographies ont été composées par *ordre* des ennemis de la liberté de la presse. On voulait, à l'aide du scandale qu'elles ne pouvaient manquer de produire, fournir matière aux déclamations du père et des parrains de la loi d'amour. De là, les indécentes attaques dirigées contre les pairs, les députés, les dames de la cour, et les personnes les plus recommandables de la capitale. Le piége était adroit, mais la France n'y a pas donné; l'opinion publique a promptement fait justice et des libelles alphabétiques et des agens provocateurs du jésuitisme.

(2) Un teinturier.

Celui qui arrange les ouvrages d'autrui. Voltaire était le teinturier de madame du Châtelet et du roi de Prusse.

Presque toujours les secrétaires des ministères sont les teinturiers littéraires des excellences, et les ministres ceux des souverains. Tout récemment une célèbre contemporaine a été mise en couleur par quelques hommes de lettres, chargés de *badijonner* à tant la feuille, la République, l'Empire et la Restauration.

(3) Le fameux Vidocq.

La modestie de cet écrivain libéré ne saurait être mise en doute, puisque lui-même déclare avoir eu recours à un teinturier. Il est vrai qu'il s'en plaint; sans ce prétendu homme de lettres, dit-il, mon style aurait eu une allure plus franche, une couleur plus marquée. Un forçat, ancien collègue de M. Vidocq, vient d'entreprendre la réfutation des mémoires de l'ex-général en chef de la brigade de sûreté et des patrouilles grises; ainsi naguère nous avons lu sur tous les murs de Paris des affiches portant ces mots: Jean-Marie Farina démasqué. Quoi qu'il en soit, il est probable que M. Vidocq trouvera le moyen de river le clou à son adversaire, et que seigneur suzerain de son domaine de Saint-Mandé, il pourra librement y ramer ses choux.

(4) Un député du centre au banquet ministériel.

Nous ne reproduirons pas ici les exploits culinaires des

trois cents Spartiates ministériels, plus fidèles à la carte du restaurateur qu'à la Charte de la restauration. Nous n'apprendrions rien de nouveau à nos lecteurs sur ces esclaves d'un pouvoir tombé sous les coups du mépris et du ridicule. Au reste, ce n'est pas seulement en France que ce système d'indigestion était organisé : Robert Walpole l'avait établi en Angleterre avec un très-grand succès. Un jour qu'on lui demandait pourquoi il arrosait si libéralement les gosiers de ses honorables convives, il répondit : « C'est pour imiter le vanier qui trempe dans l'eau ses bottes d'osier avant de s'en servir, pour mieux les faire plier. »

(5) Comme la plupart des faiseurs de Mémoires contemporains.

S'il fallait supprimer dans ces prétendus ouvrages historiques tout ce qu'il y a d'inutile, plus d'un gros in-8° se réduirait en un modeste in-32. Les auteurs nous donneront bientôt jusqu'aux mémoires de leur blanchisseuse, oubliant qu'on doit laver son linge sale en famille. Mais toutes ces niaiseries ne paraissent pas suffisantes aux éditeurs, qui veulent à tout prix *publier, publier, publier*. Afin de grossir et de multiplier les volumes, ils ont recours aux lignes de points, aux blancs et aux sens suspendus. On a fait dans le temps, contre ces escobarderies typographiques, un poëme

intitulé *le Roué vertueux*, dont l'idée est vraiment originale. Cet ouvrage étant extrêmement rare, nous allons en transcrire le premier chant, que nous ferons précéder de l'argument, pour en faciliter la lecture.

ARGUMENT DU PREMIER CHANT.

« Madame Lafosse et sa fille Henriette conçoivent le dessein noble, mais dangereux, d'aller la nuit sur le grand chemin de Pantin, enlever le corps de leur mari et de leur père, vidangeur sans odeur, rue Saint-Martin, qui avait été pendu l'après-midi par un quiproquo assez vraisemblable.

» Désespoir de la mère. — Plaintes vives contre le préjugé qui déshonore les enfans d'un pendu. — Réflexions sublimes de la fille, qui est enchantée, parce qu'elle tient à honneur d'être flétrie pour son père. — Force d'esprit surnaturelle des deux femmes, qui sèchent leurs larmes à la vue du cadavre. — Elles l'enlèvent en triomphe en le couvrant de leurs baisers, et l'emportent chez un charretier de leurs amis, à la Villette, où elles le gardent jusqu'au soir, pour l'enterrer secrètement la nuit suivante.

LE ROUÉ VERTUEUX.

CHANT PREMIER.

Oh! crime! . . . .
. . . . . Ah! consolante horreur! . . . . .
. . . . . . Oh! paisible agitation
De l'âme! ! ! ! ! ! ! ! ! ! ! !
. . . .
. . . . Dieux! . . . .
; . . . . . , ... , . . ? . .
. . . . . ; Ah! ma fille! . . . . . ,
. . . ; . . . . . , les malheureux! . .
. . . . . ( ) ; . . . . ?
Oh! ma mère! . . . . . ; . . . . . ,
. . . , ... ; . . . ? . . . !
. . . . dans la coupe
Du malheur! . . . . , ...
. . . . ; . . . . , ... , . . . !
. . . . . les serpens. . . . . ;
. . . . , ...
. . . . . ; . . . . . . ;
. . . . . ; . . . . . . puissent
Les furies! . . . . . , ... ,
. . . . . ; . . . . . , que dis-je!

. . . . . . , ...
. . . ! . . , ... ?
. . . . non
L'honneur. . . . . , ... ?
. . . . ! l'amour. . . . . ;
. . . . . . , ... ?
Allons . . . . volons
. . . . . , ... ; . . . . . . ,
. . . . . son sein paternel . . . . . !
. . . . , ... , ... , ... ;
. . , ... , ... , ... , . . . ,
Oh fille vertueuse! oh! . . . . . . ;
. . . . , ... , quel méchanisme!
. . . , ... , ... ; . . . . . ,
Au cri de l'âme . . . . , ... , . . .
. . . . la douleur
Du plaisir, ... ; . . . . . . !
. . . . . , ... , ... ,
. . . . !

FIN DU PREMIER CHANT.

La publication de ce poëme remonte à 1770. On voit que déjà à cette époque le genre romantique était en crédit puisqu'il obtenait les honneurs de la parodie. A combien d'ouvra-

ges nouveaux *le Roué vertueux* ne pourrait-il pas encore servir de *fac-simile*? Si l'on veut prendre la peine d'ouvrir *la Mort de Socrate*, poëme de M. de Lamartine, publié en 1823 (1 vol. in-18) par le libraire Ladvocat, on se convaincra à l'aspect des pages 87, 89, 94, 96, etc., jusqu'où peut aller l'art des points et la magie des virgules. Nous prions cet habile éditeur de ne pas considérer notre remarque comme une apostrophe.

(6) La confrérie des bonnes-lettres.

Cette confrérie fut trop connue de son vivant pour en parler après sa mort. Elle a expiré sous les traits du ridicule, arme plus redoutable en France que la massue d'Hercule. Le noble employé de l'administration des postes, qui s'était adonné à l'escamotage, est peut-être le seul qui croie encore à l'existence des *bonnes-lettres*.

(7) Sinécure.

Mot emprunté de l'anglais; charge sans fonctions. Un *sinécuriste* est membre né de l'ordre des *cumulars*. Combien de gens nous pourrions nommer ici, dont l'unique emploi est de courir les places; quand ils en ont accaparé plusieurs, ils les délèguent à des subalternes qui leur font re-

mise de la moitié et même des trois quarts des appointemens. Parmi ces mendians de haute volée, il en est qui demandent non-seulement pour eux, mais pour leurs enfans, leurs parens, leurs amis, leurs connaissances et même pour leur progéniture à venir. Le trait suivant n'a donc rien d'exagéré :

Mylord central, député d'Angleterre,
En toute occasion votait pour le pouvoir;
Aussi, depuis long-temps, on avait vu pleuvoir
Sur lui, sur tous les siens, les dons du ministère.
Un jour qu'à la tribune il allait s'élancer,
Un collègue lui dit : pourquoi tant vous presser?
N'avez-vous pas assez parlé dans cette enceinte?
Dînerez-vous deux fois en augmentant vos biens?
Enfin, vos sept enfans sont placés! — J'en conviens;
Mais, mon cher, ma femme est enceinte.

(8) J'ai même refusé d'être censeur.

Cette indignation de M. Robert fait son éloge; mais il oublie qu'il y a censeurs et censeurs, comme fagots et fagots. Les critiques sont aussi des censeurs qu'il ne faut pas confondre avec les séides du pouvoir. L'un de ceux-ci a ré-

pudié dernièrement la qualification de censeur qui lui avait été donnée par un journal constitutionnel.

Il n'est point de forfait qu'un vrai remords n'efface.

Ce qui veut dire en prose : *à tout pécheur miséricorde.* Ainsi, à l'exemple du divin sauveur, nous dirons à l'ex-douanier de la pensée : « Allez et ne *censurez* plus! »

(9) Entrepreneur de succès dramatiques.

L'art de la claque, né de celui de la flatterie, remonte au berceau du genre humain; car c'est en applaudissant à la beauté d'Eve que le démon triompha d'elle. Néanmoins, les premiers claqueurs organisés ne paraissent que sous les Romains. Les Grecs avaient des juges qui, dans les combats des talens, décidaient de la victoire et étaient chargés d'imposer silence au public; ils portaient des baguettes pour attribut, ce qui les avait fait nommer *mastigouomes*, ou *critæ*, d'où est venu le mot critique. Toutefois, les efforts de ces espèces de commissaires de police étaient souvent insuffisans, et leur présence n'empêchait pas les spectateurs de témoigner leur mécontentement ou leur approbation. Les uns jetaient des cris de joie en sautant sur leurs siéges; les autres frappaient des mains ou secouaient leurs robes. A

Rome, les bravos se distribuaient à peu près de la même manière : on applaudissait aussi en se levant et en portant les deux mains à la bouche et en les avançant vers ceux qu'on voulait applaudir ; quelquefois on croisait les pouces en joignant et élevant les mains, ce qui devait nécessairement faire moins de bruit. Auguste mêlait ses acclamations à celles de la multitude et donnait des gratifications considérables aux bons acteurs ; c'est à lui que les comédiens romains dûrent l'abolition du droit que les préteurs et les édiles s'étaient arrogé de condamner au fouet ceux qui avaient mal joué leurs rôles ; que de gens fouettés à Paris, si un pareil usage s'y était introduit! A cet égard, Caligula punissait lui-même ceux qui lui déplaisaient. Bien plus, lorsque le fameux pantomime Mnester, l'un de ses acteurs favoris, était en scène, l'empereur exigeait le plus profond silence, et s'il croyait entendre quelque bruit, il s'en faisait amener l'auteur, véritable ou supposé, et le flagellait de sa propre main en plein spectacle.

Cependant, les chevaliers du lustre ne doivent dater leur établissement que du règne de Néron. Tacite et Suétone nous apprennent que cet empereur créa le corps des *augustans*, dont les fonctions consistaient à applaudir lorsque le souverain chantait sur le théâtre ; ces chevaliers ne se contentaient pas de claquer, ils criaient à César : Que *vous êtes beau! vous êtes Auguste! vous êtes Apollon! vous êtes Py-*

thien! il n'y a personne qui puisse vous vaincre! Pendant ce temps, Burrhus et Sénèque faisaient signe aux spectateurs de partager l'enthousiasme des claqueurs patentés,

Tandis que des soldats, de momens en momens
Arrachaient *du public* les applaudissemens.

Il y avait plusieurs manières d'applaudir, telles que le *bourdonnement, la tuile, le pot de terre,* etc. Les chefs de ces claqueurs recevaient jusqu'à quatre cent mille sesterces d'appointemens; environ quatre-vingt mille francs. En outre, il y avait toujours auprès de Néron un maître de chant qui l'avertissait d'épargner ses poumons et de mettre un linge devant sa bouche. En un mot, cet empereur-artiste réglait sa haine ou son amitié sur le plus ou moins de louanges qu'on donnait à son talent. Sans être des Néron, beaucoup d'acteurs n'en agissent pas autrement à l'égard de ceux qui jugent de leur mérite. Bien différent de son prédécesseur, Galba défendit aux soldats d'applaudir au spectacle, et leur donna pour consigne de tenir leurs mains sous leurs vêtemens. Ah! si quelque Galba administratif pouvait prescrire à nos claqueurs de tenir les mains dans leurs poches!

Dorat est regardé comme l'un des plus chauds propagateurs de l'ordre de la claque en France; il dépensa presque toute sa fortune pour faire soutenir ses pièces. Après la pre-

mière représentation de *Régulus*, il se trouva redevoir sept cents livres aux comédiens; c'est à cette occasion que Laharpe lui dit : « Encore deux ou trois succès comme celui-là, et vous êtes ruiné. » Dorat fit sans s'en douter sa propre histoire, en disant dans son *Tartufe littéraire* :

Travaillez peu vos vers, et beaucoup vos succès.

Combien d'auteurs dramatiques vivans mettent chaque jour ce conseil en pratique! ils vont même, à cet égard, beaucoup plus loin que Dorat; il est vrai que les administrations partagent leur manière de voir et se ruinent pour enrichir des mercenaires. Nous ne saurions mieux terminer cette note, qu'en citant un couplet d'une des chansons de Désaugiers; le poète dit aux claqueurs :

A chaque pièce nouvelle,
Bien certains de votre zèle,
Nous opposions aux sifflets,
Un déluge de billets :
C'est l'intérêt de la pièce
Qui nous prescrivait cela....
Mais l'intérêt de la caisse
Ne connaît pas ces billets-là.

Il est probable qu'à l'époque où Désaugiers composa cette chanson, il n'était pas encore directeur du Vaudeville.

(10) Il donne dans le *godant*.

Mot inusité dont un grand personnage a daigné néanmoins se servir. Eh quoi! dit-il un jour à quelqu'un qui lui parlait de notre pacte fondamental, vous donnez dans le *godant* de la Charte? Qui oserait, après cela, chicaner sur cette locution un chef de claqueurs!

(11) Traitement mensuel.

Les plus célèbres acteurs sont les premiers à se soumettre à la loi commune. Ces traitemens vont d'ordinaire à plus de cinquante francs par mois, sans compter les billets et les cadeaux. Un grand nombre d'hommes de lettres suivent à cet égard l'exemple des comédiens. L'un de nos vieux poètes, Jean Ogier de Gombaud, a donc eu tort de dire aux petits auteurs de son temps :

On vous donne le privilège,
Petits auteurs, on vous protège,
Et souvent on vous fait du bien;
N'en déplaise aux pouvoirs suprêmes,
Les ouvrages ne valent rien
S'ils ne se protègent eux-mêmes.

Ce rimailleur prétend dans une autre épigramme que :

Quiconque, d'un mauvais ouvrage,
Ose rendre un bon témoignage,
Fait l'office d'un faux témoin.

(12) Le poulet de la princesse.

Dans l'opéra-comique de *l'Irato,* Scapin nous apprend que Nérine sait aimer et ne sait pas écrire. Il faut en conclure qu'on peut s'adorer en dépit des fautes d'orthographe. Grimm, dans sa correspondance littéraire (partie 2, tome 5, page 249), rapporte la lettre d'une demoiselle Justine à un M. Caze, dont le style est remarquable par une originale concision. Cette lettre est ainsi conçue : « Je t'attends de » *bonne heure,* le mien est de te voir. Mon chouchou te » fait des mines ; mais ce ne sont pas celles du Pérou, car » je suis sans le sou. »

(13) Peu de gens sont ici bas à leur place.

Pensée très-philosophique, sur laquelle on pourrait faire des volumes de notes. C'est donc pour avoir trop à en dire, que nous n'en dirons rien.

(14) Le poulet rôti.

Cette anecdote et les détails relatifs à l'une des ouvreuses de l'Opéra ont été insérés dans feu un journal. L'auteur, à l'imitation de Scarron, avait voulu essayer ses livres. Tout le reste des Mémoires est inédit.

(15) Une de ces demoiselles est-elle accouchée.

Quelques moralistes trouveront singulier qu'une demoiselle accouche; mais s'ils veulent consulter leurs souvenirs, ils verront qu'il n'y a en cela rien que de très-naturel. Sans rapporter ici plusieurs anecdotes à l'appui de cette assertion, nous nous bornerons à rappeler qu'au théâtre, de temps immémorial, on a qualifié les actrices de demoiselles, et que ce n'est que depuis la révolution qu'on a donné le nom de dame à celles qui se disaient mariées. Au surplus, dames ou demoiselles, peu importe aux progrès de l'art dramatique. A cet égard, nous sommes entièrement de l'avis de Voltaire, qui écrivait au sujet de la demoiselle Dubois : « Dites-lui surtout d'aimer; le théâtre » appartient à l'amour; ses héros sont enfans de Cy» thère. »

(16) Un de ces messieurs est-il parrain d'un enfant de sa femme.

Ce passage du texte m'avait d'abord paru inintelligible; mais ayant demandé des éclaircissemens à l'auteur, je me suis convaincu du contraire. Ceux des artistes dramatiques qui, après s'être unis par amour, croient devoir se séparer par intérêt, procèdent d'un commun accord à un divorce de convenance, et ne restent mariés que pour la forme. Madame continue à porter le nom de monsieur, et monsieur porte autre part un cœur dégagé des entraves matrimoniales. Voilà ce qui fait qu'un mari peut être parrain d'un enfant de sa femme.

(17) Un cadeau *conséquent.*

C'est-à-dire considérable. Nous voulions d'abord corriger la faute; mais nous l'avons laissée par respect pour M. Syr.... de Mer..... En effet, il eût été trop pénible pour cet honorable député qu'un claqueur fût plus français que lui.

(18) Un claqueur doit s'enrichir promptement.

Bien entendu qu'il ne s'agit ici que des claqueurs en

chef. On en cite plusieurs qui ont maison de campagne. Un ex-général *bravo*, exerçant à l'Académie royale de Musique, occupait naguère, rue de Lully, un appartement dont le loyer était de dix-huit cents francs. Qu'on dise après cela que l'art théâtral touche à sa décadence. Jamais les comédiens ne furent plus riches; ce qui n'empêche pas qu'il y ait beaucoup de pauvres comédiens.

(19) Se faire *soigner* plus particulièrement.

Soigner, terme d'argot. L'empereur Néron s'en servait aussi, ce qui n'est pas étonnant dans un souverain qui récompensait si magnifiquement les *claqueurs* romains. A ce sujet Suétone nous apprend qu'on ne donnait qu'une heure pour mourir à ceux qui étaient condamnés; et pour qu'il n'y eût aucun délai, on leur envoyait avec leur arrêt de mort un médecin pour les *soigner*, selon l'expression de Néron, c'est-à-dire pour leur couper les veines.

(20) S'enrichir en volant les pauvres.

Boileau a dit :

« J'appelle un chat un chat, et Rollet un fripon. »

Nous ne serons pas moins franc que lui en parlant de l'émission arbitraire des billets gratis; car les pauvres ayant un

droit sur la recette en numéraire, il est impossible qu'on ne lèze pas leurs intérêts en remplissant la salle à l'aide d'un papier-monnaie sur lequel leurs commissaires ne peuvent exercer aucun prélèvement. Ce n'est pas la première fois qu'on s'est élevé contre un abus si coupable, mais les pauvres ne seront jamais en situation de payer des protecteurs. Les philanthropes moraux qui régentent nos théâtres feraient bien de porter toute leur sollicitude sur ce point; ils y trouveraient un moyen tout naturel de gagner le paradis. Espérons que M. de Belleyme, qui s'occupe avec une infatigable activité d'ouvrir un azile à l'infortune, ne souffrira pas plus long-temps que l'obole du pauvre soit ainsi détournée de sa destination.

(21) Les auteurs trafiquent également de leurs billets.

Nous connaissons beaucoup d'auteurs qui regarderaient la vente de leurs billets comme une véritable indélicatesse. Le droit que le traité leur accorde à cet égard n'est considéré par eux que comme un moyen de procurer à leur famille ou à leurs amis, l'entrée gratuite au spectacle où l'on joue leurs pièces; mais ils sont loin de se croire autorisés à augmenter, par la vente de leurs billets, le droit pécuniaire qu'ils perçoivent sur les recettes. En effet, s'il en était ainsi,

le traité en aurait parlé. Quoiqu'il en soit, certains auteurs n'en trafiquent pas moins de leur signature ; mais en général, ce sont ceux qui font de l'art dramatique *métier et marchandise*.

(22) Le tour est vraiment comique.

Nous croyons inutile de démontrer ici ex-professo que l'auteur n'a pas entendu parler des journalistes en général; mais seulement des folliculaires en particulier. L'estime des premiers nous sera toujours précieuse, et nous sommes certains de l'obtenir en nous élevant contre les turpitudes qui déshonorent notre littérature : quant aux diatribes des seconds, nous nous y sommes résignés d'avance ; comment ces messieurs verraient-ils, sans aboyer, un ouvrage qui tend à leur couper les vivres. Allons, ferme ! poussez, mes bons amis de *basse-cour*, montrez-nous le bout de l'oreille. Nous vous promettons plus ample pâture encore dans un autre ouvrage où vous ne serez pas oubliés.

(23) Une loge grillée.

M. de Jouy a composé une fort jolie chanson sur le même sujet. Nos lecteurs seront sans doute bien aises de la retrouver ici.

LA LOGE GRILLÉE,

OU LE PROVINCIAL AU SPECTACLE.

Anecdote dramatique.

Air : *Au soin que je prends de ma gloire.*

Au bruit d'une fade musique,
Qu'attristaient des vers langoureux,
Hier à l'Opéra-Comique,
Je bâillais comme un bienheureux :
Un voisin me tira de peine,
Et grâce à lui je distinguai
Dans une loge d'avant-scène,
Un spectacle beaucoup plus gai.

Malgré l'obstacle de la grille,
Je voyais un jeune homme assis
Près d'une femme veuve ou fille,
Ce point me semblait indécis ;
Mon voisin, qu'une longue étude
Ne mettait jamais en défaut,
Jugea, d'après son attitude,
Qu'elle était femme, ou peu s'en faut.

J'avais d'abord peine à comprendre
Comment à ces chants ennuyeux
Cette belle paraissait prendre
Un intérêt prodigieux :
N'en cherchons pas plus loin la cause,
Me dis-je ; dans tout ce fracas
Elle aura saisi quelque chose
Que le public n'aperçoit pas.

Mais bientôt elle manifeste
De son cœur le trouble croissant ;
Son maintien, son regard, son geste
Expriment tout ce qu'elle sent :
Sur la grille sa main posée
Atteste, par son tremblement,
Que sa raison est maîtrisée
Par la force du sentiment.

De la musique, sur mon âme,
Voyez quel différent effet !
De plaisir la dame se pâme,
Dans un duo que l'on sifflait ;
Mais tout lui plaisait, il me semble ;
Car je fus encor plus surpris,
A la fin du morceau d'ensemble,
De l'entendre demander *bis*.

Je riais de sa folle ivresse,
Mais le voisin, grand connaisseur,
Interprétait avec finesse
Tous les mouvemens de son cœur.
La grille se baisse ; la dame
Paraît dans toute sa splendeur.
Ciel ! qu'avez-vous ? C'était la femme
De mon voisin l'observateur.

(24) Bénédictions intérieures dont le saint homme était l'objet.

De tous les temps les cochers de fiacre n'ont voituré qu'avec peine les enfans de Loyola. Lorsque ceux-ci étaient encore tolérés en France, deux d'entre eux voulurent prendre un fiacre sur la place ; mais le cocher refusa de les mener, parce qu'ils étaient jésuites. Cependant, un autre les appela, en leur disant : « Montez, pères la bulle, je mènerais le diable quand c'est pour de l'argent. »

(25) Les semainiers doivent être *chauffés*.

Phrase d'argot. Toutefois, il faut convenir que les *chauffeurs* du parterre sont moins à redouter que ceux de notre révolution, qui eux-mêmes n'étaient que des plagiaires,

ainsi que l'attestent les supplices de saint Laurent et de Montézuma. Malheureusement, les acteurs qu'on chauffe avec des claques n'en sont souvent que plus froids.

(26) Pensionnaires qui ne se seraient pas recommandés.

Autre terme d'argot. Ceux qui se *recommandent* sont *soignés* conformément au tarif, dont les prix varient selon le plus ou moins d'importance du service. Il en coûte, par exemple, beaucoup plus cher pour être applaudi en entrant et en sortant, que si l'on ne veut l'être que pendant le débit d'un rôle. Lorsqu'une débutante est applaudie à son apparition en scène et chutée lorsqu'elle la quitte, il faut en conclure qu'elle s'est *recommandée* pour l'entrée seulement. Les hommes de *l'art* appellent ces sortes d'ovations : *Faire une entrée, faire une sortie.*

(27) Le pont aux ânes.

C'est ce qu'on dit d'une chose commune et triviale que personne ne doit ignorer. L'origine de ce proverbe remonte probablement jusqu'à l'histoire d'Arcadie, contrée du Péloponèse qui abondait en ânes. Ils y étaient si communs,

que pour désigner une chose de vil prix, on disait: *Arcadiæ pecuaria*. On dit même encore pour qualifier un mauvais chanteur : *C'est un rossignol d'Arcadie*. A l'époque où l'Académie française était soumise à l'empire de la *fourchette*, les mauvais plaisans appelaient le pont des Arts, un pont aux ânes. Que les temps sont changés! notre premier corps littéraire est aujourd'hui presqu'invulnérable aux épigrammes. Il lui a suffi pour inspirer le respect, de se respecter lui-même.

(28) Surtout quand l'un (Talma) ne joue que la tragédie.

N'en déplaise à M. le Claqueur en chef du Théâtre-Français, un véritable comédien doit également jouer tous les genres, et selon nous, mademoiselle Mars n'a paru échouer dans la tragédie, que parce qu'elle est constamment admirable dans la comédie. Quant à Talma, nous sommes persuadés qu'il aurait parfaitement joué un rôle comique. Ceux qui l'ont vu dans *Plaute*, dans *Pinto*, et surtout dans des proverbes, en société, ne peuvent avoir aucun doute à cet égard. L'auteur des deux ouvrages que nous venons de citer, avait plusieurs fois été engagé par notre Roscius, à naturaliser sur notre scène le personnage de Falstaff, l'une des conceptions les plus originales du génie de Shakspeare.

Talma désirait imprimer à ce bouffon philosophe, une physionomie comique dont il détaillait toutes les parties avec un art aussi vrai que profond.

(29) Es-tu content public ?

Quelques personnes prétendent que pour réussir dans l'art théâtral, il faut se persuader qu'on est excellent, et avoir l'air de dire aux spectateurs : « Regardez-moi, considérez mes grâces, je vais vous enchanter par ma voix, ma taille, ma figure, mon esprit et tous mes talens. » Ce principe nous paraît faux, et cependant il a produit plus d'un grand artiste. On sait avec quel enthousiasme d'amour-propre Baron parlait de son état, et les orgueilleuses naïvetés du fameux Vestris sont dans la mémoire de tous les amateurs. L'une des plus comiques est renfermée dans le discours qu'il tînt à son fils, condamné à passer quelques jours au Fort l'Evêque : « Allez, lui dit-il au milieu du foyer, allez, mon fils, voilà le plus beau jour de votre vie ; prenez mon carrosse et demandez l'appartement de mon ami le roi de Pologne ; je payerai tout!... Hélas! dit ensuite tristement le diou de la danse, c'est la première brouillerie de notre maison avec la famille des Bourbons! »

(30) Le déficit d'organe.

Il est plus que probable que mademoiselle Duchesnois ne

s'était pas suffisamment *recommandée* auprès de M. Mouchival, sans cela, il aurait mis moins de sévérité en parlant de cette tragédienne. Nous voulions d'abord supprimer le paragraphe, mais nous avons ensuite réfléchi que nos attributions de *teinturier* n'allaient pas jusque-là. Puisse cette actrice nous tenir compte de l'intention et la regarder comme un hommage tacite rendu à son talent.

(31) Dames-claque.

Spectatrices chargées de faire le mouchoir, non comme le faisait M. Vidocq pendant sa première jeunesse, mais à la façon des romantiques et pour la plus grande gloire du sentiment. L'existence de ces auxiliaires de l'armée claquante n'a rien d'imaginaire, et il serait facile de montrer les pleureuses au doigt le jour de la première représentation d'un drame ou mélodrame. Nous allons à ce sujet rapporter une anecdote que nous garantissons *historique*.

Depuis que nos grands théâtres se sont déclarés en faveur du genre lacrymal, ils ne négligent aucune occasion de *soigner* la réussite des mimodrames qu'ils offrent à l'admiration du public. Parmi les moyens qu'ils mettent en œuvre, il ne faut pas oublier les *dames-claque*. Il y a quelque temps que l'une des plus sensibles fut mandée par un révérend père noble et une ci-devant jeune première, qui lui promirent cent francs si elle voulait sanglotter au second acte de

la pièce nouvelle, pleurer au quatrième, et se trouver mal au dénouement; le tout d'une manière ostensible, afin que les journalistes pussent le lendemain relater le fait dans leurs feuilles. La proposition était trop avantageuse pour ne pas être acceptée; il fut convenu, en outre, qu'on surveillerait du fond d'une loge la conduite de la *compèresse*, placée au milieu de la première galerie. Les choses furent d'abord comme on l'avait espéré. La *dame-claque* sanglotta à perdre haleine au moment convenu, et lâcha, au quatrième acte, ses deux cataractes oculaires; mais le public prenant la pièce à revers, siffla avec tant d'unanimité, que force fut de baisser la toile avant la fin, incident qui empêcha l'évanouissement convenu. Malgré cela, notre affligée n'alla pas moins le lendemain réclamer la somme promise; on ne voulut lui en compter que la moitié, attendu qu'elle ne s'était point évanouie. « Ce n'est pas ma faute, répondit-elle, j'avais pris tous mes arrangemens pour cela, et si vous refusez de me solder entièrement, je vous promets que je divulguerai notre marché, à mes risques et périls. » Cette menace, faite d'un ton décidé, intimida les inventeurs de la scène tragi-comique, et les cent francs furent payés comme si l'évanouissement s'était effectué. Si l'on nous demande comment nous avons su cette aventure, nous répondrons que c'est le secret de la comédie.

(32) L'auteur homme très-poli et d'un physique très-agréable.

Plusieurs journalistes et autres, pourraient au besoin certifier la politesse de cet illustre auteur. Quant à son *physique*, il nous suffira de citer son portrait, exposé, il y a quelques années, au salon. Placé debout contre un rocher, le Byron français paraissait plongé dans les sublimes méditations du génie, et son regard semblait dire aux curieux : *Je suis partout! je vois tout! j'entends tout!* La réputation du noble écrivain n'est pas moins grande en province qu'à Paris, et nous connaissons une dame qui voulait faire tout exprès le voyage de la capitale pour contempler *de visu*, le chantre d'*Elodie*, d'*Ipsiboé*, d'*Ismalie*. Ainsi jadis la reine de Saba se rendit à Jérusalem pour admirer le grand roi Salomon! Si jamais la dame dont nous venons de parler réalise son projet, nous pouvons assurer qu'elle n'aura pas moins d'enthousiasme que Marguerite d'Ecosse, et que le nouvel Alain Chartier sera embrassé plutôt deux fois qu'une.

(33) Mouchival prenait des notes.

On confie quelquefois aux chefs de claque les manuscrits sur lesquels les passages à applaudir sont indiqués en marge.

Par ce moyen, les chevaliers du lustre font des répétitions à domicile. Celui qui sait lire le plus couramment fait l'office d'auteur, et les autres s'exercent au maniement du bravo. Cette espèce d'enseignement mutuel sert à aguerrir les conscrits cabaleurs. Nous regrettons que M. Robert n'ait pas consacré un chapitre à cette partie de son art. Il remplira sans doute cette lacune dans une seconde édition. S'il n'obtenait pas ce succès, ce serait vraiment jouer de malheur, car il y a des ouvrages dont la seconde édition a été épuisée bien avant la mise en vente de la première.

(34) Les centaures de la police.

C'est-à-dire les gendarmes à cheval. Cette comparaison prouve que M. Robert se souvient, au besoin, de sa mythologie. Ovide, au livre XII de ses Métamorphoses, nous a laissé la description très-poétique du combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithoüs et d'Hippodamie. Ces monstres (les Centaures) furent exterminés par Hercule et par Thésée, l'un des plus forts élèves du *fils* de Jupiter.

(35) A travers le héros j'aperçois le tyran.

Ce vers n'est pas aussi ridicule qu'on a paru le croire, car, bien que les grands héros s'engraissent du sang des

peuples, ils sont ordinairement plus maigres que gras; d'ailleurs, il ne s'agit ici que d'une seconde vue, et l'auteur parle par métaphore : il ne voit pas précisément le tyran, comme Petit-Jean dans les *Plaideurs* voit le soleil et la lune, mais comme la plupart des médecins voient nos maladies. Le public n'est pas encore assez mûr pour ces hardiesses de style, et quand on dit :

A travers le héros j'aperçois le tyran,

il lui semble que le dernier va dire à l'autre : « Ote-toi de là que je m'y mette. »

(36) Le roi Charles s'avance avec vingt mille Francs.

La suppression de ces vers est un sacrifice que l'auteur a fait à la manie de l'interprétation, car *Francs* est évidemment ici pour Français, et l'inversion *à manger m'apporte*, ne peut pas laisser supposer qu'un père soit assez polyphage pour avaler une porte comme une douzaine d'huîtres. S'il fallait juger le style d'un ouvrage par la synonymie du calembourg, aucun chef-d'œuvre ne serait sur ce point, à l'abri de la critique. M. le comte de Vaublanc, par exemple, plus connu dans le monde littéraire par l'ordonnance du 21 mars 1816, qui exclut de l'Académie française

MM. Arnault, Etienne, etc., que par *le dernier des Césars, ou la chute de l'empire romain d'Orient,* poëme en douze chants; M. le comte de Vaublanc, disons-nous, a laissé subsister un hémistiche qui pourrait donner lieu à la même remarque. On lit, à propos de la chute de la ville de Tyr :

Tyr tomba!

Oh! certes l'honorable épurateur des quarante n'a pas voulu engager son lecteur à se mettre la jambe nue. Si du *Dernier des Césars*, nous passons sans transition au *Tremblement de terre de Lisbonne* du fameux maître André, nous y trouverons cent preuves pour une de la présence du calembourg. Dans sa correspondance, Grimm parle d'un curé de Mont-Chauvet, auteur d'une tragédie intitulée *David et Bethsabée*, dans laquelle on lit les vers suivans :

Vous sûtes arracher Saül à ses furies,
Où ce prince vainqueur de mille incirconcis,
Frémissait que David en eût dix mille occis.

A ce mot *occis,* un disciple du marquis de Bièvre s'écrirait : *Oh! que non!*

Nous ne terminerons pas cette note sans reproduire la poétique du même curé; cette poétique pourra devenir très-utile à ceux qui se piquent d'originalité dans la marche de leurs ouvrages.

« Messieurs, disait le poète dramatique de Montchauvet' j'ai trouvé un plan admirable pour toutes les pièces à faire. Par exemple, dans ma tragédie de *Balthazar*, il s'agit de savoir si le roi soupera ou non, car s'il ne soupe pas, la main n'écrira pas. Or, je n'ai qu'à inventer deux acteurs, dont l'un veut que le roi soupe et l'autre ne le veut pas, et cela alternativement. Si moi, poète, je veux que le roi soupe, celui-là parlera le premier; ainsi, acte premier, le roi soupera; acte second, le roi ne soupera pas; acte troisième, il soupera; acte quatrième, il ne soupera pas; acte cinquième, il soupera. Si au contraire je ne veux pas qu'il soupe, je commence mon premier acte par il ne soupera pas; acte second, il soupera; acte troisième, il ne soupera pas; acte quatrième, il soupera; acte cinquième, il ne soupera pas. Voilà tout le mystère. »

(37) Ce qui ne nous empêcha pas d'exiger qu'on nous nommât l'auteur.

Nous avons plusieurs fois entendu dans semblables circonstances, des spectateurs s'écrier en regardant le parterre :

Pourquoi le demander puisque vous le savez?

mais ces personnes ne réfléchissaient pas que les chevaliers

du lustre ne peuvent garder le silence sans se faire soupçonner de savoir quelque chose, tandis qu'en demandant l'auteur, ils donnent une preuve non équivoque de leur ignorance.

(38) La partie gastronomique des élections.

Ces agens peuvent à la rigueur être assimilés aux entrepreneurs de succès dramatiques, puisque leur mission avait pour objet la réussite des comédies de Montrouge; persuadés, ainsi que l'a dit M. Casimir Delavigne,

Que c'est par des dîners qu'on gouverne les hommes.

Ils truffaient leurs partisans avant de les mettre en scène, comme les comédiens et les auteurs truffent par fois ceux qui leur applanissent les avenues du temple de la renommée. Le couplet suivant, extrait d'une chanson publiée en 1827, vient à l'appui de l'assertion de M. Robert :

Air : *Une robe légère.*

Dans son gourmand délire,
Un ventru troubadour,
Sur sa grotesque lyre
Ainsi chantait un jour :
« Oui, sans être tartufe,

» On peut aimer Chevet ;
» Car toujours une truffe
» Embellit un projet. »

(39) Spéculation à l'ordre du jour.

Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que l'auteur de ces mémoires écrivait à une époque déjà loin de nous, époque où l'ordre du jour amenait souvent de grands désordres.

(40) Les ventrus ministériels.

Rabelais nous a laissé une description très-plaisante du ventre ; elle a été imitée avec un rare bonheur par M. Lemercier, dans son poëme de la *Panhypocrisiade*, l'une des productions les plus remarquables du 19e siècle. Le malicieux et sardonique curé de Meudon, n'avait en vue que les moines gastrolâtres de son temps ; mais le lecteur va se convaincre que les vers suivans sont également applicables à toutes les espèces de *ventrus*. Au chant 11e de la *Panhypocrisiade*, Rabelais dit à la Raison :

Aperçois-tu le dieu dont ils sont idolâtres ?
Ce colosse arrondi, grondant, sourd et sans yeux,

Premier auteur des arts cultivés sous les cieux,
Seul roi des volontés, tyran des consciences,
Et maître ingénieux de toutes les sciences,
C'est le ventre! le ventre! oui, messire Gaster
Des hommes de tout temps fut le grand magister;
Et toujours se vautra la canaille insensée
Pour ce dieu, dont le trône est la selle percée.
J'en pleure et ris ensemble; et tour à tour je croi
Retrouver Héraclite et Démocrite en moi.
Hu! hu! dis-je en pleurant, quoi? ce dieu qui digère,
Quoi? tant d'effets si beaux, le ventre les opère!
Hu! hu! lamentons-nous! hu! quels honteux destins,
De nous tant agiter pour nos seuls intestins!
Hu! hu! hu! de l'esprit quel pitoyable centre!
L'homme en tous ses travaux a donc pour but le ventre!
Mais tel que Grand Gousier pleurant sur Badebec,
Se tournant vers son fils sent ses larmes à sec;
Hi! hi! dis-je en riant, hi hi! hi! quel prodige!
Qu'ainsi depuis Adam le ventre nous oblige
A labourer, semer, moissonner, vendanger,
Bâtir, chasser, pêcher, combattre, naviguer,
Peindre, chanter, danser, forger, filer et coudre,
Alambiquer, peser les riens, l'air et la poudre,
Être prédicateurs, poëtes, avocats,
Titrer, mîtrer, bénir, couronner des Midas,

Nous lier à leur cour comme à l'unique centre,
Hi! hi! tout cela, tout, hi! hi! hi! pour le ventre!

(41) La loi d'amour pour une truffe.

La loi *d'amour* sera long-temps célèbre par la haine qu'elle a excitée contre ses auteurs. Au reste, ce n'est ici que la peine du talion, car ces messieurs avaient pour les Français des sentimens bien opposés au titre de leur *loi*.

(42) Une charge de claqueur en chef.

Ces charges se vendent de la main à la main, et sont regardées comme une propriété plus incommutable que celle des auteurs. C'est ainsi que M. Vacher a succédé au Théâtre-Français à M. Mouchette.

(43) Mariage de la main gauche.

On appelle ainsi une espèce particulière de mariage, qui est quelquefois usité en Allemagne par les princes de ce pays. Lorsqu'ils épousent une personne de condition inférieure à la leur, ils lui donnent la main gauche au lieu de la droite. Les enfans qui proviennent d'un tel mariage sont légitimes et nobles, mais ils ne succèdent point aux états du

père. Quelquefois aussi, le prince épouse ensuite sa femme de la main droite. Ces circonstances nous font croire que l'auteur s'est trompé, et qu'il a voulu parler des *mariages à temps*, c'est-à-dire de ceux qui se contractaient autrefois pour un temps déterminé. On nous assure qu'il existait, avant la révolution, à la bibliothèque du roi, un contrat fait dans l'Armagnac en 1297, pour sept ans, entre deux époux nobles, qui se réservaient la liberté de le prolonger au bout de sept années s'ils s'accommodaient l'un de l'autre; et en cas qu'au terme expiré ils se séparassent, ils partageraient par moitié les enfans mâles et femelles provenus de leur mariage; et que si le nombre s'en trouvait impair, ils tireraient au sort à qui le surnuméraire échéerait. Quelques voyageurs nous parlent de mariages qui ont encore une plus grande analogie avec ceux de l'Opéra. Quand un navire arrive dans un port du Tonquin, les matelots se marient pour une saison, et pendant le temps que dure cette union, l'épouse provisoire garde la plus scrupuleuse fidélité. Nous aimons à penser qu'il en est de même à l'Opéra.

(44) La Morale, divinité surnuméraire à l'Académie Royale de Musique.

Surnuméraire est le mot propre, car les surnuméraires ne gagnent rien. Le Jupiter actuel de l'Olympe Lepelletier ne

pense pas comme cet ancien seigneur, qui voulait qu'on allongeât les ballets et qu'on raccourcît les jupons. Aussi le quatrain suivant, composé dans le temps, est-il de circonstance aujourd'hui :

Tu répands des pleurs en cachette,
Sur ton cœur la grâce opéra;
Rose, fais choix d'une retraite.
—Soit, maman, j'entre à l'Opéra.

(45) Ce qu'une place d'ouvreuse peut rapporter.

Le lecteur est prié de revenir sur la note 22, qui explique pourquoi ce passage n'est point inédit.

(46) Le côté des hommes et le côté des femmes.

On assure qu'il a été réellement question de séparer ainsi les sexes, mais on a reculé devant la crainte du ridicule. Ce projet rappelle la colère dans laquelle entra une noble dame du faubourg Saint-Germain, en s'apercevant que son libraire, chargé de l'arrangement de sa bibliothèque, avait placé sur les mêmes rayons les auteurs mâles et les auteurs femelles.

(47) Un théâtre dont l'affiche occupe le premier rang dans les rues.

Une chose digne de remarque, c'est qu'aux temps les plus orageux de notre révolution, quand les trônes étaient renversés et tous les rangs confondus, l'affiche de l'Opéra a toujours gardé sa place, et que les démocrates les plus acharnés n'ont jamais pensé à la lui faire perdre en faveur d'un spectacle plus plébéien.

(48) Qu'est-ce que le Gymnase! une bicoque.

Le mot bicoque ne paraîtra pas exagéré, si l'on veut bien se rappeler que l'administration elle-même a senti les inconvéniens de cette salle et qu'elle a créé des actions dont le produit doit servir à rendre les loges plus spacieuses et par conséquent moins incommodes pour le public.

(49) On jouait très-cher; c'était comme chez un notaire ou chez un avoué.

Ceci soit dit sans arrière-pensée contre les notaires et les avoués en général. Ce n'est pas dans le siècle des lumières et de la philosophie que l'on proscrit en masse; en effet, un avoué indélicat, s'il en existe, et un notaire fripon, dont

l'existence ne saurait être mise en doute, ne prouvent rien contre deux corps respectables. La fuite de quelques poltrons n'a jamais compromis la gloire des braves d'une armée. Félicitons-nous, au contraire, de ce que MM. les notaires et les avoués sont devenus gens du monde. Ah! si l'on avait joué gros jeu chez les anciens procureurs, un plaideur infortuné aurait pu regagner une partie des frais de procédures, bien que les plaideurs soient rarement heureux.

(50) Les couronnes et les vers que vous devez jeter à Madame.

Dans les tournées départementales, les vers et les couronnes sont des objets de première nécessité. Sous ce rapport, on ne fait jamais mieux ses affaires que soi-même. Convaincus de cette vérité, beaucoup d'écrivains composent des articles apologétiques sur leurs propres œuvres et les envoient à des journalistes qui les insèrent textuellement dans leurs feuilles. Dieu sait, quand ces Messieurs prennent du galon, s'ils se font bonne mesure!

(51) M. XXX.

C'est ce même M. xxx., chargé de toute la partie musicale du journal *des Débats*. Ce journal n'en est pas moins

l'une de nos feuilles quotidiennes les plus estimées et les plus estimables.

(52) Cinquante mille écus de diamans.

Il faut que la véracité de l'auteur nous soit bien connue pour ne pas douter de ce qu'il avance à ce sujet. Ce qui provoque cette remarque de notre part, c'est qu'un journal avait dit la même chose en parlant de mademoiselle Georges, et que deux jours après il a reconnu son erreur; erreur d'autant plus inexcusable, que cette célèbre tragédienne n'a, selon nous, besoin que de son talent pour réussir. Comment se fait-il que les triomphes qu'elle obtient dans les départemens ne lui aient pas encore rouvert les portes du premier Théâtre-Français? La muse de la tragédie n'est pourtant pas en situation de faire la dédaigneuse.

(53) Les femmes sont plus fidèles que les courtisans.

Vérité qui n'a pas besoin d'être démontrée; nous pensons néanmoins que M. Robert confond ici la constance avec la fidélité, ce qui, comme chacun sait, n'est pas précisément la même chose. On peut être infidèle sans cesser d'être constant, tandis que l'inconstance est inséparable de l'infidélité.

(54) Le seul nom de l'auteur de la *Henriade* effrayant pour les amis des jésuites.

Voltaire est devenu la bête noire du parti jésuitique, et cependant, ce grand homme fut l'élève et quelquefois le défenseur des enfans de Loyola. Parmi les écrivains qui se ruent périodiquement sur la statue du chantre de Henri IV, on remarque les rédacteurs de l'*Éclair*, journal qui ne *brille* que dans les ténèbres, et ceux du *Conservateur*, feuille ultramontaine qui fait de vains efforts pour *se conserver* elle-même. Ces messieurs, en bons et francs jésuites, en veulent moins à Voltaire de ses sarcasmes contre le fanatisme, que de son adoration pour le bon, l'excellent prince dont le peuple a gardé la mémoire.

(55) Ces *coquins* de libéraux avec leur Charte.

Coquin est un mot de douceur, comparé aux aimables épithètes données par le parti ultra-fanatique aux défenseurs du pacte fondamental. Jamais le dictionnaire de l'injure ne fut plus riche en adjectifs que depuis ces messieurs. L'un d'eux a même été jusqu'à traiter tous les Français de *bêtes féroces*, celui-ci, du moins, avait été *apprivoisé* par le ministère qui voulait nous tenir en charte privée.

(56) John Bull ne souffre sur la scène de son divin Shakspeare aucune pièce en langue étrangère.

A cette époque, les acteurs anglais n'étaient pas encore venus à Paris renforcer le parti *barbaro-romantique*, de tout le luxe du mal caduc et de toutes les vivantes images de la mort. Mais, grâces à miss Smithson, Kaen et compagnie, le public parisien s'est trouvé *anglaisé* comme par enchantement. Depuis cette importation d'outre-mer, nos artistes tragiques se tortillent avec une grâce infinie, et font le saut de carpe mortuaire avec un talent très-élevé. On se rappelle encore combien mademoiselle Mars était effrayante dans l'*Intrigue et l'Amour*, *Emilia* et autres chefs-d'œuvre bien dignes de la célébrité obtenue par le fameux drame intitulé : *M. Cassandre, ou les effets de l'amour et du vert de gris.*

(57) A Londres aucune force armée ne peut pénétrer dans les lieux publics.

Il n'en est pas de même en France, où les soldats de la police sont toujours prêts à se mettre en opposition avec le civil. Au moindre mouvement de ce dernier, pendant la durée d'un spectacle, on déploie jusque sur la scène tout le

luxe de la force armée, dont l'apparition irrite souvent les esprits au lieu de les calmer. La puissance du sabre sera toujours insuffisante contre les sifflets, et des barrières en uniforme seront constamment franchies par les traits du ridicule. Au reste, ces mélodrames administratifs n'ont jamais eu la gravité des sanglantes tragédies de la rue Saint-Denis.

(58) Il fallut aborder le point-essentiel; *celui* du *déficit.*

Les peuples seraient heureux si les *déficit* de leurs finances ne s'élevaient jamais à plus de dix guinées; ce ne serait qu'une banqueroute de savetier; mais on dit qu'il y en a eu de plus de deux cent millions, ce qui place alors la banqueroute dans une toute autre cathégorie et dans un ordre plus élevé.

(59) Acheter des pièces, à l'exemple d'un acteur sociétaire qu'elle me nomma.

On s'est souvent élevé contre cette branche d'industrie dont tous les inconvéniens sont pour le public, mais rien n'a pu l'empêcher. Dans ces sortes de trafics, on ne sait quel est le plus blâmable, ou de l'acteur qui achète, ou de l'au-

teur qui vend. Nous pensons qu'ils sont en délicatesse ce que Pradon et Bonnecorse étaient en littérature.

(60) Un auteur qui ne lui aurait pas aliéné sa *propriété*.

Nous empruntons l'article suivant à un ancien journal tant nous le trouvons conforme à notre manière d'envisager l'importante question de la propriété littéraire :

« On a beaucoup écrit sur cette matière. Dernièrement une commission a été formée pour discuter les droits des auteurs, et tous ceux qui la composaient se sont accordés à reconnaître l'injustice de la loi qui donne pour héritiers aux écrivains, les comédiens et les libraires. Malgré tout ce qui a été dit à ce sujet, nous croyons devoir émettre aussi notre opinion, persuadés qu'il est des choses qu'on ne saurait trop répéter, surtout celles qui n'ont pour appui que la Vérité. On sait que cette déesse ne pénètre que difficilement dans le sanctuaire du pouvoir, et qu'avant même d'avoir eu accès dans l'antichambre d'un simple bureaucrate, elle a justifié son surnom de fille du Temps.

» Supposons un homme totalement étranger à notre législation littéraire, mais possédant un esprit juste. Qu'on lui dise : Il existe un pays où les propriétés de certains hommes n'appartiennent à leurs enfans que pendant dix et vingt ans, à dater du jour de leur mort, et deviennent ensuite la proie

de tous ceux qui veulent s'en emparer; dépouillé de sa fortune, le légitime héritier tombe dans la misère, et a souvent à supporter les mépris insultans de ceux même qui l'ont spolié. Cet homme demandera dans quelle horde de sauvages on en agit ainsi. Quelle sera sa surprise, lorsqu'il apprendra que c'est chez celui de tous les peuples qu'on regarde comme le plus civilisé!

» Tous les législateurs s'accordent sur ce point, que les propriétés des particuliers sont sous la protection des lois. Grâce à ces lois, le père de famille est assuré de posséder paisiblement et de transmettre à ses enfans les biens qu'il a pu amasser par son travail. N'est-il pas injuste autant qu'absurde de faire une distinction pour les seules propriétés du génie? Eh quoi! par cela même qu'un homme de lettres nous aura procuré des jouissances au théâtre et charmé nos ennuis dans la solitude, nous n'accorderons pas les mêmes droits à ses enfans qu'aux enfans des comédiens! Corneille n'a pu laisser à ses descendans les vers du *Cid*, tandis que la perruque de don Diègue et les paniers de Chimène sont devenus la propriété de leurs héritiers. Certes, si le grand Frédéric avait eu à prononcer sur les ouvrages d'un Wieland, d'un Goëthe, d'un Schiller, réclamés par leurs enfans, il n'aurait point hésité à respecter leur propriété comme il respecta celle du meunier de Sans-Souci.

» Toute autre jurisprudence est non-seulement une violation arbitraire des droits les plus sacrés, mais elle est encore contraire aux progrès de l'art. Pour ne parler ici que de ce qui a rapport au théâtre, il ne nous serait pas difficile de prouver que si les comédiens n'héritaient pas des auteurs, ils seraient moins intéressés à jouer les mêmes pièces ; la monotonie de leur répertoire disparaîtrait dès le moment qu'ils seraient forcés de verser, dans une caisse destinée à secourir les hommes de lettres et les comédiens qui n'auraient aucun moyen d'existence, les produits des ouvrages de tous les auteurs morts dont il n'y aurait plus d'héritier. Alors l'écrivain qui aspire à se faire un nom ne serait point découragé en voyant la lice fermée devant lui, et, certain de pouvoir y entrer à son tour, il consacrerait ses veilles à mériter les palmes du triomphe dans une carrière périlleuse, sans doute, mais où, du moins, on tombe sans honte, quand on ne peut pas s'élever avec gloire.

» Ce que nous disons pour les ouvrages dramatiques s'applique aussi à tous les autres écrits, et les libraires ne doivent pas être plus privilégiés que les comédiens. Espérons que cette session législative ne se passera pas sans qu'il en émane, à ce sujet, un grand acte de justice. »

(61) Arrangeur.

Métier fort à la mode aujourd'hui et surtout très-lucratif

pour celui qui l'exerce. On a commencé par s'élever contre le *droit* que s'arrogent de prétendus hommes de lettres, d'*arranger* à leur manière les ouvrages du *domaine public*; mais on a fini par regarder cette espèce de *piraterie littéraire* comme une chose toute naturelle, oubliant que, dans quelque temps, nous aurons autant de versions d'une pièce ou d'un livre qu'il y aura d'*arrangeurs* ou d'*abréviateurs*. L'un retranche deux actes; l'autre se contente d'en enlever un seul; celui-ci ajoute de la prose rimée au dialogue d'une comédie pour en faire un opéra-comique; celui-ci métamorphose le même ouvrage en vaudeville. De son côté, l'abréviateur publie sous le titre d'abrégé un certain nombre de phrases détachées qu'il a recousués tant bien que mal et dont toutes les parties portent l'empreinte du ciseau. Enfin tout est arbitraire dans ces sortes d'*arrangemens* ou plutôt de *dérangemens*; les pauvres auteurs y sont torturés sans relâche, et rien ne peut faire prévoir le terme de cette inquisition littéraire et dramatique. Il résulte de cette anarchie de nombreux abus; les veuves et les enfans d'un homme de lettres sont ainsi dépouillés; les théâtres encombrés par la tourbe des *arrangeurs*, qui confectionnent une pièce en un déjeuner, se trouvent fermés de fait à l'écrivain qui daigne composer ses ouvrages lui-même. De là vient que nous avons tant d'imitations et pas un seul ouvrage original.

(62) Le célèbre M. Ladvocat.

Nous connaissons assez l'opinion de M. Robert sur le mérite de M. Ladvocat, pour garantir que l'épithète de célèbre n'a rien d'ironique. Cet habile et infatigable éditeur a rendu de trop grands services à la littérature étrangère pour qu'un rayon de célébrité ne s'étende pas jusque sur son nom. Nous connaissons un poëme inédit et essentiellement romantique, dans lequel on célèbre presque tous les écrivains dont il a publié les ouvrages. Ce poëme contient l'épitaphe d'un libraire conçue en ces termes :

Ci-gît monsieur Vélin, libraire sans-pareil,
Qui dans son phaéton courut à la fortune ;
Romantique, il obtint des faveurs de la lune,
Les biens que sur la terre il avait au soleil.

(63) Feu Camérani.

Le nom de Camérani est digne de figurer parmi ceux des plus célèbres gourmands passés, présens et futurs. Ancien Scapin de la Comédie italienne, où il servait de compère à Carlin, il s'était élevé jusqu'aux fonctions de secrétaire perpétuel de l'Opéra-Comique, quoiqu'il écrivît le français aussi mal qu'il le parlait. Continuellement en butte

aux sarcasmes des comédiens ; il pliait dans les temps d'orage, comme le roseau, et se relevait bientôt plus puissant. Jamais personne n'a mieux connu que lui l'art de faire mouvoir les comédiens, tout en ayant l'air de leur obéir ; sa grande politique consistait à arriver le premier aux assemblées et à n'en sortir que le dernier. C'est par ce moyen qu'il s'est soutenu jusqu'à sa dernière indigestion, dans le poste où son savoir-faire l'avait placé. C'est à Camérani qu'on doit le paradoxe suivant : « Tant qu'il y aura des auteurs à l'Opéra-Comique, lou théâtre ne pourra soubsister. »

(64) Les gigots n'y sont pas plus naturels que les molets de nos amoureux.

Les Grecs ne se seraient pas arrangés de pareils repas, puisque leurs poètes comiques étaient dans l'usage, toutes les fois que le sujet leur en fournissait l'occasion, de faire jeter au public, par un des acteurs, tout ce qui formait le dessert du service qui avait eu lieu ; ils voulaient par là faire rire un instant et se concilier les applaudissemens des spectateurs. Dans *les Guêpes*, d'Aristophane, Xanthie dit : « Nous n'avons pas même des noix dans une corbeille pour les faire jeter par un esclave au public. » Le même Aristophane s'élève contre cet usage dans son *Plutus*.

Quant aux faux *molets* et autres moyens de corriger la

nature, les exemples fameux ne nous manqueraient pas. On connaît la réponse naïve de ce Colin à qui l'on faisait remarquer que ses molets étaient d'inégale grosseur : « Ma foi, dit-il, c'est la faute de l'administration. » Un habitué de l'Odéon assurait que bien que mademoiselle Anaïs eût soldé tous ses marchands, elle *devait* encore à son cordonnier plus d'un pouce de sa taille. On joue quelquefois à l'Ambigu-Comique une petite pièce intitulée *les Suppléans*, dont le sujet et le dialogue sont aussi plaisans que spirituels.

(65) Régisseur général.

Ce n'est pas seulement parmi les militaires que le titre de général est ambitionné ; le plus mince bureaucrate s'en décore aussitôt qu'il en trouve l'occasion. C'est ainsi que souvent un *général* obéit aux ordres d'un caporal et même d'un soldat. Cette manie, au surplus, ne fait de mal à personne; elle prouve seulement que La Fontaine a eu raison de dire :

Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

(66) Mon confrère Leblond.

Chef de claque célèbre à l'Opéra-Comique. M. Leblond

a l'honneur d'être cité par M. Hoffman, t. 4, page 60 de ses œuvres, publiées par M. Lefebvre, libraire, rue de Bourbon, n° 11. C'estce même claqueur *général* qui disait avec toute la dignité d'un capitaliste : « Notre art est mêlé de tant d'*inconvéniens*, que si le ciel m'accorde un fils, je ne consentirai jamais *à le mettre au théâtre*. » C'est fier; mais c'est beau.

(67) **Mademoiselle Desbrosses.**

Cette actrice compte déjà plus de quarante ans de théâtre, l'âge n'a point encore refroidi sa verve comique. Il y a peu d'exemples d'une carrière théâtrale plus longue et plus heureuse. Indépendamment de son talent, mademoiselle Desbrosses est une excellente femme, étrangère à toutes les coteries de coulisses. Combien d'actrices se bornent à n'avoir que du talent!

(68) Nous vivons dans un siècle où rien n'est plus naturel que de se servir de l'esprit des autres.

A cet égard :

On grapillait jadis, on vendange aujourd'hui.

Mais les *arrangeurs* ne sont pas les seuls qui détroussent

les écrivains morts et vivans; il faut leur adjoindre les *-giaires*, dont l espèce ne fut jamais plus nombreuse. Il n'en serait pas de même si l'on rétablissait l'ancien usage de fustiger publiquement les voleurs littéraires. On lit dans l'Histoire des Troubadours qu'un nommé Fabre d'Uzès, s'étant donné pour auteur des ouvrages d'Albert de Sistéron, fut fouetté publiquement. On voit que l'ancienne méthode avait son bon côté.

(69) La banqueroute d'un notaire.

Autrefois les mots notaire et banqueroute ne se trouvaient jamais réunis; c'est qu'autrefois ces officiers publics ne spéculaient ni à la bourse ni sur les terrains, et que le prix des charges n'était pas si élevé. Un bon mariage répare souvent les mauvaises affaires de ceux qui se livrent à des opérations aventureuses; mais souvent aussi l'hymen ne suffit pas pour combler le déficit: dans ce cas, ce sont les pauvres clients qui paient les frais de la noce. Nous croyons devoir répéter à ce sujet (Voyez la note 49), que le corps des notaires n'en mérite pas moins la confiance publique, et qu'il ne faut rien conclure contre lui des malversations de quelques-uns de ses membres. Il n'en est pas des notaires comme des jésuites, dont la doctrine est l'œuvre de toute la société.

(70) Nicolo.

En vertu de la loi sur la propriété dramatique, le répertoire de ce fécond et charmant compositeur appartient maintenant à M. Ducis, directeur privilégié de l'Opéra-Comique; et comme, d'après son *privilège*, M. Ducis a le monopole du genre, il pourrait, selon son bon plaisir, mettre à la réforme toutes les partitions de l'auteur de *Joconde* et de *Jeannot et Colin*. Voilà donc comment M. de la Bouillerie entend le *domaine public* de la républiquc des lettres, ce qui n'empêche pas sans doute M. le baron d'être très-bon administrateur des domaines de la couronne. Ce privilège et beaucoup d'autres faits relatifs à l'ex-Opéra-Comique, seront, dit-on, particulièrement examinés dans un ouvrage qui paraîtra pendant la prochaine cession, et qui aura pour objet la statistique des théâtres de Paris et des départemens.

(71) L'actrice chargée du rôle d'Edile.

Ce rôle fut *créé*, selon l'expression des coulisses, par madame Boulanger, actrice que la nature n'a pas appelée à jouer les personnages nobles; mais qui, dans tous ceux où il ne faut que de la gaîté et de la rondeur, a fait preuve d'un talent très-distingué. Sous ce rapport, l'éloignement

de madame Boulanger est un véritable déficit dans le personnel de la troupe de Feydeau, où mademoiselle Colon occupe sa place sans la remplir.

(72) La confiance sous le boisseau.

Quelques incurables, Don Quichottes des vieux préjugés, voudraient bien mettre sous le boisseau la philosophie, les lumières et la liberté ; mais tous les efforts de ces modernes chevaliers de la triste figure n'aboutiront qu'à augmenter le ridicule dont ils se couvrent quotidiennement dans les feuilles qui servent d'échos à leurs regrets tardifs et à leurs espérances déçues.

(73) L'une de ses AMIES.

L'amitié, quoiqu'on en dise, peut exister entre actrices ; mais il ne faut pas pour cela qu'elles soient attachées au même théâtre, et surtout qu'elles jouent le même emploi. Une ingénue et une mère noble sympathisent jusqu'à un certain point ; mais deux ingénues sont toujours prêtes à s'arracher les yeux. L'amour-propre, chez ces innocentes, est encore plus irritable que l'amour.

(74) Un second Opéra-Comique.

Qu'on nous permette de reproduire ici ce que nous avons

dit dans un autre ouvrage, relativement à un second Opéra-Comique.

« C'est moins pour les poètes que pour les musiciens, qu'un second Opéra-Comique nous semble utile. L'auteur des paroles a plusieurs théâtres pour lesquels il peut travailler, tandis que le compositeur n'en a qu'un seul. Nous ne parlerons pas du grand Opéra; il est pour les musiciens français ce qu'est le Parnasse pour certains poètes. Ainsi donc, un jeune homme est admis au Conservatoire; il y remporte le premier prix. Envoyé à Rome aux frais du gouvernement, il y passe cinq ans et revient à Paris. S'il n'a pas le bonheur d'être protégé, il lui est très-difficile de se faire connaître; et bientôt, découragé par les obstacles à vaincre, il se décide à courir le cachet ou à composer des contre-danses pour l'orchestre de M. Colinet. On sait que Méhul a donné des leçons avant de pouvoir travailler pour la scène; et cependant, alors, il y avait deux théâtres d'opéra-comique. Qui peut savoir si parmi nos jeunes compositeurs il ne se trouvera pas un jour un Grétry, un Dalayrac! un Méhul! il n'appartient qu'aux vieilles femmes de dire qu'on ne reverra pas ce qu'on a déjà vu.

» L'opéra-comique est un genre national; les pièces du théâtre Feydeau sont celles que les étrangers accueillent avec le plus d'empressement; et sous ces deux points de vue, on ne saurait trop les multiplier.

» Plus on fera d'opéras-comiques, moins on jouera de mélodrames; enfin, s'il y avait deux théâtres pour chaque genre, les auteurs, les comédiens, le public y gagneraient. La rivalité de Montfleury n'a pas été inutile à Molière, et Racine doit plus d'un beau vers à Pradon. Il est inconcevable que dans un siècle qui se décore du titre pompeux de siècle des lumières, on ait à répéter sans cesse de pareilles vérités.

» Une société de comédiens est comme une compagnie de commerce; elle a le privilége de jouer tel ou tel genre; mais non pas de le jouer exclusivement. Que dirait-on de quelques individus réunis qui prétendraient exploiter à eux seuls une branche d'industrie? certes on crierait à l'injustice. Eh! n'est-ce pas ici la même chose? De quel droit les comédiens de Feydeau resteraient-ils seuls propriétaires suzerains; c'est au bon plaisir de MM. les gentilshommes de la chambre à empêcher la multitude nuisible à l'art. Quant à nous, nous demanderons sans cesse la concurrence.

» Lorsqu'il y avait deux théâtres, on comptait un grand nombre de poètes et de musiciens célèbres; des acteurs d'un grand talent brillaient en même temps à Feydeau et à Favart. Nous ne ferons aucune comparaison; mais s'il y avait deux théâtres, les auteurs n'éprouveraient pas tant de dégoûts, et seraient encouragés par l'idée de parcourir deux champs de gloire! Les acteurs ne s'endormiraient pas au

bruit des applaudissemens, et les succès d'un rival les enflammeraient d'une noble émulation. »

Loin de s'arrêter à aucune de ces considérations, l'autorité, qui tient entre ses mains puissantes les destinées de nos théâtres, a jugé plus convenable d'accorder un privilége *exclusif* pour trente ans à M. Ducis, directeur actuel de Feydeau; et ce qui est digne de remarque, c'est que M. Ducis n'avait d'abord sollicité que l'autorisation d'un second Opéra-Comique, faisant valoir, sans doute, en faveur de cet établissement, à-peu-près toutes les raisons que nous venons de donner. Il faut croire que l'autorité a eu ses motifs pour en agir ainsi. Quant à M. Ducis, on ne saurait le blâmer d'exploiter son privilége dans toute sa rigueur, puisqu'on le lui a octroyé si généreusement. Ce n'est donc pas lui qu'il faudra accuser, lorsque, par hasard, il jugera convenable de procéder contre quelque empiétement lyrique d'un confrère; il a le droit de faire saisir *aria, cavatine, rondeau, duo, trio, quatuor, quinque* et morceau d'ensemble partout ailleurs que *chez lui*. Au surplus, ce n'est pas la première fois qu'une pareille question est agitée : La Harpe se déclare ouvertement pour la concurrence, tome 1er, pages 99 et 501 de sa Correspondance littéraire; Grimm se moque des priviléges exclusifs d'une manière aussi juste que plaisante (tome 6, 1re partie, page 236). Mais celui qui nous semble se prononcer d'une manière plus positive encore

est le célèbre auteur d'*Hamlet*, du *Roi Léar* et d'*Othello*. J'ai invité mes confrères, dit le vénérable Ducis dans une lettre à M. Deleyre, à demander au roi, tous ensemble, un second théâtre, comme le seul remède praticable aux abus, comme le vœu de tous les auteurs dont, sans cela, les talens, les travaux, la réputation, demeurent étouffés sous la plus cruelle des dépendances. »

(75) Éditeur responsable d'une feuille littéraire.

Ces éditeurs étaient des espèces de martyrs volontaires qui consentaient à se laisser mettre entre quatre murailles, moyennant finance, et renonçaient à leur liberté pour celle de la presse. Les auteurs d'*une Visite en prison*, pièce du répertoire du Vaudeville, ont parfaitement saisi le côté comique de ces prête-noms littéraires, que la nouvelle loi sur les journaux a rendu complètement inutiles. Dorénavant, on ne pourra payer de sa personne, qu'après avoir payé de son esprit.

(76) Ceux de nos scrupuleux confrères qui n'écoutent que leur conscience.

Sachons gré à M. Robert d'avoir parlé des journalistes avec la même justice que des notaires et des avoués. Cette

impartialité est d'autant plus louable, qu'il ne se ménage pas lui-même et ne se fait pas meilleur qu'il n'a été pendant son exploitation quotidienne. M. Robert met, dans cette partie de ses Mémoires, la même franchise que M. Vidocq dans les siens.

(77) Mon projet avait besoin d'être revu et corrigé.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Ce qui n'empêche pas que le projet dont parle l'auteur ne soit rigoureusement *historique*. Une pareille conception n'a pu jaillir que d'une protubérance analogue à celles de Mandrin, de Cartouche et autres imitateurs de ces héros de grands chemins.

(78) Quelques fautes d'orthographe.

Plusieurs pièces à l'appui sont entre nos mains; nous les avons mises en réserve pour les publier en cas de dénégation de la part de quelque incrédule.

(79) Auteur d'une douzaine d'opéras dont il n'a fait ni les paroles ni la musique.

Voyez les *pasticii* du *Barbier*, de *Pourceaugnac*, de la

Fausse Agnès, de *Don Juan*, etc., etc., etc., dont les paroles sont de Beaumarchais, de Molière, de Destouches, et la musique de Rossini, de Mozart et de *tutti quanti*. Aussi, lorsqu'il est arrivé au public de siffler quelques-uns de *ses ouvrages*, M. C. B. n'a jamais pris cela pour lui; il s'est borné à prendre son droit sur les recettes. On nous a assuré que le célèbre *arrangeur* s'était trouvé très-choqué dans le temps qu'*el maestro* ne se fût pas empressé de lui faire une visite lors de son arrivée à Paris. En effet, M. Rossini devait cette politesse à l'homme de France qui connaît le mieux la valeur des notes.

(80) L'action proposée à ladite administration.

Il ne serait pas impossible, avec un peu de bonne volonté, de trouver dans les archives administratives d'un théâtre royal un reçu de 3,000 fr., constatant la propriété d'une action dans un journal littéraire qui n'existe plus. On pourrait même connaître le nom du directeur copropriétaire; mais, chut! *dissimulons!*

(81) M. Quatremère de Quincy.

On peut, sans craindre une attaque en calomnie, dire que cet académicien nécrologique s'est presque toujours

vengé par anticipation des ennuis que le public lui a causés. Cette douce vengeance aurait dû lui suffire, lorsque des spectateurs incivils ne se contentant pas de bâiller à l'une de ses lectures, osèrent le traiter en auteur tombé. Hâtons-nous d'ajouter pour sa défense, qu'à cette époque on ne connaissait que les gendarmes pour couper le sifflet aux Parisiens.

(82) Un article contre une de ses amies.

Il est de notoriété théâtrale que ces dames sont moins affligées de la perte d'un amant que de celle d'un rôle, attendu que l'un est plus facile à remplacer que l'autre. On sait que Mlle Marotte Beaupré, de la troupe de Molière, ayant eu un différend avec une autre actrice nommée Catherine des Urlis, les deux adversaires femelles mirent l'épée à la main, et se battirent après la petite pièce. Sauval qui fut témoin de ce singulier duel, en parle dans ses *Antiquités de Paris*, tome 2, liv. x, page 578; mais il se tait sur le motif qui l'avait amené. Nous pensons qu'il ne fut provoqué que par une rivalité d'amour-propre, car Robinet, dans sa gazette en vers, dit que Mlle Marotte était extrêmement jolie, et *pucelle au pardessus*. Or, ce n'était pas l'amour qui lui avait fait mettre l'épée à la main.

(83) M. Nonante-cinq.

Autrefois, on entrait à l'Académie à l'aide d'un qua-

train, et il est même plus d'un auteur qu'on y a reçu à crédit; en France il ne faut qu'un mot pour obtenir les honneurs de l'immortalité. Dans son troisième volume de critique, page 389, M. A. V. Arnault a consacré un article à l'orateur marseillais. Cet article intitulé : *Nonante cinq mauvais sujets*, est un modèle de cette plaisanterie fine et de cette ironie spirituelle dont Voltaire nous a laissé tant d'exemples. « Nonante, dit M. Arnault, n'est pas une expression incongrue, mais ce n'est plus une expression française. Ce mot suranné est inintelligible pour quiconque, ne sachant pas le latin, n'est pas familiarisé avec les langues du midi de l'Europe ou avec les jargons du midi de la France. S'en servir, c'est faire ce que ferait un homme qui endosserait les habits de son trisaïeul; c'est endosser un ridicule. Or, on s'expose à se faire montrer au doigt, à se faire rire au nez, même en province, quand on se montre en public avec le costume de M. de Sottenville ou de M. de Pourceaugnac, en tout autre temps qu'en carnaval. »

(84) Au boulevart! au boulevart!

Ce n'est pas seulement au théâtre de la rue de Chartres que ce cri s'est fait entendre; nous l'avons ouï de nos propres oreilles au premier Théâtre-Français, lorsqu'au cinquième acte de *Louis XI* les partisans de ce prince *s'infil-*

traient dans sa prison au travers des murs, et qu'au quatrième *d'Olga*, les cosaques apparaissaient dans toute l'exactitude de leur costume national. L'auteur de ce dernier ouvrage, très-français par le style, s'est montré complètement russe par le sujet. Quel affront pour Melpomène de se voir ainsi *cosaquée* !

(85) Clampin.

Terme d'argot que nous n'avons trouvé dans aucun dictionnaire. Faut-il écrire *clan*, ou *clam*, attendu le *p*? grave question soumise à tous ceux qui ne marchent pas droit.

(86) Un des fournisseurs ordinaires du théâtre.

Un de ces entrepreneurs ne se trouvant pas, sans doute, assez de foin dans les bottes, disait en parlant d'un nouvel auteur dont la pièce avait été reçue : « En voilà encore un qui vient manger notre beurre. » Ces Messieurs veulent absolument avoir le privilége des tartines ; ils regardent un théâtre comme une ferme et l'administration comme leur vache à lait.

(87) Auteuil.

Ce joli village fut habité par les plus grands écrivains du

siècle de Louis XIV. Il l'a été depuis par M. le comte de Peyronnet, excellence-poète, plutôt que poète par excellence. L'illustre amant de Zelmire en est reparti bientôt, tourmenté sans doute par les remords de conscience que lui causaient les ombres de Molière et de Boileau.

(88) Cent lieues en une heure.

Dans *la Fille de l'Exilé*, l'héroïne fait *huit cents lieues* pendant la durée de la représentation, ce qui prouve que M. Guilbert de Pixérécourt est plutôt le géant que le petit Poucet du mélodrame. Au surplus, nous ne blâmons pas ces hardiesses sur un théâtre secondaire où toutes les innovations peuvent être tentées sans aucun inconvénient pour l'art; il n'en est pas de même sur une scène plus élevée. La Comédie-Française finira par s'en apercevoir; il ne sera plus temps.

(89) La sincère et vertueuse comtesse de Genlis.

On sait que madame la comtesse de Genlis a écrit l'histoire comme le roman. Cette dame s'étant mise d'elle-même au nombre des *hommes* de lettres, a renoncé dans la plupart de ses ouvrages aux grâces de son sexe. C'est sans doute pour cela que Laharpe lui décocha l'épigramme suivante :

Je sais assez passablement
L'orthographe et l'arithmétique ;
Je déchiffre un peu la musique,
Et la harpe est mon instrument...
Le matin ma tête est sensée
Et devient faible sur le soir :
Je suis *Monsieur* dans mon lycée,
Et *Madame* dans mon boudoir.

On attribue au même poète cette épigramme encore plus mordante :

Comme tout renchérit ! disait un amateur ;
Les œuvres de Genlis à six francs le volume ! etc.

On a remarqué que madame la comtesse de Genlis est devenue anti-philosophe, à l'âge où les femmes ont le plus besoin de philosophie,

Pour *supporter* des ans l'irréparable outrage.

(90) La forêt de Bondi.

Il fut un temps où l'on disait : N'allez pas dans la forêt de Bondi, comme on dit encore : N'allez pas dans la Forêt-Noire ; mais cette partie des environs de Paris ne mérite plus, depuis longues années, sa mauvaise réputation ; nous

croyons même qu'on y serait aujourd'hui plus en sûreté que dans certaines rues de la capitale.

(91) Le Parnasse a ses courtiers comme la bourse.

Depuis que les ouvrages littéraires sont regardés comme marchandise, le cours s'en établit sur le plus ou moins de célébrité du nom de l'auteur. Certains hommes de lettres voudraient bien aussi que l'on prît leurs œuvres au poids; plusieurs d'entre eux seraient assurés de s'enrichir promptement.

(92) Une foule d'autres trafics dont l'énumération deviendrait fastidieuse.

Nous sommes, à cet égard, entièrement de l'avis de l'auteur. Non-seulement cette énumération serait fastidieuse, mais un volume suffirait à peine au développement qu'elle nécessiterait. Espérons qu'en cela, comme en beaucoup d'autres choses, le bien naîtra de l'excès du mal.

(93) L'ingénuité de la troupe qui allait voir un de ses enfans en nourrice.

Les filles-mères furent long-temps en vogue au théâtre.

On se souvient encore des succès d'*Eugénie*, de *Lisbeth* et autres épouses par anticipation. Il n'est donc pas surprenant que quelques actrices, imitent les héroïnes dont le public a toujours admiré l'infortune : au théâtre, plus que partout ailleurs,

Dans le précipice
Ouvert sous ses pas,
L'*innocence* glisse
Et n'en revient pas.

(94) Accoucher d'une idée.

Plusieurs de nos *arrangeurs* sentent tellement le prix d'une idée, qu'ils en font entre eux un objet de spéculation. Lorsqu'un de ces Messieurs a imaginé ou plutôt pillé le sujet d'une pièce, et qu'il est dans l'impuissance de le traiter, il dit à l'un de ses confrères : « J'ai une idée ; si tu veux je te la vendrai ; combien m'en donne-tu ? — Mais avant d'y mettre un prix, il faut savoir de quelle nature est ton idée. — Certainement ; mais si je te la communique, tu n'auras plus besoin de me l'acheter. — Entre amis, on agit avec plus de délicatesse ; il n'appartient qu'aux membres des comités de lecture de prendre gratis les idées des autres. — Eh bien, si tu veux me donner cent francs, je t'in-

diquerai un sujet superbe qui fera courir tout Paris. — C'est trop cher pour une idée que tu as toi-même empruntée. — Je ne peux pas te la céder à un liard de moins. — — N'en parlons plus. — Soit, n'en parlons plus. Je suis bien certain qu'elle ne me restera pas. » (*Historique.*)

(95) La Marchande de Goujons.

Le succès de cette parade, prouve que le genre de Garguille et de Jean Farine compte encore de nombreux partisans. Les vieux amateurs qui avaient jadis humé les quolibets de *Jeannot*, s'écriaient en écoutant madame *Fraîche-Marée* ! Enfin, voilà le vrai comique ; ça en est !

(96) Bec-jaune.

Prononcez *bé-jaune.* Faire voir à quelqu'un son bec jaune, c'est lui montrer qu'il manque d'expérience ou de savoir. Un *bec jaune*, et, par ellipse, *béjaune*, est un oiseau qui n'est pas encore en âge de nicher, ce que l'on reconnaît à la partie membraneuse du bec, qui est jaune.

Dans les colléges de Paris, il y avait jadis un droit établi sur les nouveaux venus, qu'on appelait, par métaphore, *béjaune*; payer ce droit, c'était payer son *béjaune* (Dictionnaire des Proverbes.) Il en est encore ainsi dans plusieurs

corporations d'ouvriers ; mais le *béjaune* se nomme la *bienvenue*.

(97) Son Excellence Monseigneur le comte de Corbière.

Les suppressions arbitraires du *Miroir* et du *Courrier des Spectacles* attestent suffisamment les manières barbaresques de cette Excellence. Non-seulement, ces deux propriétés furent confisquées au profit de l'obscurantisme, mais l'imprimeur du *Miroir* perdit son brevet, qui fut ramassé par M. de Genoude, conseiller-d'état-typographe. Depuis la chute du ministère des barricades, M. le conseiller n'a plus eu de conseils à donner ; mais il est demeuré imprimeur *quand même* ! C'est probablement pour transmettre à la postérité les œuvres du ministre, qui octroyait généreusement aux gens de lettres un grenier avec six cents francs de rente, et qui aurait voulu renfermer toute notre littérature dans un bouquin, pour la mettre plus aisément sous clé. Quoiqu'en ait dit Son Excellence, l'époque où elle était au pouvoir, fut moins féconde en mauvais livres qu'en mauvais ministres.

(98) Martyr de la fortune.

Nous avons vu depuis un grand nombre de martyrs, ca-

nonisés par la *Quotidienne* et la *Gazette*. La France, ingrate et *révolutionnaire*, ne s'est pas attendrie sur le triste sort de ces victimes, auxquelles on laissait rang, dignités et richesse. *Les pauvres hommes!*

(99) Nos acteurs tragiques frappent si fort.

Jamais on n'a plus abusé de cette pensée de Voltaire : « Au théâtre, il vaut mieux frapper fort que juste. » La plupart de nos acteurs tragiques ne se contentent pas de *brûler* les planches, ils les enfoncent. Heureusement que l'utile corporation des claqueurs dissimule avec les mains une grande partie du bruit que ces mêmes acteurs font avec leurs pieds.

(100) MM. Fresnoy, Frédéric et Marty.

Ces trois artistes jouissent d'une belle réputation au boulevard, et il faut convenir qu'ils sont supérieurs à leurs confrères du premier Théâtre-Français. Bien entendu que ce n'est que lorsque ceux-ci jouent le mélodrame.

(101) Journaliste de robe courte affilié à Montrouge.

Il était alors de mode en journalisme, comme en toute au-

tre branche d'industrie, de s'affilier à quelque congrégation; on ne faisait même jouer ses ouvrages au théâtre qu'avec le bon plaisir des enfans de Loyola. Si ces bons pères n'avaient point perdu leur crédit, ils auraient donné de nouveaux développemens à l'art de la tragédie et appris à Melpomène comment il faut se servir du poignard.

(102) Un jurement énergique.

Nous ne pouvons dire précisément quelle fut cette exclamation, mais nous pensons que la belle voyageuse :

Jura ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère.

(103) Amour, tu perdis Troie !

Deux coqs vivaient en paix : une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie!
(La Fontaine. Fab. 13 du liv. 7.)

(104) Le bon vieux temps.

Au bon vieux temps, qui, selon nous, était *le bon vieux*

mauvais temps, de nobles châtelains ne se faisaient aucun scrupule de s'embusquer sur les grandes routes, et d'exercer sur les passans un droit de prise. On trouvera dans la plupart des histoires, et particulièrement dans celle de Paris, par M. Dulaure, tous les détails relatifs à ce brigandage féodal.

(105) A l'exemple du soldat prussien qui figure dans la vie anecdotique du grand Frédéric.

Voici ce trait, tel qu'il est rapporté dans une lettre écrite de Francfort le 30 janvier 1784, époque de l'événement.

« Dans une petite ville de la Silésie prussienne, il y a une chapelle dédiée à la vierge Marie, dans laquelle on voit exposées une multitude d'offrandes, fruit de la piété des catholiques romains. On s'était aperçu que plusieurs de ces offrandes commençaient à disparaître. Les soupçons tombèrent sur un soldat de la garnison, qui était toujours un des premiers à entrer dans l'église et le dernier à en sortir. On l'arrêta un jour qu'il allait mettre le pied dehors, on le fouilla et l'on trouva dans sa poche deux cœurs d'argent qui avaient été suspendus devant la Vierge. Les noms de voleur, de sacrilége ne lui furent pas épargnés; mais il soutint hardiment que ces offrandes n'étaient pas volées; il assura que la Vierge, pour laquelle il avait toujours eu une dévotion particulière, ayant eu pitié de sa pauvreté, les lui

avait données en présent. Cette excuse ne put le sauver, il fut condamné à mort comme voleur d'église. La sentence ayant été, suivant la coutume, portée au roi pour être approuvée, Sa Majesté fit venir les principaux du clergé catholique de Berlin; elle leur demanda si cette aventure étail possible suivant les dogmes de leur religion : « Le cas est rare et singulier, dirent-ils unanimement, mais il n'est pas absolument impossible. » D'après cet avis, le roi écrivit sous la sentence : « Le délinquant sera sauvé de la mort pour avoir nié constamment le crime de vol, et parce que les théologiens de sa religion ont trouvé que ce prodige arrivé en sa faveur n'était pas impossible ; mais nous lui défendons, sous peine de mort, de recevoir à l'avenir aucun présent ni de la vierge Marie, ni de quelquc autre saint que ce soit. »

(106) Se purifier.

On connaît les *purifications* politiques de l'Espagne et les *épurations* de la France. Aussi, depuis lors, ces deux pays comptent un grand nombre d'hommes irréprochables. Il a suffi à ces derniers de se dire comme Pilate : *Je m'en lave les mains*.

(107) La classe pauvre n'est pas toujours pauvre d'esprit.

Le peuple de Paris est particulièrement cité pour ses ré-

parties vives et spirituelles. Tous les recueils d'anecdotes sont pleins de traits qui justifient l'opinion de M. Robert à cet égard. Nous nous bornerons à rapporter le suivant. Le laquais d'un grand seigneur était parvenu pendant notre révolution à occuper la place de son maître. Un jour qu'il traversait la Halle dans un brillant équipage, une *dame* du lieu dit à l'une de ses commères : *Je l'ons reconnu ; c'est un ci-devant derrière.*

(108) Mademoiselle Allignier.

Sœur de madame Boulanger, et aujourd'hui madame Frédéric Lemaître. Cette actrice avait d'abord débuté à l'Odéon dans la tragédie ; mais n'ayant obtenu qu'un succès négatif, elle a porté ses pas vers la muse du mélodrame. Chose assez singulière, son mari a également passé par l'Odéon pour arriver au boulevard, où son talent a fait le succès de beaucoup d'ouvrages.

(109) L'individu *m'empoigna.*

Du mot *empoigner,* non moins célèbre que le *nonante-cinq* et le *conséquent* dont nous avons déjà parlé.

(110) Houangpouff.

Personnage dans lequel Potier était très-comique. Cet

ouvrage, représenté dans le temps au théâtre de la Porte-Saint-Martin, est une satire contre le despotisme, non moins spirituelle et non moins plaisante que celle de l'*Ours et le Pacha*.

(111) Vive le roi ! vive la ligue !

Ce n'est pas moi qui ai changé, disait le bon curé de Bray, c'est le gouvernement. Depuis la révolution *le girouettisme* est devenu un métier assez lucratif. L'un des ouvrages les plus piquans publiés depuis la restauration, est, sans contredit, le *Dictionnaire des Girouettes*, dans lequel on trouve mille preuves pour une de la versatilité d'opinion parmi nos contemporains. On y lit même des vers qui ont servi successivement à célébrer l'empereur Napoléon et S. M. Louis XVIII, sans que les auteurs aient pris la peine d'y apporter aucun changement, soit pour le fond, soit pour la forme, soit pour l'expression. Le fait est si singulier, que nous croyons devoir citer les deux passages suivans.

En 1810, l'auteur terminait ainsi une ode sur le prochain accouchement de l'impératrice Marie-Louise :

Mars a déposé son tonnerre,
Quel tableau s'offre à mes regards?

Le dieu terrible de la guerre
Cède la palme au dieu des arts;
La marbre et la toile respirent;
Les nourrissons du Pinde aspirent
A cueillir des lauriers nouveaux;
Leur voix célèbre leur courage,
Et le fils d'Apollon partage
L'immortalité des héros.

Dans une brochure intitulée : *Henri IV. les Bourbons et la Paix,* publiée en 1814, on lit :

Mars a déposé son tonnerre,
Quel tableau s'offre à mes regards?
Le dieu terrible de la guerre
Cède la palme au dieu des arts;
Le marbre et la toile respirent;
Les nourrissons du Pinde aspirent
A cueillir des lauriers nouveaux;
Leur voix *chante le vrai* courage,
Et le fils d'Apollon partage
L'immortalité des héros.

A l'exception des trois mots soulignés, les deux strophes sont absolument menechmes. Voir, pour plus ample informé, le *Dictionnaire des Girouettes,* 2me édition, pages 226 et

227, à l'article Jacquelin. C'est ce qu'on peut regarder comme du girouettisme, première qualité.

(112) Mademoiselle Ad. Dupuis et madame Allan-Dorval.

Il y a si long-temps, si long-temps que mademoiselle Adèle Dupuis représente les petites filles, qu'une autre, à sa place, ne serait plus considérée que comme une grand'-maman; mais il n'en est pas ainsi pour cette actrice, qui tient toujours l'emploi des ingénues à la grande satisfaction des habitués du théâtre de la Gaîté, où elle a pleuré dans son adolescence, où elle pleure dans son âge mûr, et où probablement elle pleurera..... toujours.

Quant à madame Allan-Dorval, elle est, dit-on, la *Mars* du théâtre de la Porte-Saint-Martin, ce qui ne veut pas dire que mademoiselle Mars soit l'Allan-Dorval du Théâtre-Français.

(113) Mademoiselle Bourgeois.

Cette actrice avait d'abord pris sa retraite, et, devenue l'une des Pomones du quartier du Pont-aux-Choux, elle croyait pouvoir goûter le calme que procure un commerce champêtre. Vain espoir! la farouche muse du mélodrame a

fait entendre sa voix rauque et dissimulée, et mademoiselle Bourgeois s'est élancée de nouveau dans la carrière du crime, qu'elle parcourt avec toute l'innocence de la vertu.

(114) Puisqu'elle a étudié le mélodrame, pourquoi ne débuterait-elle pas au premier Théâtre-Français.

Nous sommes forcés de convenir qu'il n'y a ici nulle exagération de la part de l'auteur. Le mélodrame est maintenant l'un des hôtes les plus fidèles du premier Théâtre-Français. Il est vrai qu'il n'y est pas aussi bien traité qu'au boulevard; mais cela ne l'empêche pas de vouloir y prendre racine. Encore quelques années, et les acteurs de la Comédie-Française seront de dignes interprètes de MM. Guilbert de Pixérécourt, Frédéric, Caignez et autres écrivains non moins célèbres.

(115) Nous ne voulons que de la prose.

Les modernes défenseurs de la prose prétendent que Corneille et Racine n'ont écrit leurs pièces en vers que par complaisance pour leur siècle : n'ayant aucune preuve contre cette assertion, nous n'essayerons pas de la combattre; mais comme on pourrait en dire autant de Voltaire,

nous croyons devoir transcrire ici l'opinion de ce grand homme sur le même sujet.

« Toute notre modération nous abandonne aux funestes nouvelles qu'on nous mande de Paris au mont Krapac. Nous apprenons qu'il s'élève une petite secte de barbares qui veut qu'on ne fasse désormais que des tragédies en prose. Ce dernier coup manquait à nos douleurs, c'est l'abomination de la désolation dans le temple des muses. Nous concevons bien que Corneille, ayant mis l'Imitation de Jésus-Christ en vers, quelque mauvais plaisant aurait pu menacer le public de faire jouer une tragédie en prose par Floridor et Mondori; mais ce projet ayant été exécuté sérieusement par l'abbé d'Aubignac, on sait quel succès il eut. On sait dans quel discrédit tomba la prose de l'*OEdipe* de La Mothe Houdart; il fut presqu'aussi grand que celui de son *OEdipe* en vers. Quel malheureux Visigoth peut oser, après *Cinna* et *Andromaque*, bannir les vers du théâtre? C'est donc à cet excès d'opprobre que nous sommes parvenus, après le grand siècle! Ah! barbares, allez donc voir jouer cette tragédie en redingote à Faxhall, après quoi venez y manger du *rost-bif* de mouton et boire de la bière forte.

Qu'auraient dit Racine et Boileau si on leur avait annoncé cette terrible nouvelle? *Bone Deus!* de quelle hauteur sommes-nous tombés, et dans quel bourbier sommes-nous! »

(116) L'anévrisme, la cécité, la pulmonie, *et cœtera*.

Cet *et cœtera* en dit plus qu'il n'est gros, car il existe d'innombrables affections dont les héros et les héroïnes peuvent être attaquées : une *leuco-phlegmasie*, une *hydropisie*, un *hydrotorax*, une *ascite*, une *hydrocèle*, une *spina-ventosa*, un *polype*, le *croup*, la fièvre *remittente hémitritée*, la fièvre *syncopale* compliquée, le *lumbago rhumatismal*, la fièvre typhoïde obtiendraient le plus brillant succès. Les *écrouelles* fourniraient la matière d'un drame historico-pharmaceutique : comment tous ceux qui ont exploré Shakspeare, n'ont-ils pas pensé à la *fistule* qui sert de fondement à sa comédie intitulée : *Tout est bien qui finit bien*. Que de beaux sujets restent encore à traiter! Espérons qu'il se trouvera des écrivains assez fortement constitués pour exploiter tous les maux, et des comédiens assez bien portans pour reproduire toutes les maladies. A l'égard du genre *sombre et patibulaire*, notre siècle n'a rien à envier à celui qui l'a précédé ; si le moderne auteur d'*une Dunciade* présentait un nouveau bouclier de la stupidité, il aurait encore plus de motifs que Palissot de s'écrier :

Vous y brillez, anglomanes jaloux,
Sifflés à Londres, applaudis parmi nous;

Sombres cerveaux, dont la mélancolie
Met un poignard dans la main de Thalie,
Et qui, tout fiers du nom de novateurs,
Détruisez l'art en corrompant les mœurs.
Pour admirer leurs lugubres merveilles,
Divin Molière, on néglige tes veilles,
On t'abandonne; et, grâce à leurs succès,
Bientôt en France, il n'est plus de Français.

(117) Des obstacles, si toutefois il s'en présente.

Une jeune débutante est certaine d'être protégée, surtout si elle est jolie. Nous ferons seulement observer à celles qui pourraient se trouver dans le même cas :

Qu'il faut des *offres* des hommes
Qu'elles se défendent bien,
Car, dans le siècle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

(118) Elle ne courra pas après la Fortune elle l'attendra.

Voyez la fable de Lafontaine, intitulée : *L'homme qui court après la fortune, et l'homme qui l'attend dans son lit.*

(119) Si encore j'étais élève du Conservatoire.

Cette école, d'où sortent des demoiselles toutes formées, a été le sujet de beaucoup de plaisantêries; mais cela n'empêche pas que les mœurs n'y soient surveillées, pour le moins, autant qu'à l'Opéra. Dans les jours d'exercice, on y récompense la vertu comme à Surêne.

(120) Espérer, c'est jouir!

Ce poète est Delille, qui a dit dans son poëme des *Jardins :*

Promettre, c'est donner; espérer, c'est jouir.

Saint-Lambert l'avait dit avant lui dans une de ses épîtres, ce qui n'implique aucune accusation contre Delille, assez riche en beaux vers pour ne pas *plagier* ses confrères. Cet hémistiche n'est de sa part qu'une *rencontre,* ou tout au plus une réminiscence.

(121) Celles de nos camarades qui tiennent l'emploi des jeunes rôles par rang d'ancienneté.

Ce privilége est une des causes de la décadence de l'art théâtral. Les ingénues qui ont grandement dépassé leur

majorité, s'appuient, à cet égard, d'un usage consacré par le temps, et citent l'exemple de mademoiselle de Brie, que le public voulut revoir dans *Agnès* de *l'École des Femmes*, quoique cette actrice eut déjà sa soixantaine. Il faut avouer que le public a souvent d'étranges caprices. Noverre eut jadis à lutter contre ce même droit d'ancienneté, et force lui fut de s'y conformer. Ayant voulu placer, dans un de ses ballets, un groupe de figurantes au fond du théâtre, ces demoiselles lui dirent : « Monsieur, nous sommes *les* anciennes, et nous avons droit d'être sur le devant. — Mais, Mesdemoiselles, mon ballet? — Votre ballet deviendra ce qu'il pourra; il faut que le public nous voie; c'est notre droit. » A cela, le pauvre Noverre ne sut plus que répondre, et ces demoiselles restèrent sur le premier plan.

(122) Mme Grignard fut respectée autant qu'elle était respectable.

Cette circonstance nous rappelle les deux traits suivans :

Une dame, placée à la queue de l'un de nos théâtres, se sentait exposée, depuis assez long-temps, aux atteintes inconvenantes d'un voisin dont l'âge semblait devoir commander la confiance. Loin de soupçonner le véritable coupable, la dame accusait tout bas plusieurs jeunes gens, et allait les apostropher hautement, lorsqu'elle surprit l'*amateur* en fla-

grant délit. Se voyant sans cavalier, elle se retourne et applique un soufflet au délinquant, qui s'écrie : « Mais, Madame!...... — Monsieur, chacun prend son plaisir où il le trouve. » Cette action et cette réponse inattendues causèrent une telle stupéfaction au curieux impertinent, qu'il battit en retraite sans proférer une seule parole.

Ceux qui ont leurs entrées dans les coulisses du théâtre Feydeau, savent qu'il y existe un petit escalier par lequel on pénètre dans la salle, et qui sert, les jours de première représentation, à introduire la foule des *privilégiés*, avant l'ouverture des portes. Dozainville, ancien acteur de l'Opéra-Comique, montait un jour par cet escalier avec sa femme, lorsque celle-ci lui dit : « *Mon ami, on me pince.* — Que veux-tu que j'y fasse, répondit-il; je ne puis chercher dispute à tant de monde; tâche de t'empêcher de crier; retiens-toi le plus que tu pourras. » C'est avoir, pour un mari, autant de prudence que de philosophie.

(123) Un *pasticcio*.

C'est-à-dire un pâté. Combien de spectateurs, après avoir entendu de pareils ouvrages, n'ont pu s'écrier avec Bridoison : *Je sais ce que c'est.* Un pâté en musique, se compose ordinairement d'un salmigondi de notes que les bons esprits ne sauraient digérer. Les vers qu'on y intercale en sont considérés comme les boulettes.

(124) On est sûr d'y rencontrer un chien.

Nous l'avons vu, de nos propres yeux vu, ce docile et intelligent animal, non moins digne d'être cité pour sa fidélité au malheur, que *Dragon* de Montargis, pour sa haine du crime, et *Munito* pour sa science. Tous les soirs de stérilité, ce héros de la race canine, se promenait dans le parterre de l'Odéon et y était admis sans obstacle au nombre des habitués; jamais aucun cri de sa part ne se mêlait aux *bravos* solitaires des chevaliers du lustre, ce qui prouve que si l'on apprend à hurler avec les loups, on ne l'apprend pas avec certains chanteurs.

(125) La tragédie et la comédie contre lesquelles se sont ligués l'ignorance et le jésuitisme.

Les démolisseurs du second Théâtre-Français cherchent à se défendre aujourd'hui de cette œuvre d'iniquité et de stupide ignorance; mais c'est vainement qu'ils en répudient la honte, elle leur restera; leurs noms ne sauraient échapper aux écrivains qui se chargeront de publier un jour *l'histoire* impartiale de notre littérature depuis le commencement du 19e siècle. A cet égard, nous pouvons assurer qu'un homme de lettres s'en occupe spécialement, et que

justice sera faite à qui de droit. Il faut que l'avenir connaisse les séides d'un pouvoir déplorable, et sache comment on voulait confisquer, au profit du jésuitisme, toute la gloire littéraire de la France, après avoir vendu aux mêmes enfans de Loyola la plus précieuse de nos libertés, celle de la pensée.

(126) Madame Schutz.

Jamais la galanterie française ne fut mise à de plus rudes épreuves que pendant la représentation des opéras où cette cantatrice était chargée de parler. C'était surtout dans le dialogue du spirituel Beaumarchais, que la prononciation de cette dame offrait un singulier amalgame pour des spectateurs parisiens. On n'a jamais entendu rien de *blus trole*, *ni de blus pizarre*.

(127) Monsieur Lecomte.

M. Lecomte parlait mieux que madame Schutz; mais, en revanche, il chantait beaucoup plus mal. Ce virtuose, que le public sifflait assez régulièrement, recevait d'énormes appointemens qui n'ont pas peu contribué à obérer les finances du théâtre de l'Odéon.

(128) Un je ne sais quoi.

C'est-à-dire un filou, un mouchard, un agent provoca-

teur, ou tout autre auxiliaire de la police. Bien entendu qu'il s'agit ici de la police qui s'est immortalisée à la soirée des barricades de la rue Saint-Denis.

(129) La rivale d'Andromaque fut sifflée avec tant d'inhumanité.

Cette infortunée portait le nom de Lefebvre, et mieux qu'Oreste elle aurait pu se dire :

Quels sont donc ces serpens qui sifflent sur ma tête.

On ne saurait trop improuver la cruelle sévérité avec laquelle le public traite parfois les débutans. Une femme surtout nous semble mériter plus d'indulgence.

(130) La petite tabatière de M. Doyen.

M. Comte qualifie sa salle de *bonbonnière*; il est donc permis d'appeler *tabatière* celle de M. Doyen, où le public est constamment *aux prises* avec les acteurs.

(131) Je *piétinais* de colère.

Remuer vivement les pieds d'impatience ou d'inquiétude. Il fut un temps où, dans la chambre des députés, le *piétinage* était à l'ordre du jour.

(132) Ce fut le fantôme, père d'Hamlet, qui se trouva chargé de cet office.

A ce fait, que nous garantissons historique, nous en ajouterons deux autres, non moins singuliers et non moins vrais.

On représentait *Sémiramis*, de Voltaire, dans une petite ville de l'un de nos départemens, et c'était le contrôleur en chef qu'on avait chargé de figurer l'ombre de Ninus. Peu d'instans avant d'entrer en scène, ce fonctionnaire-acteur entend un grand bruit à la porte, causé par le refus qu'on y fait de recevoir certains billets; à ces mots, il s'élance en costume d'ombre vers le lieu de la discussion, et parvient, quoiqu'avec peine, à terminer la querelle à l'amiable; mais pendant ce temps, le tonnerre a vainement grondé pour lui donner sa réplique, et Assur a beau répéter :

L'ombre de Ninus même! ô dieux! est-il possible!

L'ombre est invisible pour le public, qui la demande en sifflant. Tout à coup, elle paraît, mais c'est pour expliquer son retard; tenant encore à la main les billets qui avaient nécessité sa présence à la porte, elle les montre à l'appui des excuses qu'elle fait d'avoir manqué son entrée. Cette harangue change les sifflets en applaudissemens et le contrôleur, redevenu roi de Babylone, reprend son poste à l'entrée du tombeau en disant :

Tu règneras, Arzace, etc.

mais toujours sans lâcher les billets dont il est responsable envers son directeur.

Bien que les serviteurs de Dieu excommunient les comédiens du diable, ils n'en sollicitent pas moins les bons offices de ces derniers. On nous a raconté qu'à Lisbonne, pendant l'occupation des Français, les pères capucins se trouvant sans ressource, demandèrent et obtinrent des comédiens portugais une représentation au bénéfice de leur couvent. Ce n'est pas tout, les bons pères craignant d'être trompés par les agens ordinaires de la troupe, se chargèrent de faire par eux-mêmes le service intérieur de la salle; à cet effet, plusieurs capucins se placèrent à la porte d'entrée, tandis que d'autres, en habit de l'ordre, ouvraient et fermaient les loges. Rien n'était plus extraordinaire que de rencontrer de pareilles figures dans les corridors.

Au reste, ce fait n'est pas plus incroyable que les sujets des petites pièces qu'on représente à Madrid et qu'on y appelle *sainettes*. Une lettre que nous avons reçue tout récemment de la capitale de l'Espagne contient le paragraphe suivant :

« Après les *Deux Filles spectres*, de M. Lemercier, qui ont obtenu ici beaucoup de succès, traduites en espagnol, on a dansé le bolero qui s'exécute ordinairement pendant les

entr'actes; mais ce qui a le plus contribué à mettre le public de bonne humeur, c'est la petite pièce qui terminait le spectacle. Figurez-vous la chose là plus folle, la plus bête et la plus singulière qu'on puisse voir en ce pays, justement regardé comme la terre classique du capuchon. Le principal personnage est un mort supposé, venant effrayer un benêt de mari qui appelle à son aide un de ses voisins et le sacristain de sa paroisse. Celui-ci arrive vêtu en prêtre, le bénitier et le goupillon à la main; il fait un très-grand nombre de signes de croix, pour conjurer l'esprit malin, qui l'est assez pour lui faire une peur effroyable. Dans sa frayeur, il se couche à plat ventre sur le théâtre; mais n'entendant plus rien, il se relève peu à peu, et pour se redonner des forces, il avale l'eau qui se trouve dans le bénitier. Viennent ensuite les amis du prétendu défunt, déguisés en moines; chacun tient un cierge à la main et tous chantent l'office des morts; ils sont conduits par le mari baffoué, qui place son chapeau à trois cornes au bout d'un bâton pour figurer la croix. Tout cela s'exécute d'une manière si burlesque, qu'il est impossible de ne pas mourir de rire. » Le même correspondant ajoute que M. l'ambassadeur de France assistait à cette représentation et riait tout haut d'un pareil spectacle. Si l'on ne savait que l'esprit humain enfante les plus bizarres contrastes, on ne pourrait croire à la liberté qui règne sur la scène espagnole.

(133) Un véritable *voltigeur.*

Ce nom de *voltigeur* était naguère donné indistinctement à tous les vieux serviteurs de la monarchie; c'était un tort, car plusieurs d'entre eux avaient droit à une honorable exception. *Voltigeur* ne doit donc s'appliquer qu'à ces héros vétérans qui comptaient leurs services par leurs années de retraite, et n'avaient jamais senti que l'odeur de la poudre... à friser.

(134) Biographier.

Mot nouveau, qui pourrait rester comme *brochurier*, *écrivassier* et *gazettier*.

(135) Les grâces *Belvédériennes.*

C'est-à-dire analogues à celles de l'Apollon du Belvédère. L'héroïne de cette aventure en était si persuadée, qu'on lui a plus d'une fois entendu répéter ce couplet du *Combat des Montagnes*, vaudeville représenté dans le temps au théâtre des Variétés avec un succès de scandale :

« Désormais l'autre *Apollon*,
Va près du moderne,
Briller comme un champignon
Dans une lanterne.

(136) La Renommée embouchant sa trompette inférieure.

Voltaire a célébré cette seconde *trompette* dans le sixième chant de *la Pucelle.*

Pour contenter leurs ardeurs indiscrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes ;
L'une à sa bouche, appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros ;
L'autre est au c.., puisqu'il faut vous le dire :
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse insectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour,
Faits en un mois, périssent en un jour,
Ensevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux et leurs priviléges.

Après avoir donné une seconde trompette à la *Renommée,* Voltaire lui en accorde trois dans son poëme de la *Guerre de Genève* :

Comme il parlait, passa la Renommée :
Elle portait trois cornets à bouquin ;

L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine,
Est pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours et ne connut jamais.

(137) Que le doute me serve de *quinquina.*

Figure romantico-poétique, car il est impossible que ce fébrifuge guérisse une maladie morale. Le quinquina a eu l'honneur d'être célébré par le bon La Fontaine, et sa découverte a fourni, dans le temps, le sujet d'un mélodrame représenté au théâtre de la Porte-Saint-Martin, qui s'est bientôt vu forcé de recourir à d'autres remèdes pour ne pas mourir d'inanition.

(138) Gentilshommes chargés de la haute police de nos spectacles.

Avant, et même depuis la révolution, messieurs les gentilhommes de la chambre regardaient comme inamovible leur suprématie sur nos grands théâtres; quelques-uns d'entre eux allaient jusqu'à considérer les spectacles royaux comme une propriété de famille, transmissible par ordre de primogéniture; cette usurpation, que le temps avait fini par légitimer à leurs yeux, n'a cessé qu'à leur grand re-

gret, et à celui de quelques actrices, qui voudraient bien rentrer sous le régime du bon plaisir, tant elles sont persuadées que nos théâtres n'auront jamais de gouvernement plus paternel.

(139) Sultan dramatique.

On désigne encore ainsi certains *haut-fonctionnaires* chargés de l'administration de nos grands théâtres; mais nous pensons que c'est par erreur, ou par tradition. Nous vivons dans un siècle trop moral pour supposer que les coulisses aient quelqu'analogie avec un *harem*, et que nos grands seigneurs puissent agir en turcs avec les actrices qui se trouvent sous leur juridiction. Loin de le présumer, nous sommes sûrs, au contraire, qu'ils n'ont jamais eu la prétention de passer par la sublime porte. Toutefois, si nos théâtres n'ont point de Soliman, de Mahmoud ou de Moustapha, ils n'en comptent pas moins bon nombre d'eunuques sous le rapport du talent.

(140) A cette époque les *omnibus* n'étaient pas encore en activité.

Les *Omnibus*, imaginés jadis par Blaise Pascal, sont regardés aujourd'hui comme les équipages de la petite pro-

priété. Rien n'est en effet plus économique et plus à la portée de tout le monde que ces guimbardes accélérées dont l'image poursuit les cochers de fiacre et de cabriolet jusque dans leur somméil. Un érudit prétendait dernièrement que les Omnibus remontaient jusqu'au siècle d'Auguste, et pour preuve il citait ce vers du sixième livre de l'Enéide :

OMNIBUS *his nivea cinguntur tempora vitta.*

(141) Les fastes de la *courtisanomanie.*

Courtisanomanie, c'est-à-dire bassesse, adulation, flagornerie, etc., etc. Parmi les traits les plus singuliers en ce genre, on doit placer celui de la grande dame qui voulait absolument accoucher un ou deux mois plutôt qu'il ne lui était permis de l'espérer, et cela pour faire plaisir à la reine, qui lui avait témoigné le désir de la voir danser au bal de la cour, bal qui se trouvait malheureusement annoncé pour l'époque de ses couches.

(142) Faire réussir une chute.

Les cabales contre les pièces et les acteurs ne sont pas moins bien organisées que celles qu'on forme pour le succès, et les claqueurs ne sont pas moins experts dans l'art de vaincre que dans celui de se faire battre.

(143) Quand il m'a eu dit que c'était un droit.

Droit du seigneur, contre lequel ces dames et demoiselles n'oseraient se révolter. Loin de le trouver illégitime, elles sont disposées à s'écrier :

Vous nous faites seigneur,
A *ce sujet* beaucoup d'honneur.

(144) La porte-bâtarde.

Figure. Cette porte tient toujours à l'escalier dérobé; mais ceux qui y passent ont le bonheur en perspective. Voir à ce sujet ce que l'auteur dit au deuxième chapitre de ses véridiques Mémoires.

(145) A moins que la demoiselle ne renonce à son état.

L'excommunication des comédiens est une vieille erreur, qui s'est perpétuée jusqu'au dix-neuvième siècle. Nous croyons inutile d'en reproduire ici les motifs. Il est probable, néanmoins, que ce préjugé ne tardera pas à s'éteindre entièrement, et que les comédiens en général seront traités comme certains d'entre eux le furent en particulier, c'est-

à dire qu'il n'y aura pas privilége pour tel ou tel théâtre, tandis que tous les autres seraient frappés de réprobation. Comment concilier, en effet, la permission qu'avaient jadis les comédiens italiens ordinaires du roi de s'épouser en légitime mariage à l'église, et la défense qui en était faite aux comédiens français? Quelle différence pouvait-il y avoir aux yeux de Dieu, entre l'hymen de Pierrot avec Colombine et celui de Crispin avec Marton? les plus savans théologiens seraient fort embarrassés de nous l'expliquer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1769, monsieur et madame Laruette, monsieur et madame Trial furent mariés sans aucun obstacle par le curé de la paroisse Saint-Sauveur, tandis que Molé ne put s'unir de la même manière avec mademoiselle d'Épinay, actrice de la Comédie-Française, et qu'il n'en obtint l'autorisation qu'en employant la ruse. Voici ce que Grimm rapporte à ce sujet:

« Ce mariage est consommé depuis long-temps; mais M. l'archevêque de Paris lui avait toujours refusé la bénédiction nuptiale. L'excommunication dont jouissent les comédiens en France, ne leur permet pas plus de tâter du sacrement de mariage que des autres. Jusqu'à présent, lorsqu'un comédien voulait se marier, il renonçait au théâtre; en vertu de cette renonciation, l'archevêque ou l'ordinaire accordait la permission de bénir le mariage, et cette cérémonie faite, le premier gentilhomme de la chambre en-

voyait au nouveau béni un ordre du roi de remonter sur le théâtre, et le nouveau mari obéissait à l'ordre du roi. M. l'archevêque, pour mettre sa religion à l'abri de toute surprise, déclara l'année dernière à M. Molé que, malgré toutes les renonciations possibles, il ne donnerait plus à aucun comédien la permission de se marier, à moins qu'il ne lui apportât une déclaration signée par messieurs les quatre premiers gentilshommes de la chambre, comme quoi ils ne lui donneraient plus un ordre du roi pour remonter sur le théâtre. Ainsi le tendre Molé et sa fidèle amante furent obligés de continuer à vivre dans le concubinage. Il y a quelques semaines qu'on trouva le moyen de glisser à M. l'archevêque de Paris cette permission de mariage à signer avec plusieurs autres; le bon prélat, sans défiance, signa sans lire. Le vicaire de paroisse, en vertu de cette permission, bâcla l'affaire, et monsieur Molé et mademoiselle d'Epinay escamotèrent le sacrement. Cela a fait dire dans Paris que monsieur l'archevêque s'était relâché de sa rigidité, et qu'il accordait le sacrement de mariage aux comédiens sans les obliger à renoncer au théâtre. Mais l'esprit de Dieu n'a pas abandonné à ce point son serviteur, Christophe de Beaumont. Instruit de la supercherie qui lui a été faite, et ne pouvant reprendre le sacrement, ... il a interdit le prêtre qui a donné la bénédiction nuptiale, pour lui apprendre à s'en rapporter dans des cas de cette importance

à une permission signée. Comme ce prêtre est fort aimé du prélat sévère, on espère qu'il aura sa grâce au bout de quelques mois de pénitence. »

(*Corr. de Grimm, part.* 1re, *t.* VI, *p.* 273 *et suiv.*)

En 1790, Talma rencontra le même obstacle que Molé; mais loin d'employer la même ruse, il écrivit la lettre suivante à l'assemblée nationale, qui en écouta la lecture à sa séance du 12 juillet.

« J'implore le secours de la loi constitutionnelle et je réclame les droits de citoyen qu'elle ne m'a point ravis, puisqu'elle ne prononce aucun titre d'exclusion contre ceux qui embrassent la carrière du théâtre. J'ai fait choix d'une compagne à laquelle je veux m'unir par les liens du mariage; mon père m'a donné son consentement. Je me suis présenté devant monsieur le curé de Saint-Sulpice, pour la publication de mes bans. Après un premier refus, je lui ai fait faire sommation par acte extra-judiciaire; il a répondu à l'huissier qu'il avait cru de la prudence d'en référer à ses supérieurs, qu'ils lui ont rappelé les règles canoniques auxquelles il doit obéir, et qui défendent de donner à un comédien le sacrement du mariage, avant d'avoir obtenu de sa part une renonciation à son état. Je me prosterne devant Dieu; je professe la religion catholique, apostolique et romaine.... Comment cette religion peut-elle autoriser le dé-

réglement des mœurs? J'aurais pu sans doute faire une renonciation et reprendre le lendemain mon état; mais je ne veux point me montrer indigne de la religion qu'on invoque contre moi, indigne du bienfait de la constitution en accusant vos décrets d'erreur et vos lois d'impuissance. Je m'abandonne avec confiance à votre justice.

» TALMA. »

Après les discours de Goupil, de l'abbé Gouttes et de Bouche, l'assemblée renvoya la lettre de Talma à ses comités de constitution et d'affaires ecclésiastiques réunis qui y firent droit.

(146) Dans ce cas, vous refuseriez de l'enterrer !

Nous pourrions en donner pour preuves, ce qui se passa à l'enterrement de mademoiselle Raucourt et à celui de Philippe du théâtre de la Porte-Saint-Martin; mais ces circonstances sont encore présentes à la mémoire de nos lecteurs. Nous nous bornerons donc à citer ici les vers de Voltaire sur la mort de mademoiselle Lecouvreur, vers qui, indépendamment du mérite poétique, nous semblent traiter

à fond une question décidée depuis long-temps par tous les bons esprits.

Que vois-je! quel objet! quoi! ces lèvres charmantes!
Quoi! ces yeux d'où partaient des flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas les livides horreurs!
Muses, grâces, amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage.
Que vois-je! C'en est fait, je t'embrasse et tu *meurs!*
Tu meurs; on sait déjà cette affreuse nouvelle;
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus,
S'écrier en pleurant : Melpomène n'est plus!
    Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels?
    Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle;
Je les ai vu soumis, autour d'elle empressés;
Sitôt qu'elle n'est plus elle est donc criminelle!
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez!
Non, ces bords désormais ne seront plus profanes * :

* Adrienne Lecouvreur fut enterrée en 1730 sur le bord de la Seine, près le pont Royal.

Ils contiennent ta cendre; et ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau.
Voilà mon Saint-Denis; oui, c'est là que j'adore
Tes talens, ton esprit, tes grâces, tes appas;
Je les aimai vivans; je les encense encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats,
Que seul, de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire,
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition?
Quoi! ce n'est donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athène! ô Londre! heureuse terre!
Ainsi que des tyrans, vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire et tout récompenser,
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la Victoire,
Le sublime Dryden, et le sage Addisson,
Et la charmante Ophils, et l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:



Et Lecouvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits, les rois et les héros.
Quiconque a des talens à Londre est un grand homme.
L'abondance et la liberté
Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce et de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos stériles champs,
La feuille négligée est-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talens ?

(147) Heureusement tous les prêtres ne vous ressemblent pas.

A l'appui de cette juste et sage réflexion de l'auteur, nous pourrions citer beaucoup de traits de tolérance et de véritable charité chrétienne. Il nous suffira d'en rapporter deux.

Dans le 2[me] volume de sa Correspondance littéraire, La Harpe dit : « On vient de donner un exemple remarquable et peut-être unique de nos jours : c'est l'oraison funèbre d'un curé, prononcée par un évêque. L'orateur est l'évêque * de Senez : son héros, qui est en même temps celui de l'hu- de la Seine, est l'ancien curé de Saint-André-des-Arcs, Claude [illegible] nom mérite bien d'être conservé. C'est un

homme dont on peut faire un grand éloge en deux mots; il a passé sa vie à faire du bien..... Il n'était pas rare de voir enlever son dîner de sa table pour être porté à des malades qui manquaient de bouillon, et à de pauvres femmes en couche. Il se privait même du nécessaire, et, s'il est vrai qu'il n'y a point de détails de bienfaisance qui soient trop petits pour la sensibilité, il doit être permis de raconter que, dans un hiver très-rigoureux, les sœurs de la charité de sa paroisse lui ayant représenté qu'il était à peine vêtu avec une soutane usée, le forcèrent pour ainsi dire à se couvrir par-dessous d'une camisole de laine. Le soir même il ne l'avait plus; et comme on l'en grondait : «*J'ai trouvé,* dit-il, *dans un grenier un pauvre homme qui était nu*; *je lui ai donné ma camisole et j'ai eu assez de ma soutane.* » Nul doute qu'à la place du curé dont parle M. Robert, le digne Claude Léger n'eût consenti à le marier. La tolérance est toujours compagne de la véritable charité. En voici une nouvelle preuve.

Il y a deux ou trois ans que le vicaire de la paroisse Saint ...... fut sollicité par une de ses nièces de contribuer à son mariage avec le fils d'un directeur de spectacle, auquel l'amour le plus tendre l'unissait depuis quelque temps. Le digne pasteur s'apercevant bien qu'un pareil hymen était indispensable, ne s'arma pas des foudres ultramontaines, et ne fit entendre aux deux amans que le pardon évangélique. Ensuite, il demanda à sa nièce comment

il pouvait lui être utile ? « En usant de tout votre crédit, répondit-elle, pour faire obtenir à mon futur époux la survivance de son père. » La mission était délicate ; mais le bon vicaire ne refusa pas de s'en charger, et grâce à ses démarches auprès de l'autorité, il contribua à donner un directeur à l'un de nos théâtres. Un pareil trait n'a pas besoin de commentaire.

Nous ne saurions mieux terminer cette note, qu'en citant le portrait suivant, tracé par Delille dans son poëme de *l'Homme des Champs* :

Voyez-vous ce modeste et pieux presbytère?
Là vit l'homme de Dieu, dont le saint ministère
Du peuple réuni présente au ciel les vœux,
Ouvre sur le hameau tous les trésors des cieux,
Soulage le malheur, consacre l'hyménée,
Bénit et les moissons et les fruits de l'année,
Enseigne la vertu, reçoit l'homme au berceau,
Le conduit dans la vie et le suit au tombeau.
Je ne choisirai point pour cet emploi sublime
Cet avide intrigant que l'intérêt anime,
Sévère pour autrui, pour lui-même indulgent;
Qui pour un vil profit quitte un temple indigent,
Dégrade par son ton la chaire pastorale,
Et sur l'esprit du jour compose sa morale.

Fidèle à son église, et cher à son troupeau,
Le vrai pasteur ressemble à cet antique ormeau,
Qui, des jeux du village ancien dépositaire,
Leur a prêté cent ans son ombre héréditaire,
Et dont les verts rameaux, de l'âge triomphant,
Ont vu mourir le père et naître les enfans.
Par ses sages conseils, sa bonté, sa prudence,
Il est pour le village une autre Providence.
Quelle obscure indigence échappe à ses bienfaits?
Dieu seul n'ignore pas les heureux qu'il a faits.
Souvent dans ces réduits où le malheur assemble
Le besoin, la douleur et le trépas ensemble,
Il paraît; et soudain le mal perd son horreur,
Le besoin sa détresse, et la mort sa terreur.
Qui prévient le besoin, prévient souvent le crime.
Le pauvre le bénit, et le riche l'estime;
Et souvent deux mortels, l'un de l'autre ennemis,
S'embrassent à sa table et retournent amis.

Les deux traits rapportés plus haut, rendent ce portrait frappant de vérité.

(148) Je lui ripostai par l'épithète de jésuite.

Cette qualification est encore regardée comme une grave

injure, tant la haine du jésuitisme est inhérente au 19[me] siècle. Les bons pères la souffrent sans la repousser ouvertement, car ils n'ont jamais voulu que notre bien. Chacun d'entre eux s'écrie comme Tartufe :

Accablez-moi de noms encor plus détestés;
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

(149) Colère comme un dindon.

Cet animal est regardé comme le père Duchesne de la gent volatile. De là le proverbe : *Colère comme un dindon*. Dans cette circonstance, ce proverbe nous semble doublement bien appliqué.

(150) L'homme de Dieu s'enfuit comme si le diable l'emportait.

La haine des jésuites contre la Charte ne saurait être mise en doute; plus d'une fois la chaire évangélique a retenti de leurs attaques contre notre pacte fondamental et son immortel auteur ; on aurait pu se croire au bon temps de la sainte ligue.

Cris impuissans! fureurs bizarres!
Tandis que ces *chrétiens* barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
La Charte suivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

(151) Suivie par son estafier.

On appelle ainsi, en Italie, les domestiques qui portent la livrée et un manteau. En France, un estafier est un laquais grand et robuste. Le plus communément on le nomme *chasseur*.

(152) Une Iphigénie de 45 ans et une Agnès de 50 ne sont pas rares au théâtre.

Il en est jusqu'à *deux* que nous pourrions citer; mais nous préférons, à cet égard, imiter la galanterie de ceux qui assurent que le talent n'a point d'âge.

(153) Si encore il n'applaudissait qu'à l'Académie Française.

On a pu voir par la note consacrée à M. Quatremère de

Quincy qu'on siffle parfois à l'Académie; il n'est donc pas surprenant qu'on y applaudisse. Cela est même juste, d'après le système des compensations. Seulement, il faut avoir soin de bien choisir son monde. Au surplus, que M. Quatremère de Quincy se console, il n'est pas le premier académicien sifflé, et probablement il ne sera pas le dernier. A la réception de l'abbé Maury, M. Gaillard éprouva le même sort pendant la lecture d'un discours sur Démosthène, discours dans lequel on trouva que le panégyriste français ne s'était pas assez pénétré de l'éloquence de l'orateur athénien. Les murmures, les huées, les risées furent si vives que M. Gaillard s'évanouit et que la séance fut levée.

La Harpe, qui raconte cette mésaventure de son collègue, blâme avec juste raison les perturbateurs, car à l'Académie les gens de lettres sont chez eux, et il est contre les bienséances sociales de siffler quand on a été invité dans une maison et qu'on y est entré gratis; mais il croit devoir ajouter : « Il fallait se souvenir aussi que, quand on a laissé le public en possession de témoigner son plaisir par des battemens de mains, on ne l'empêche pas aisément de marquer aussi son mécontentement par des murmures; l'un est la suite de l'autre, et rien n'est si voisin des applaudissemens que les sifflets. Il aurait donc fallu originairement ne pas laisser introduire à l'Académie l'usage d'applaudir comme au spectacle, et s'en tenir au gros bon sens de l'abbé d'O-

livet, qui disait fort bien : *Messieurs, à la Comédie on bat des mains; à l'Académie on écoute.* » Nous ajouterons : A bon entendeur, salut!

(154) Les matrimoniomanes Brunet et Willeaume.

Les noms de ces deux hyérophantes de l'hymen sont dignes d'aller à la postérité la plus reculée. Il est vrai que leur gloire n'y arrivera pas sans un peu de folie et de ridicule; mais on ne pourra rien en conclure contre leur moralité. Quoi de plus moral, en effet, que de contribuer à la propagation par le chemin de la légitimité. Faisons donc des vœux pour que MM. Brunet et Willeaume, ou Willeaume et Brunet, exercent long-temps encore leur sacerdoce civil, et que des enfans, nés de leurs propres mariages, perpétuent la race des matrimoniomanes. Toutefois, malgré leur talent pour les fusions conjugales, on assure que MM. Brunet et Willeaume n'ont jamais voulu essayer de marier la France avec les jésuites, et cela pour cause d'une trop grande incompatibilité d'humeur. Sous ce rapport, ces messieurs ont agi sagement, car le divorce n'aurait pas manqué d'avoir lieu avant l'expiration de la lune de miel.

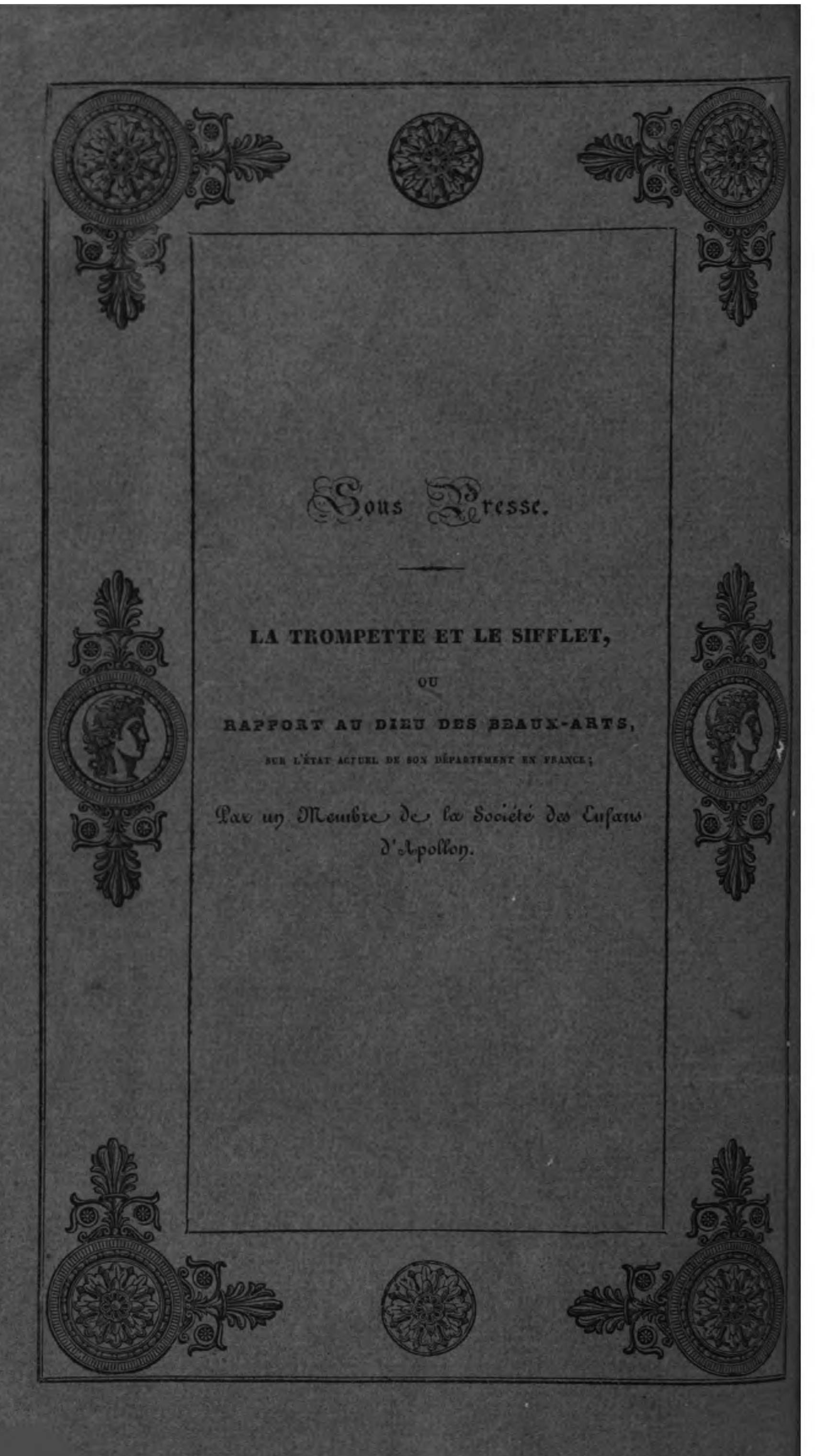
FIN DES NOTES.

TABLE

DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.





Sous Presse.

LA TROMPETTE ET LE SIFFLET,

OU

RAPPORT AU DIEU DES BEAUX-ARTS,

SUR L'ÉTAT ACTUEL DE SON DÉPARTEMENT EN FRANCE;

Par un Membre de la Société des Enfans d'Apollon.


BIBLIOTECA DE CATALUNYA
100

